



BEREN

MORIS  
SAB  
STUBS  
SHOERS

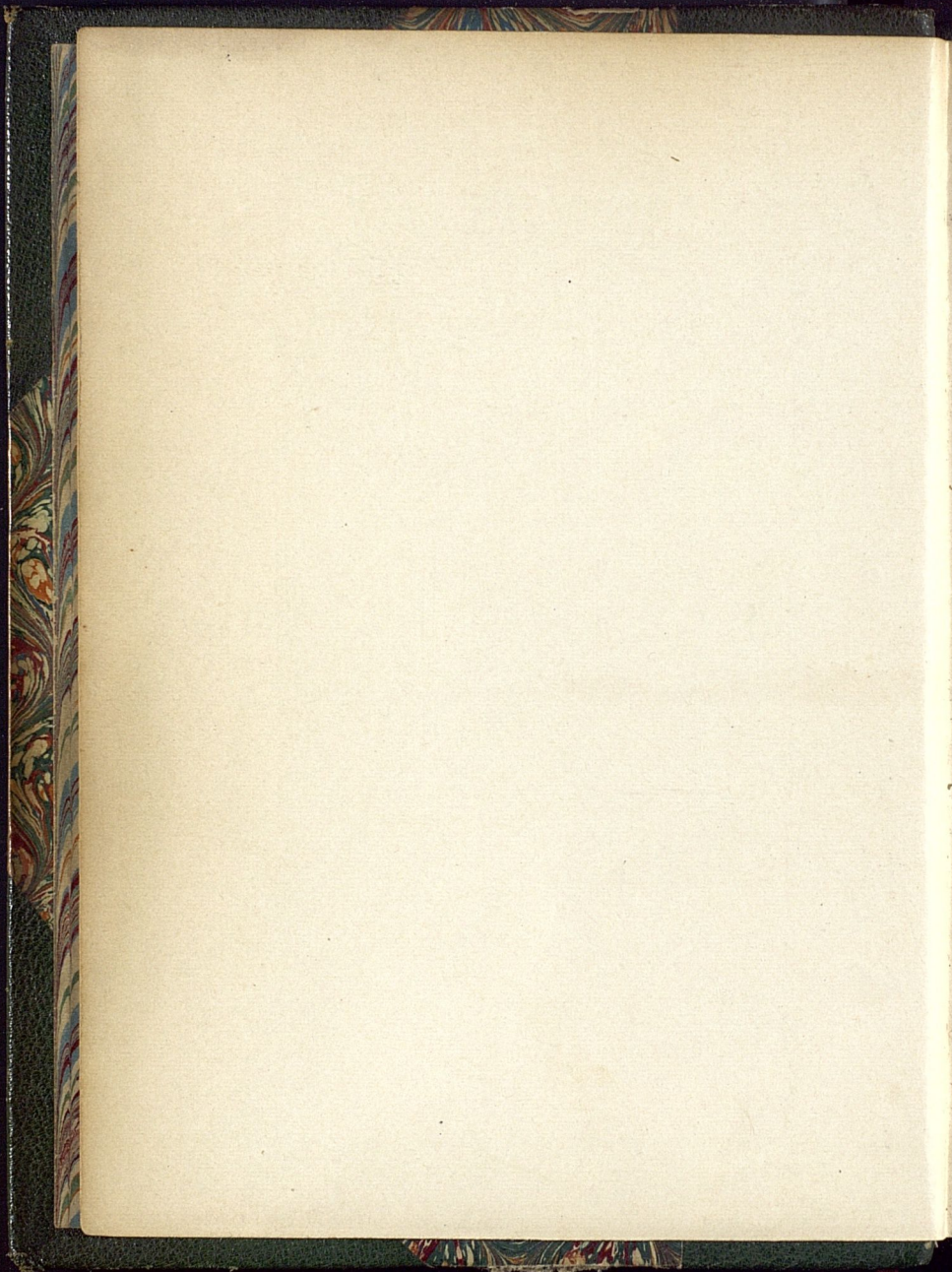








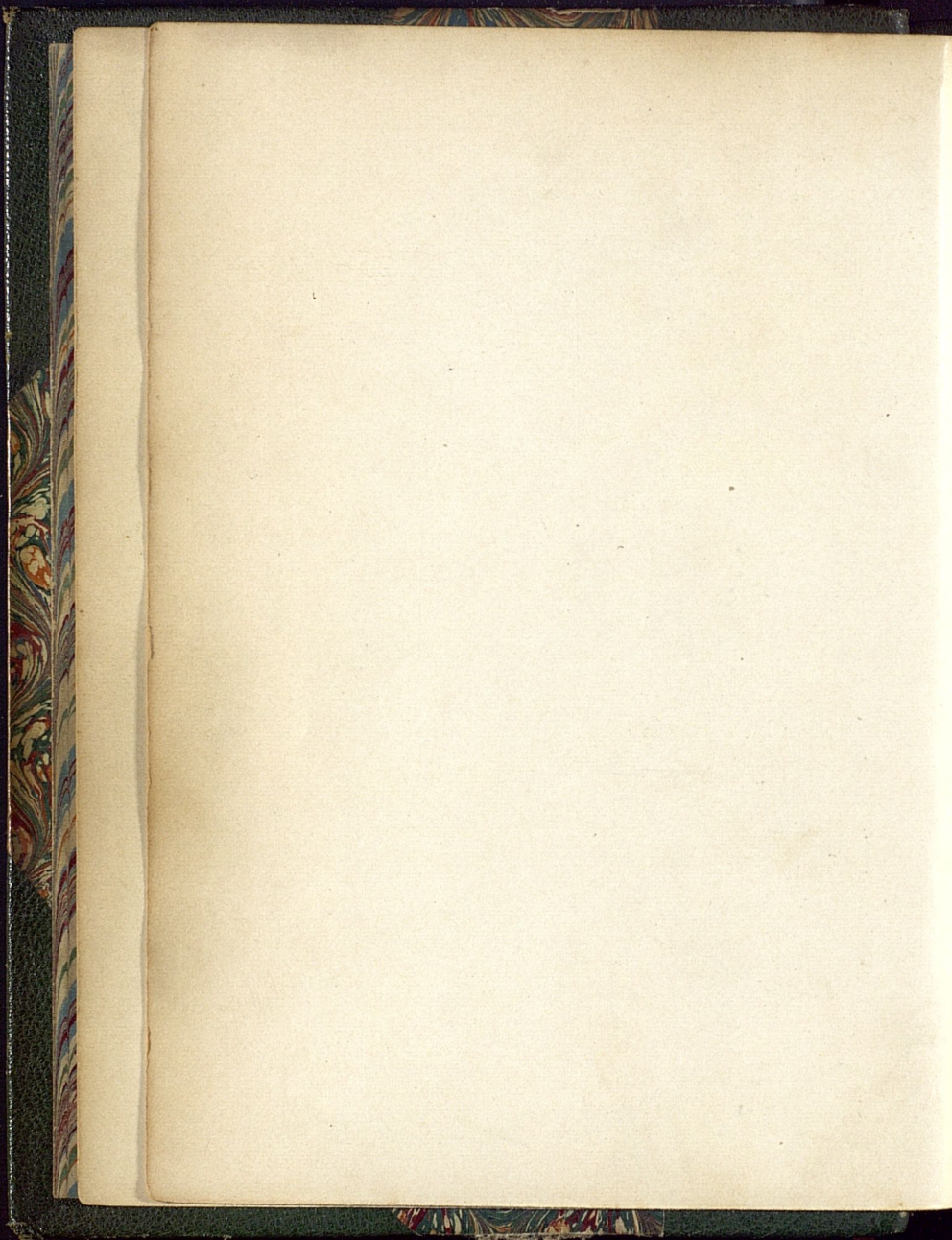






DLPO 11887







Au très cher & brave

Emile Van Akenbergh

Son valet

Albert Aeren

LES FLAMANDES



Aucun fragment de ce livre ne peut être reproduit  
sans l'autorisation de l'éditeur, à moins que ce soit  
pour figurer dans un compte-rendu.

TIRAGE SPÉCIAL

25 exemplaires sur papier de Hollande. 5 fr.

*Droits de reproduction & de traduction réservés.*



ÉMILE VERHAEREN

---

LES

# FLAMANDES

POÉSIES



BRUXELLES

LUCIEN HOCHSTEYN, ÉDITEUR

8, Rue de la Paille, 8

M D CCC L XXX III



---

BRUXELLES — TYPOGRAPHIE HOCHSTEYN, RUE DE LA PAILLE, 8.

---



A MAITRE JEAN RICHPIN

---

*LES VIEUX MAITRES*



## Mon Art.

Sous le midi flamboyant d'un ciel large et vermeil,  
Là, dans le sillon, rêve, appuyé sur sa bêche,  
Mon art, rude flamand, que brûle le soleil...  
Aux abords de son champ, la terre se dessèche.

La frondaison des bois se fane, les épis  
Reussissent, calcinés, dans les terroirs arides;  
Les vents, à l'horizon, s'endorment assourdis,  
Et d'aplomb, la chaleur tombe en nappes torrides.

Lui, néanmoins, travaille et croit à l'avenir:  
Si le présent est lourd, les jours qui vont venir  
Ramèneront la brise et le frais des ondées.

Les orages, dans un mois, surgiront fécondés...  
En attendant, il peine et, le devoir au cœur,  
Il passe un bras hâlé sur son front en sueur.

*LES VIEUX MAITRES*

---

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,  
Des boudins bruns, crevant leurs tissus de vessies,  
Des grappes de poulets, des grappes de dindons,  
D'énormes chapelets de volailles farcies,  
Tachant de rosé & blanc les coins du plafond noir,  
En cercle, autour des mets entassés sur la table,  
Qui saignent, la fourchette au flanc dans un tranchoir,  
Tous ceux qu'auprès des brocs la goinfreterie attable,  
Craesbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,  
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne au centre,



Sont réunis, menton gluant, gilet ouvert,  
De rires plein la bouche & de lard plein le ventre.  
Leurs commères, corps lourds où se bombent les chairs  
Dans la nette blancheur des linges du corsage,  
Leur versent à jets longs de superbes vins clairs,  
Qu'un rais d'or du soleil égratigne au passage,  
Avant d'incendier les panses des chaudrons.  
Elles, ces folles, sont reines dans les godaillles,  
Que leurs goulus d'amour, en flamands, en lurons,  
Mènent comme au beau temps des vieilles truandailles,  
Tempes en eau, regards en feu; langue dehors,  
Avec de grands hoquets, scandant les chansons grasses,  
Des jurons crachés drus, des luttes corps à corps  
Et des coups assommés à broyer leurs carcasses,  
Tandis qu'elles, le sang toujours à fleur de peau,  
La bouche ouverte aux cris, le gosier aux rasades,  
Après des sauts de danse à fendre le carreau,  
Des chocs de corps, des heurts de chair & des bourrades,  
Des lèchements subis dans un étreignement,  
Toutes moites d'ardeurs tombent dépoitraillées.

Une odeur de mangeaille au lard, violemment  
Sort des mets découverts ; de larges écuellées  
De jus fumant & gras, où trempent des rôtis,  
Passant & repassant sous le nez des convives,  
Excitent d'heure en heure à neuf leurs appétits.  
Dans la cuisine, on fait en hâte les lessives  
De plats vidés & noirs qu'on rapporte chargés,  
Des saucières d'étain collent du pied aux nappes,  
Les dressoirs sont remplis & les celliers gorgés.  
Tout autour de la salle, où rougeoient ces agapes,  
Pendent à des crochets paniers, passoires, grils,  
Casseroles, bougeoirs, briquets, cruches, gamelles,  
Dans un coin, deux magots exhibent leurs nombrils,  
Et trônent, verre en main, sur deux tonnes jumelles.  
Et partout, à chaque angle ou relief, ici, là,  
Au pommeau d'une porte, aux charnières d'armoire,  
Au pilon des mortiers, aux hanaps de gala,  
Sur le mur, à travers les trous d'une écumoire,  
Partout, à droite, à gauche, au hasard des reflets,  
Scintillent des clartés, des gouttes de lumière,



Dont l'énorme foyer — où des coqs, des poulets,  
Rôtissent tout entiers sur l'ardente litière —  
Arrose, avec ses feux qui chauffent le festin,  
Le décor monstrueux de ces grasses kermesses.

Nuits, jours, de l'aube au soir & du soir au matin,  
Eux, les maîtres, ils les donnent aux ivrognesses.  
La farce épaisse & large en rires, c'est la leur :  
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,  
Regards flambants, corsage ouvert, la gorge en fleur,  
La gaieté secouant les plis de sa bedaine.  
Ce sont des bruits d'orgie & de rut qu'on entend  
Grouiller, monter, siffler de sourdine en crécelle,  
Un vacarme de pots heurtés & se fendant,  
Un entrechoquement de fers & de vaisselle.  
Les uns, Brauwer & Steen, se coiffent de paniers  
Brakenburg cymbalise avec deux grands couvercles,  
D'autres râclent des grils avec les tisonniers,  
Affolés & hurlant, tous soûls, dansant en cercles  
Autour des ivres-morts, qui roulent, pieds en l'air.

Les plus vieux sont encor les plus goulus à boire,  
Les plus lents à tomber, les plus goinfres de chair;  
Ils grattent la marmite & sucent la bouilloire,  
Jamais repus, jamais gavés, toujours vidant ;  
Leur nez luit de lécher le fond des casseroles.  
D'autres encor font rendre un refrain discordant  
Au crinclin, où l'archet s'épuise en cabrioles.  
On vomit dans les coins ; des enfants gros & sains  
Demandent à têter avant qu'on les endorme,  
Et leurs mères, debout, suant entre les seins,  
Bourrent leur bouche en rond de leur téton énorme.  
Tout gloutonne à crever, hommes, femmes, petits;  
Un chien s'empiffre à droite, un chat mastique à gauche ;  
C'est un déchaînement d'instincts & d'appétits,  
De fureurs d'estomac, de ventre & de débauche,  
Explosion de vie, où ces maîtres gourmands,  
Trop vrais pour s'affadir dans les affétries,  
Campaient gaillardement leurs chevalets flamands  
Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux souleries.



Tels apparaissent-ils dans leur siècle troublé,  
Dans leur patrie en feu sur le brasier des guerres,  
Dans un décor de haine & de sang maculé,  
Tous réunis en joie & levant coude & verres,  
Repercutant au Nord, en pays néerlandais,  
A travers la fumée épaisse des batailles,  
Le rire large ouvert de François Rabelais,  
Maître des grands repas & des grosses mangeailles.

LA VACHÈRE

---

Le mouchoir sur la nuque & la jupe lâchée,  
Dès l'aube, elle est venue au pacage, de loin;  
Mais sommeillante encore, elle s'est recouchée,  
Là, sous les arbres, dans un coin.

Aussitôt elle dort, bouche ouverte & ronflante;  
Le gazon monte autour du front & des pieds nus;  
Les bras sont repliés de façon nonchalante,  
Et les mouches rôdent dessus.



Les insectes de l'herbe, amis de chaleur douce  
Et de sol attiédi, s'en viennent, à vol lent,  
Se blottir, par essaims, sous la couche de mousse,  
Qu'elle réchauffe en s'étalant.

Quelquefois, elle fait un geste gauche, à vide,  
Effarouche autour d'elle un murmure ameuté  
D'abeilles ; mais bientôt, de somme encore avide,  
Se tourne de l'autre côté.

Le pacage où pousse en tas la floraison belle,  
Encadre la dormeuse à souhait : comme en lui,  
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle  
Et leur paix lourde en son œil luit.

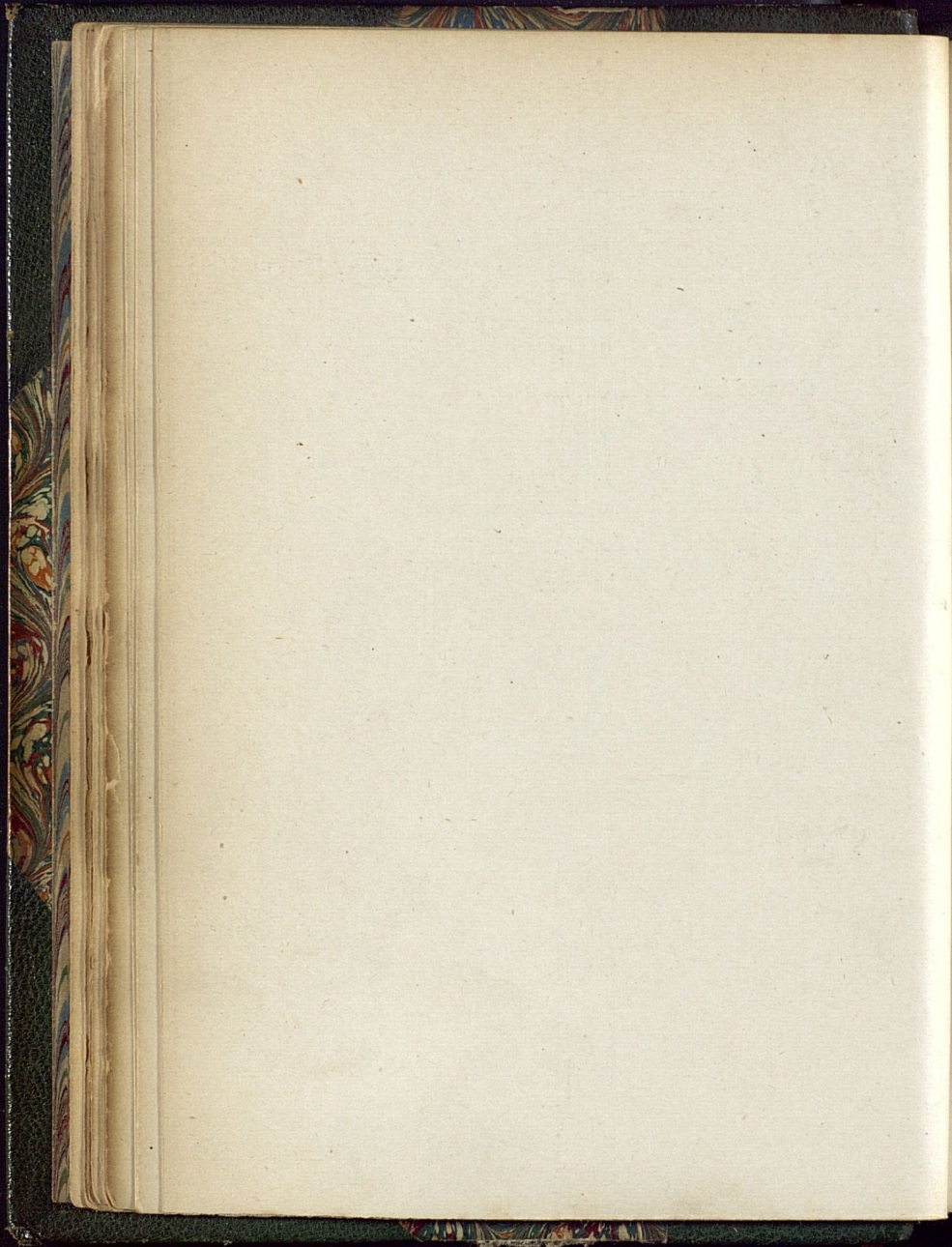
La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,  
Avec le sang éclate en son corps tout entier ;  
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines  
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue & rèche ; la sève,  
Qui roule à flots de feu dans ses membres hâlés,  
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève  
Comme les vents lèvent les blés.

Midi d'un baiser d'or la surprend sous les saules,  
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux,  
Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules  
Et se mêlent à ses cheveux.

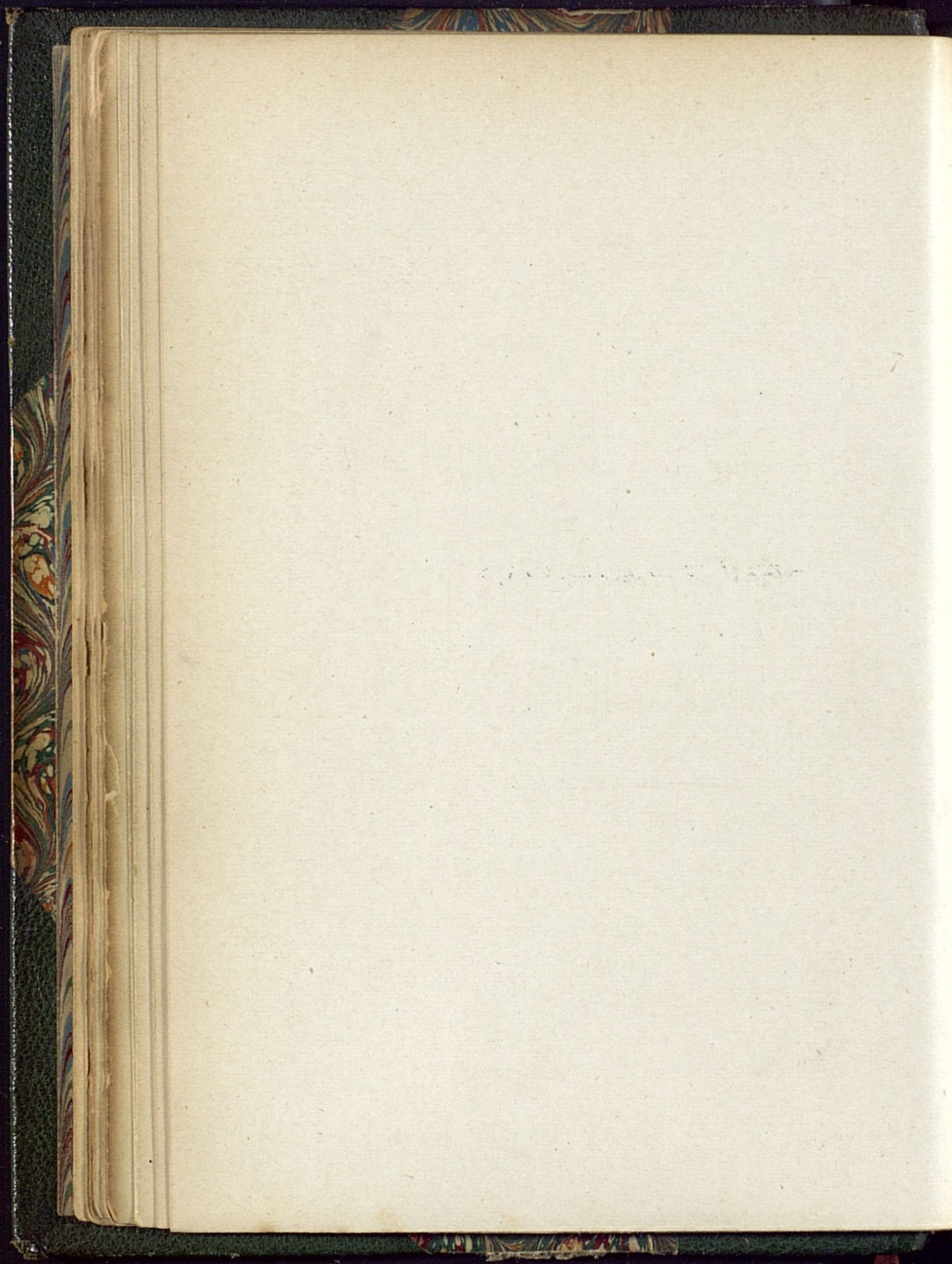
---





*ART FLAMAND*





ART FLAMAND

---

I

Art flamand, tu les connus, toi,  
Et tu les aimas bien, les gouges  
Au torse épais, aux tétons rouges ;  
Tes plus fiers chefs-d'œuvre en font foi.

Que tu peignes reines, déesses,  
Ou nymphes émergeant des flots  
Par troupes, en roses îlots,  
Ou sirènes enchanteresses,



Ou femelles aux contours pleins,  
Symbolisant les saisons belles,  
Grand art des maîtres, ce sont elles.  
Ce sont les gouges que tu peins.

Et pour les créer grasses, nues,  
Toutes charnelles, ton pinceau  
Faisait rougoyer sous leur peau,  
Un feu de couleurs inconnues.

Elles flamboyaient de tons clairs,  
Leurs yeux s'allumaient aux étoiles,  
Et leurs poitrines sur tes toiles,  
Formaient de gros bouquets de chairs.

Les Sylvains rôdaient autour d'elles,  
Ils se roulaient, suant d'amour,  
Dans les broussailles d'alentour,  
Et les fourrés pleins de bruits d'ailes,

Ils amusaient par leur laideur,  
Leurs yeux, points ignés, trouant l'ombre,  
Illuminaient dans un coin sombre  
Leurs sourires, gras d'impudeur.

Ces chiens en rut cherchaient des lices;  
Elles, du moins pour le moment,  
Se défendaient frileusement,  
En resserrant un peu les cuisses.

Et telles, plus folles encor,  
Arrondissant leurs hanches nues,  
Et leurs belles croupes charnues,  
Où cascadaient leurs cheveux d'or,

Les invitaient aux assauts rudes,  
Les excitaient à tout oser,  
Bien que pour le premier baiser  
Ces gouges-là fissent les prudes.



II

Vous conceviez, maîtres vantés,  
Avec de larges opulences,  
Avec de rouges violences,  
Les corps charnus de vos beautés.

Des femmes blanches & moroses,  
Ne miraient pas dans vos tableaux, —  
Comme la lune au fond des eaux,  
Son étisie & ses chloroses —

Leurs fronts tristes comme les soirs,  
Comme les dolentes musiques,  
Leurs yeux malades de phtisiques,  
Où micassent les désespoirs,

Leurs grâces fausses & gommées,  
S'allanguissant sur les sofas,  
Dans des peignoirs en taffetas  
Et des chemises parfumées.

Vos pinceaux ignoraient le fard,  
Les indécences, les malices  
Et les sous-entendus de vices,  
Qui clignent de l'œil dans notre art,

Et les Vénus de colportage,  
Les rideaux à demi tirés,  
Les coins de chair moitié montrés  
Dans les nids du décolletage,

Les sujets vifs, les sujets mous,  
Les Cythères des bergeries,  
Les pâmoisons, les hystéries,  
L'alcôve — Vos femmes à vous,



Dans la splendeur des paysages,  
Et des palais, lambrissés d'or,  
Dans la pourpre & dans le décor  
Somptueux des anciens âges,

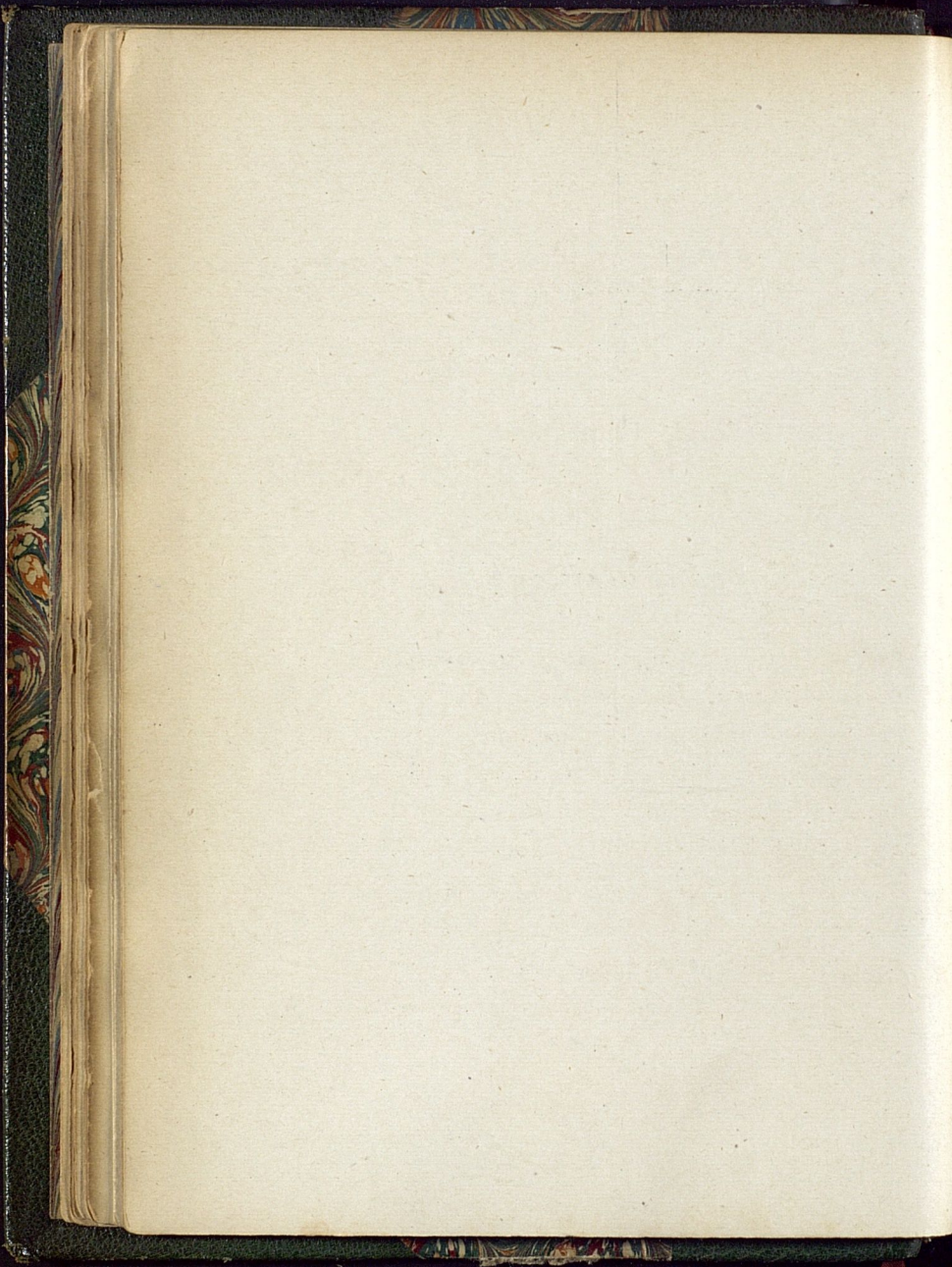
Vos femmes, suaient la santé,  
Rouge de sang, blanche de graisse ;  
Elles menaient les ruts en laisse  
Avec des airs de royauté.

A MAITRE EDMOND PICARD

---

*LES PLAINES*





## LES PLAÎNES

Partout d'herbes en Mai, d'orges en Juillet pleines,  
Devant soi, de côté, depuis le sable ardent  
Et les marais sur la Campine s'étendant,  
Des plaines, jusqu'aux mers du Nord, partout des plaines!  
Autour du plus petit village, où le clocher,  
Aigretté d'un coq d'or & reluisant d'ardoises,  
Grandit sur des maisons hautes de quatre toises,  
Auprès du bourg pêcheur & du bourg maraîcher,  
Toujours, si large & loin que se porte la vue,  
Là-bas, où des bœufs noirs beuglent dans les terreaux,



Où des charges de foin passent par tombereaux,  
Et plus loin encore, où quelque voile entrevue,  
Toute rouge, sur fond diaphane & vermeil,  
Fait deviner les flots, la chanson matinière  
Des marins qui s'en vont au large, & la rivière  
Que sabrent les rayons lamés d'or du soleil,  
Partout, soit champ d'avoine, où sont les marjolaines,  
Coins de seigle, carrés de lins, arpents de prés,  
Partout, bien au-delà des horizons pourprés,  
La verte immensité des plaines & des plaines !

---

I

Sous les premiers ciels bleus du printemps, au soleil,  
Dans la chaleur dorée à neuf, elles tressaillent.  
On dirait qu'elles sont surprises du réveil,  
Qu'elles ne sentent pas les sèves qui travaillent,  
Tellement le sol tarde à secouer l'hiver.  
Même, quand les vergers dressent les houppes blanches  
De leurs pommiers, que la feuille, papillon vert,  
S'est attachée & bat de l'aile au long des branches,  
Les terreaux sont encor complètement à nu;  
L'eau des fossés déborde & les terres sont sales,  
L'orée & le sentier boueux, le bois chenu,  
Bien que Mars ait craché ses poumons en rafaes.  
Pourtant l'on voit déjà des groupes de fermiers,  
Avec leurs lourds chevaux, lustrés de blancheurs crues,  
Dans les champs, divisés par cases de damiers,



Couper le sol, tout droit, au tranchant des charrues.  
Déjà l'on sème. Un grand vieillard, qui va rêvant,  
Semoir autour des reins, jette à pleines poignées  
Les graines d'or, qu'abat un brusque coup de vent.  
Les sillons sont à point; les bêches alignées  
Reluisent d'un feu blanc sous les coups du soleil,  
Or voici Mai, le mois des fleurs aromatiques,  
Et servantes & gars, en rustique appareil,  
Habits usés, bras nus, sabots au bout des piques,  
Qui de l'aurore au soir vont peïner aux labours.  
Dès lors, les champs sont pleins, les fermes délaissées.  
On en remet la garde aux chiens veilleurs des cours.  
La glèbe, avec des mains calleuses, convulsées,  
Avec fièvre, avec joie, avec acharnement,  
La glèbe, pied par pied, coin par coin, est conquise.  
Partout la lutte & la sueur, le groupement  
Des efforts, arrachant la récolte promise :  
Femmes sarclant le lin, hommes tassant l'engrais,  
Chevaux traînant la herse à travers les cultures,  
Pendant qu'autour, flattés de soleil, de vents frais,

Les trèfles verts, les foins en fleur, les emblavures,  
Les massifs, que l'on voit remplir l'horizon clair,  
Les jardins, les taillis, les vergers, les fleurettes,  
Roulent leur bonne odeur excitante dans l'air,  
Où chante, ailes au vent, un millier d'alouettes.

---



II

Mais que des mois plus chauds mettent fin aux jours frais,  
Que Juin sur les étangs aplanisse les rides,  
Le calme des temps lourds pénètre les forêts  
Et fait peser sur tout des silences torrides.

Sous les éclats cuivrés & flambants du soleil  
Languit la frondaison des chênes, sur les routes  
Un sable jaune & fin cuit dans un clair sommeil  
Au ras des fossés verts les mousses sèchent toutes.

Une atmosphère ardente encercle la moisson;  
D'âcres vapeurs, venant de marais noirs, enfument  
Tout l'espace enfermé dans le vaste horizon,  
Où les orges, aux feux méridiens s'allument.

Où les seigles, chargés à leurs sommets d'épis,  
Les dressent en pompons sur leur tige membrue,  
Couvrant le sol entier du jaunissant tapis,  
Que seul, le trèfle en fleur, plaque de verdure crue.

Alors par-dessus ces champs remplis, un grand vent,  
Un vent du Sud, traînant, voluptueux, oppresse  
Avec le va & vient de son souffle énervant,  
La campagne vautrée en sa lourde paresse.

Un tressaillement d'or court au ras des moissons,  
La terre sent l'assaut du rut monter en elle,  
Son sol générateur vibrer de longs frissons,  
Et son ventre gonfler de chaleur éternelle.



De partout sort le flot des germes fécondants,  
Condensés en nuage épais de poussières  
Et qui descend baigner d'amour les blés ardents.  
On dirait voir fumer de géantes braisières,

Des débris d'incendie encor chauds. Chaque arpent,  
Chaque tige entr'ouverte est entourée & prise,  
Des vibrions en font l'assaut, éperdument,  
Et l'union se fait dans des moiteurs de brise.

---

III

Voici l'automne, à son heure, à son jour. Les bois  
Dans le vert des massifs se corrodent de rouille,  
Là-bas, à l'horizon, leur dos porte le poids  
D'un ciel joyeux, bien qu'un nuage au loin le brouille.  
On dirait un amas monstrueux de granit.  
Les courants du Nord-Est traversent l'étendue;  
L'ombre au soleil oblique & délustré, grandit.  
Au soir tombant, la voix des cloches entendue,  
Pendant que choient sur les chaumes, les cours, les seuils,  
Des branches que l'automne une à une a séchées,



Fait songer aux hivers dolents & sourds, aux deuils,  
Aux tempêtes faisant leurs bruits de chevauchées.  
Très haut, droit devant eux, passe un vol de canards,  
Et leur voix traversant les plaines assoupies  
Éveille dans les champs, les parages bavards  
Et les cris querelleurs des geais avec les pies ;  
Des oiseaux migrateurs autour d'un grand clocher,  
Volant, planant, sifflant, forment leurs ribambelles,  
Et si le vent tombant leur permet d'y percher,  
Les ailes des moulins sont noires d'hirondelles  
Et les angles des toits sont blancs de passereaux.  
Tout, jusqu'aux horizons d'où les soirs d'or descendent,  
Les routes, les marais, les drèves, les terreaux  
Est comme enveloppé de fins brouillards qui pendent,  
Et ce sont, paraît-il, les gazes, que lutins,  
Sylphes & farfadets, vêtent au clair de lune,  
Et qui sèchent, le jour, aux arbres des chemins.

Mais si l'aurore est triste & si morne est la brune,  
Souvent encor, le plein midi redevient gai.  
Un désir de printemps vient raviver l'automne :  
Le grand ciel resplendit, comme un décor de Mai,  
Sur les bois où le roux parmi les verts détonne,  
Les cours, les bords des prés, les enclos, les jardins,  
Et les vergers, brodant ceinture à chaque ferme,  
Refont, avec les fleurs aux tons crus & soudains,  
Avec les hauts bosquets que leur cercle renferme,  
L'explosion de vie à l'approche des deuils.  
Là, grandissaient encor les phlox, les solanées,  
Les touffes de verveine & les jets de glaïeuls,  
Les dahlias sanglants, les roses safranées,  
Les tournesols cerclés comme des disques d'or,  
Et ce dernier aveu d'été, le chrysanthème.  
Lorsque midi, de ses rayons perçants les mord,  
Que le vent les secoue en houle & les essaime,  
Tant est luisant leur feu de couleurs, qu'on dirait  
Des éclats de soleil roulés dans les verdure,  
Ou du métal, tiré flambant du minerai,



Et frappant l'œil, du dard aigu de ses sulfures.

Et les fermes & leur chaume neuf & coquet  
Profilent par-dessus leur pignon rouge en bosse;  
La cheminée au col massif, fumé à long jet;  
Une vigne, qui près de la porte s'adosse,  
Saigne de gros raisins souffrés, crevant de jus;  
Au mur, où sont pendus des outils aratoires,  
D'immenses espaliers tendent leurs bras feuillus,  
Et bombent dans le vert, la joue en fleur des poires,  
Les tétons veloutés des pêches en retard,  
Et le menton rougeaud des court-pendus.

Et telles,  
Avec leur floraison rayonnante au regard  
Avec leurs champs et leurs bois, apparaissent-elles  
Les plaines ! Et voici, qu'à ce début d'hiver,  
Pour en symboliser la tristesse & la joie,  
Les papillons & les corbeaux croisent dans l'air,  
Des vols de velours noir avec des vols de soie.

IV

Mais les nuits devenant longues, les jours blafards,  
Novembre emplit d'hiver, l'immense plaine morne,  
Où tout est boue & pluie & se fond en brouillards,  
Où nuit & jour, matin & soir, l'ouragan corne.

Villages & hameaux, geignent au vent du Nord;  
L'humidité flétrit leurs murs de plaques vertes,  
La neige les flagelle & la bise les mord,  
Les chaumes ravagés font les maisons ouvertes.



Les chiens au seuil des cours de ferme sont muets;  
Les chemins recouverts de flaques & de fanges;  
On travaille les lins à nonchalents poignets,  
Avec la roue à bras qui ronfle dans les granges.

L'Escaut à clapotis rudes fouette son bord.  
Dans les bouleaux, plantés en rangée équivoque  
Sur les digues, un nid d'oiseau ballote encor  
Un seul — & lentement la bise l'effiloque.

Des bruits lointains & sourds sortent des horizons,  
Comme des grondements venus du bout des mondes,  
Ils passent, tristes vents des funèbres saisons,  
Et sonnent le néant dans leurs notes profondes.

La terre geint & crie à les subir, les bois  
Ont des plaintes d'enfant, des râles & des rages,  
A se sentir pliés & domptés sous leur poids,  
Dans un cassement sec & brutal de branchages.

Ils s'acharnent au ras des champs planes & mous,  
Cinglant les nudités scrofuleuses des terres,  
La végétation pourrie & leur remous,  
Abat sur les chemins les ormes solitaires.

Les sapins isolés sont coupés au jarret,  
Ou fendus tout du long, en ligne verticale,  
Les chênes débranchés — il faut une forêt  
Pour résister aux chocs hurleurs de la rafale.

Et dans la plaine vide, on ne rencontre plus  
Que sur les chemins noirs de poussifs attelages,  
Que des voleurs, le soir, le matin, des perclus,  
Se traînant mendier de hameaux en villages,

Que de maigres troupeaux, rentrant par bataillons,  
Sous les soufflets du vent, avec des voix bêlantes,  
Que d'énormes corbeaux planants, aux ailes lentes,  
Qu'ils agitent dans l'air ainsi que des haillons.



*KATO*

---

Après avoir baisé les puissants muffles roux  
De ses vaches, curé l'égout & la litière,  
Troussé son jupon noir à hauteur de genoux,  
Ouvert, au jour levant, une porte à chatière

Kato, la grasse enfant, la pataude, s'assied,  
Un grand mouchoir usé lui recouvrant la nuque,  
Sur un vieil escabeau, qui ne tient que d'un pied,  
Entre Rousse, la jeune, & Blanche, la caduque.

Un tablier de cuir troué sert de cuissart,  
Ses pieds sont nus dans les sabots. Voici sa pose :  
Le seau dans le giron, les jambes en écart,  
Les cinq doigts grapilleurs étirant le pis rose,

Pendant qu'au réservoir d'étain jaillit le lait,  
Qu'il s'échappe à jet droit, qu'il mousse plein de bulles,  
Et que le nez rougeaud de Kato s'en repaît,  
Comme d'un blanc parfum de fades renoncules.

C'est sa besogne à l'aube, au soir, au cœur du jour,  
De venir traire à pleine empoignade ses bêtes,  
En songeant d'un œil vide aux bombances d'amour,  
Aux baisers de son gars dans les charnelles fêtes,

De son gars, le meunier, un grand rustaud râblé,  
Avec des blocs de chair bossuant sa carcasse,  
Qui la guette au moulin, tout en veillant au blé,  
Et descend lui pincer les bras dès qu'elle passe.



Mais son étable avec ses vaches la retient,  
Elles sont là, dix, vingt, trente, toutes en graisse,  
Leur croupe se haussant dans un raide maintien,  
Leur longue queue, au ras des flancs, ballant à l'aise.

Propres? Rien ne luit tant que le poil de leur peau ;  
Fortes? Leur cuisse énorme est de muscles gonflée;  
Leur grand souffle dans l'auge emplie, ameute l'eau,  
Leur coup de corne enfonce une cloison d'emblée.

Elles mâchonnent tout d'un appétit goulu,  
Tout, carottes, navets, trèfles, sainfoin, farines,  
Le col allongé droit & le muffle velu,  
Avec des ronflements satisfaits de narines,

Avec des coups de dents donnés vers le panier,  
Où Kato fait tomber les raves qu'elle ébarbe,  
Avec des regards doux fixés sur le grenier,  
Où le foin, par les trous, laisse flotter sa barbe.

L'écurie est construite à plein torchis. Le toit,  
Très vieux, très lourd, couvert de chaume & de ramées,  
Sur sa charpente haute, étrangement s'asseoit,  
Et jusqu'aux murs étend ses ailes déplumées.

Les lucarnes du fond permettent au soleil,  
De chauffer le bétail de ses douches ignées,  
Et le soir, de frapper d'un cinglement vermeil  
Les marbres blancs & roux des croupes alignées.

Mais au dedans, s'attise une chaleur de four,  
Qui monte des brassins, des ventres & des couches  
Des jarrets embousés, tandis que tout autour  
Bourdonne l'essaim noir & sonore des mouches.

Et c'est là qu'elle vit, la pataude, bien loin  
Du fermier qui sermonne & du bourg qui caquette,  
Qu'elle a son lit d'amour dans le grenier à foin,  
Où son garçon meunier la visite en cachette,



Quand l'étable au repos, est close prudemment,  
Que la nuit autour d'eux répand sa somnolence,  
Qu'on n'entend rien, sinon le sourd mâchonnement  
D'une bête éveillée au fond du grand silence.

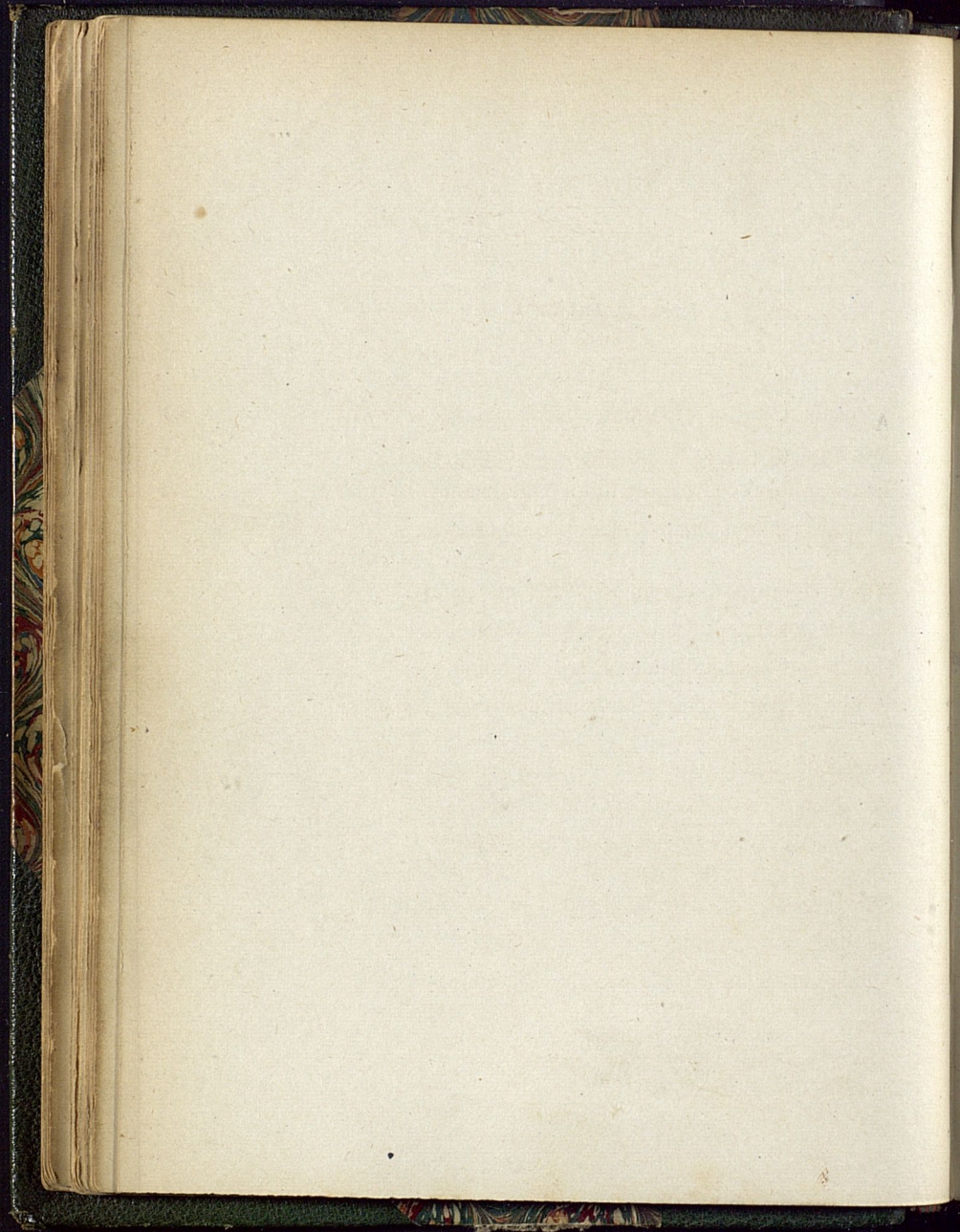
---

A MON VIEIL & CHER AMI GEORGES RODENBACH

---

*CROQUIS DE FERME*





*LA FERME*

A voir la ferme au loin monter avec ses toits,  
Monter avec sa tour & ses meules en dôme,  
Et ses greniers couverts de tuiles & de chaume,  
Avec ses pignons blancs coupés par angles droits;

A voir la ferme au loin monter dans les verdure,  
Reluire & s'étaler dans la splendeur des Mais,  
Quand l'été la chauffait de ses feux rallumés  
Et que les hêtres noirs l'éventaient de ramures,

Si grande semblait-elle avec ses rangs de fours,  
Ses granges, ses hangars, ses étables, ses cours,  
Sa poterne où par tas poussaient les giroflées,

Son verger luisant d'herbe & grand comme un chantier,  
Sa masse se carrant au bout de trois allées,  
Qu'on eut dit un hameau tassé là, tout entier.



L'ENCLOS

Quatre fossés couraient autour de l'enclos. Or,  
Quand le soleil de Mai, brûlant l'air de ses flammes,  
Sabrait leur eau dormante avec toutes ses lames,  
La ferme s'allumait d'un encadrement d'or.

Ils s'étendaient, plaqués au bord de mousse verte  
Et de blancs nenuphars étoilant le flot noir.  
Les grenouilles venaient y coasser, le soir,  
L'œil grand ouvert, le dos enflé, le corps inerte.

Des bandes de canards y nageaient fiers & lents,  
Des canards bleus, verts, noirs, pourpres, des canards blancs,  
Blancs comme de la neige, avec un grand bec jaune;

Ils y plongeaient leur aile et leur ventre dodu,  
Et les pattes battant les eaux, le col tordu,  
Cassaient rageusement des iris longs d'une aune.

*LES FERMIERS*

Habitaient là, le gros père Knockx; le premier  
Des hommes de labour acharnés à la terre,  
Et ses cinq fils, musclés de force héréditaire,  
Et peinant aussi dur que lui, le vieux fermier.

Entre leurs bœufs, leurs champs, leur grange & leur fumier,  
Ils vivaient plantureux, dans l'ignorance entière.  
Leur ancienne était allée au cimetière  
Remplir, voici deux ans, sa case du damier.

Aucun des gars n'avait pris femme, bien que certes  
Les plus roses, les plus grasses, fussent offertes  
Aux larges appétits de ces gloutons d'amour.

Pour lors, ils n'adoraient que la chair des servantes,  
Les poursuivant de coups ou de façons galantes,  
Et leurs cœurs s'échauffaient aux ruts de basse cour.



*LA COUR*

La cour, midi tintant, dormait d'un lourd sommeil.  
Elle formait autour de ses fumiers un cercle,  
Où le ciel vaste et bleu descendait en couvercle  
Et dans les purins bruns mirait l'or du soleil.

Au centre reposaient les bêtes étalées :  
Les dindons, les pigeons, les poules, les panneaux,  
Les porcs crottant dans les flaques leurs jambonneaux,  
Les bœufs tassant en rond leurs croupes pommelées.

Parfois sur des monceaux de foin, près des hangars,  
Ronflaient, le chapeau sur les yeux, garces & gars,  
Après avoir, le jour durant, besogné ferme.

Et, se haussant tout droit, avec ses rameaux verts,  
Un chêne de cent ans tendait ses bras ouverts,  
Au milieu de la cour, sur les gens de la ferme.

*LES GRANGES*

C'étaient les leurs, là-bas, ces granges recouvertes,  
Aux murs, d'épais crépis & de blancs badigeons,  
Au faîte, d'un manteau de pailles & de joncs,  
Où mordaient par endroits les dents des mousses vertes.

De vieux ceps tortueux les ascendaient, alertes,  
Luttant d'assaut avec les lierres sauvageons,  
Et deux meules flanquaient, ainsi que deux donjons,  
Les portes qui baillaient sur les champs, large ouvertes.

Et par elles, sortait le ronron des moulins,  
Coupé par les féaux frappant l'aire à coups pleins,  
Comme un pas de soldats qu'un tambour accompagne.

On eut dit que le cœur de la ferme battait,  
Dans ce bruit régulier qui baissait & montait,  
Et le soir, comme un chant, endormait la campagne.



*LES VERGERS*

Les vergers les plus beaux n'étaient rien près du leur :  
Des arbres vieux, moussus, les branches étagées,  
Baignaient dans le soleil de Mai, sur vingt rangées,  
Leurs dômes élargis dans toute leur ampleur.

Les bourgeons sous l'éclat de la jeune chaleur  
Pointillaient les rameaux de rosâtres dragées,  
Les verdure vêtait les cimes de frangées,  
Les vaches, le pis lourd, vaguaient dans l'herbe en fleur.

Les pommiers au matin se couvraient de buées,  
Qui séchaient lentement ainsi que des suées.  
Midi pénétrait l'air de longs accablements.

Le soir, quand le soleil flambait dans les nuages,  
On croyait, à le voir cribler d'or les branchages,  
Qu'un grand feu crépitait dans un tas de sarments.

*LE POTAGER*

Le potager près des granges formait enclos,  
A l'entrée où mouraient des raves lymphatiques,  
Entre des oignons d'or & des trognons falots,  
Les choux rouges crevaient en tons apoplectiques.

Les choux fleurs en bouquets sortaient de leurs maillots;  
Les houblons ascendaient en tyrses fantastiques;  
De beaux coquelicots saignaient par gros caillots,  
Dans un coin, où séchaient des fanes scorbutiques.

Plus loin, près d'un massif de sureaux purulents,  
Les groseillers faisaient quenouille entre les plants,  
Et les fraisiers dardaient leurs feuilles & leurs rouilles.

Tout au long des chemins de limaçons couverts,  
Les salsifis dressaient par jets leurs poignards verts,  
Et là-bas, se bombaient, ventre en l'air, les citrouilles.



*L'ABREUVOIR*

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,  
Les étangs s'étaient dans leur sommeil moiré,  
Et servaient d'abreuvoirs au bétail bigarré,  
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants :  
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,  
Et les bœufs noirs & roux qui souvent, tous ensemble,  
Beuglaient, le cou tendu vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,  
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,  
Explosions de sève & splendeurs d'horizons.

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,  
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,  
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

*LE HANGAR*

Sous le hangar, debout sur ses piliers de briques,  
Sous le hangar énorme encombré de fatras,  
Charrettes, chariots levaient, comme des bras,  
Leurs brancards se coupant par plans géométriques.

Dans les coins, des fagots étagés, des bariques  
D'engrais, des foins choisis exprès pour les haras,  
Des restes de moëllons, plaqués d'anciens plâtras,  
Des auges, des baquets, des meules cylindriques.

Sur les herses de fer, les timons & les socs,  
Un peuple de dindons, de poules & de coqs,  
Perchaient, ameutant l'air de leurs caquetteries.

Un couple de moineaux sur le sol se vautrait,  
Et les paons rassemblés où le soleil sabrait,  
Largement étalaient leur queue en pierreries.



*LES ESPALIERS*

D'énormes espaliers tendaient leurs rameaux longs,  
Où les fruits allumaient des tons de météore  
Pareils, dans la verdure, à ces rouges ballons  
Qu'on voit flamber les nuits de fête tricolore.

Pendant vingt ans, malgré l'hiver & ses grelons,  
Malgré les frais du soir, les givres de l'aurore,  
Ils s'étaient accrochés aux fentes des moëllons,  
Pour monter jusqu'au toit, monter, monter encore.

Maintenant ils couvraient de leur largeur les murs,  
Et leurs pêches & leurs poires avec leurs pommes,  
Bombaient superbement des seins pourprés & mûrs.

Leurs troncs géants, crevés partout, suaient des gommages;  
Leurs racines plongeaient jusqu'aux prochains ruisseaux,  
Et leurs feuilles luisaient comme des vols d'oiseaux.

## LES TROUPEAUX

Dix! vingt! ils étaient cent! à les voir par chemins,  
Par sentiers, par talus, par digues, par prairies,  
Trotter, les gras moutons laineux des bergeries,  
Avec leur pâtre noir marchant houlette aux mains.

Ils passaient dans le vert fleuri du paysage;  
Autour d'eux, de grands chiens amis, nez à l'évent.  
Couraient, sautaient, happaient des mouches dans le vent,  
Et veillaient le troupeau dans l'herbe du pacage.

Souvent l'hiver, sous les cieux morts, lorsque le soir  
De ses glaives de feu coupait l'horizon noir,  
Le troupeau cheminait comme un amas de neige.

Mais dès Juin, on menait dans les ors son cortège;  
Il longeait des champs d'orge & des champs de méteil,  
Comme un nuage blanc qui frôle le soleil,



*L'ÉTABLE*

Et pleine d'un bétail magnifique, l'étable,  
A main gauche, près des fumiers étagés haut,  
Volets fermés, dormait d'un pesant sommeil chaud.  
Sous les rayons serrés d'un soleil irritable.

Dans la moite chaleur de la ferme au repos,  
Dans la vapeur montant des fumantes litières,  
Les bœufs dressaient le roc de leurs croupes altières  
Et les vaches beuglaient très doux, les yeux mi-clos.

Midi sonnait, les gars leur portaient, par brassées,  
Des trèfles fauchés hier, des herbes frais rasées,  
Que les bêtes broyaient d'un bref mâchonnement;

Tandis que les doigts gourds & durcis des servantes  
Étiraient longuement les mamelles pendantes  
Et grapillaient les pis tendus, canaillement.

## LES GRENIERS

Sous le manteau des toits s'étaient les greniers  
Larges, profonds, avec de géantes lignées  
De solives en croix, de poutres, de sommiers,  
D'où pendaient à ses fils un peuple d'araignées.

Les récoltes en tas s'y trouvaient alignées :  
Les froments par quintaux, les seigles par paniers,  
Les orges, de clarté poussiéreuse baignées,  
L'avoine & le colza par monceaux réguliers.

Un silence énervant & lourd d'après dinée  
Pesait sur ces rousseurs, que barrait la traînée  
Et la coupure d'or d'un soleil de Juillet.

Au reste les souris toutes se tenaient coites,  
Les museaux enfoncés dans leurs niches étroites  
Car sur un van d'osier un grand chat noir veillait.



*LES CHIENS DE GARDE*

D'énormes chiens de garde étaient là sous le chêne.  
Debout, couchés, toujours guettant les loups garous  
Ou les gueux en maraude, ils veillaient — & leur chaîne  
Râclait d'un trait coupant les planches de leurs trous.

S'ils dormaient au soleil, raides comme des lattes,  
Le bruit le moins criard de clefs ou de verrous,  
Leur ouvrait l'œil & les redressait sur leurs pattes,  
Et sur leur dos levait en brosse leurs poils roux.

C'étaient de ces grands chiens-bergers dont l'œil flamboie,  
Aux ongles recourbés en becs d'oiseaux de proie,  
Aux crocs d'ivoire & plus aigus que diamants.

Ils remuaient l'oreille, à tout bruit dans les plaines;  
Et qui passait, la nuit, sur les routes lointaines,  
Entendait sangloter leurs rauques aboiements.

*LA CUISINE*

Au fond la crémaillère avait son croc pendu,  
Le foyer scintillait comme une rouge flaque,  
Et ses flammes, mordant incessamment la plaque,  
Y rongeaient un sujet obscène en fer fondu.

Le feu s'éjouissait sous le manteau tendu  
Sur lui, comme l'auvent par-dessus la baraque,  
Et dont les bibelots de bois, d'étain, de laque,  
Brillaient moins en couleurs que le brasier tordu.

Les rayons s'échappaient comme un jet d'émeraudes,  
Et, ci & là, partout, donnaient des chiquenaudes  
De clarté vive aux brocs de verre, aux plats d'émail.

A voir sur tout objet tomber une étincelle,  
On eut dit — tant le feu s'émiettait par parcelle,  
Qu'on vannait du soleil à travers un vitrail.



*LA GRANDE CHAMBRE*

Et voici quelle était la chambre hospitalière  
Où l'étranger trouvait bon gîte & réconfort,  
Où les fils étaient nés, où l'aïeul était mort,  
Où l'on avait tassé ce grand corps dans sa bière..

Aux kermesses, aux jours de foire, en thermidor,  
La ferme y célébrait la fête coutumière,  
Et jadis, quand vivait encore la fermière,  
Elle y trônait, au centre, avec ses pendants d'or.

Les murs étaient crépis ; deux massives armoires  
Étaient dans les coins leur bois, zébré de moires ;  
Au fond, un christ en plâtre expirait sous un dais.

Et, — la table au milieu conviant les ivresses —  
La bonne odeur des lards & la senteur des graisses  
Montaient vers le Sauveur comme un encens mauvais.

## LES RÉCOLTES

Sitôt que le soleil dans le matin luisait,  
Comme un éclat vermeil sur un saphir immense,  
Que dans l'air, les oiseaux détaillaient leur romance,  
La ferme tout entière au travail surgissait.

Un va-et-vient, mêlé d'appels hâtifs bruissait,  
Et les bêtes de cour, en farfouille, en démençe,  
Courant, sautant, volant, mélaient d'accoutumance,  
Leurs cris & leur folie à ce bruit qui haussait.

Et dès l'aube, on partait en troupe au long des haies,  
Sarcler des champs de lin, entourés de saulaies,  
Couper, tasser, rentrer du foin par chariots.

Là haut, chantaient pinsons, mésanges, loriots,  
Les plaines embaumaient au loin; & gars & gouges  
Tachaient les carrés verts de camisoles rouges.



*CUISSON DU PAIN*

Les servantes faisaient le pain pour les dimanches,  
Avec le meilleur lait, avec le meilleur grain,  
Le front courbé, le coude en pointe hors des manches,  
La sueur les mouillant & coulant au pétrin.

Leurs mains, leurs doigts, leur corps entier fumait de hâte,  
Leur gorge remuait dans les corsages pleins,  
Leurs deux poings monstrueux pataugeaient dans la pâte  
Et la moulaient en ronds comme la chair des seins.

Dehors, les grands fournils chauffaient leurs braises rouges,  
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges  
Dans le ventre des fours engouffraient les pains mous.

Et les flammes, par les gueules s'ouvrant passage,  
Comme une meute énorme & chaude de chiens roux,  
Sautaient en rugissant leur mordre le visage.

EN ÉTÉ

Flamboyantes d'or roux, les orges, au soleil  
Calcinant de Juillet & d'Août, s'étaient brûlées,  
Les moissons s'étaient superbes, cajolées  
Par les brises, berçant d'un refrain leur sommeil.

Or, le temps des récoltes étant là, dès l'éveil  
Des merles noirs tachant la verdure des feuillées,  
Les cinq frères avec leurs bêtes attelées,  
Partaient faucher, eux seuls, tout un arpent vermeil.

Malgré midi flambant, malgré le vent aride  
Coupant d'un froid soudain & mortel l'air torride,  
Les gars, torse en sueur, bras nus, peinaient toujours.

Le soir tachait déjà la plaine de macules,  
Qu'on les voyait encor, sur les clairs crépuscules,  
Allonger leur grande ombre au-dessus des labours.



*LES PORCS*

Des porcs, roses & gras, les mâles, les femelles,  
Remplissaient le verger de leurs grognements sourds,  
Et couraient par les champs, les fumiers & les cours,  
Dans le ballotement laiteux de leurs mamelles.

Près du purin barré des lames du soleil,  
Les pattes s'enfonçant en plein dans la gadoue,  
Ils reniflaient l'urine & fouillaient dans la boue,  
Et leur peau frémissait sous son lustre vermeil.

Mais Novembre approchant, on les tuait. Leur ventre,  
Trop lourd, frôlait le sol de ses tétins. Leurs cous,  
Leurs yeux, leurs groins n'étaient plus que de la graisse; entre

Leurs fesses on eut dit qu'il coulait du saindoux;  
On leur raclait les poils, on leur brûlait les soies,  
Et leurs bûchers de mort faisaient des feux de joies.

SOIRS D'OCTOBRE

En Octobre la paix du jour tombant s'altère.  
Aux champs, de longs & lourds brouillards viennent bou-  
La perspective, où fuse en cierge le clocher. [cher  
Le terreau n'est rempli que de pommes de terre.

Récolte faite, on met leurs fanes en bucher,  
Que sillonne aussitôt la flamme délétaire,  
Avec des zigzags d'or & des feux de cratère,  
Et des bonds de serpent qu'un fer viendrait toucher.

A l'entour on dansait les rondes paysannes,  
Comme un rouge buisson flambaient, flambaient les fanes,  
Et leur clarté montait, montait, en jet vermeil ;

Puis, le tas s'écroulant en cendres consumées,  
Les soirs redevenaient silence — & les fumées  
Planaient & s'envolaient obscurcir le soleil.



*LES GUEUX*

La misère pendant en loques sur leur dos,  
En automne, un ramas de gueux, sortis des bouges,  
Rôdaient dans les brouillards et les prés au repos,  
Que barraient sur fond gris des rangs de hêtres rouges.

Dans les plaines, où plus ne s'entendait un chant,  
Où les neiges allaient verser leurs avalanches,  
Seules encor, dans l'ombre & le deuil s'épanchant,  
Quatre ailes de moulin tournaient grandes & blanches.

Les gueux vaguaient, les pieds calleux, le sac au dos,  
Fouillant fossés, fouillant fumiers, fouillant enclos,  
Dévalant vers la ferme et réclamant pâture.

Puis reprenaient en chiens pouilleux, à l'aventure,  
Leur course interminable à travers champs & bois,  
Avec des jurements & des signes de croix.

*LE LAIT*

Dans la cave très basse & très étroite, auprès  
Du soupirail prenant le frais au Nord, les jarres  
Laisaient se refroidir le lait en blanches mares,  
Dans les rouges rondeurs de leurs ventres de grès.

On eut dit, à les voir crêmer dans leur coin sombre,  
D'énormes nénuphars s'ouvrant sur les flots lents,  
Ou des mets protégés par des couvercles blancs  
Qu'on réservait pour un repas d'anges, dans l'ombre.

Plus au fond, les tonneaux étaient couchés par rangs,  
Et les jambons suant leurs graisses & leurs sangs,  
Et les boudins crevant leur peau, couleur de cierge,

Et les flans bruns avec du sucre autour des bords,  
Engageaient aux fureurs de ventres & de corps...

— Mais en face le lait restait froid, restait vierge.



*EN HIVER*

Le sol trempé se gerce aux froidures premières,  
La neige blanche essaime au loin ses duvets blancs,  
Et met au bord des toits & des chaumes branlants  
Des coussinets de laine irisés de lumières.

Passent dans les champs nus les plaintes coutumières,  
A travers le désert des silences dolents,  
Où de grands corbeaux lourds battent l'air de vols lents  
Et s'en viennent de faim rôder près des chaumières.

Mais sitôt que le ciel de gris s'était couvert,  
Dans la ferme riait une gaieté d'hiver,  
On s'assemblait en rond autour du foyer rouge,

Et l'amour s'éveillait, le soir, de gars à gouge,  
Au bouillonnement gras & sifleur du brassin,  
Qui grouillait comme un ventre en son chaudron d'airain.

*DEUIL*

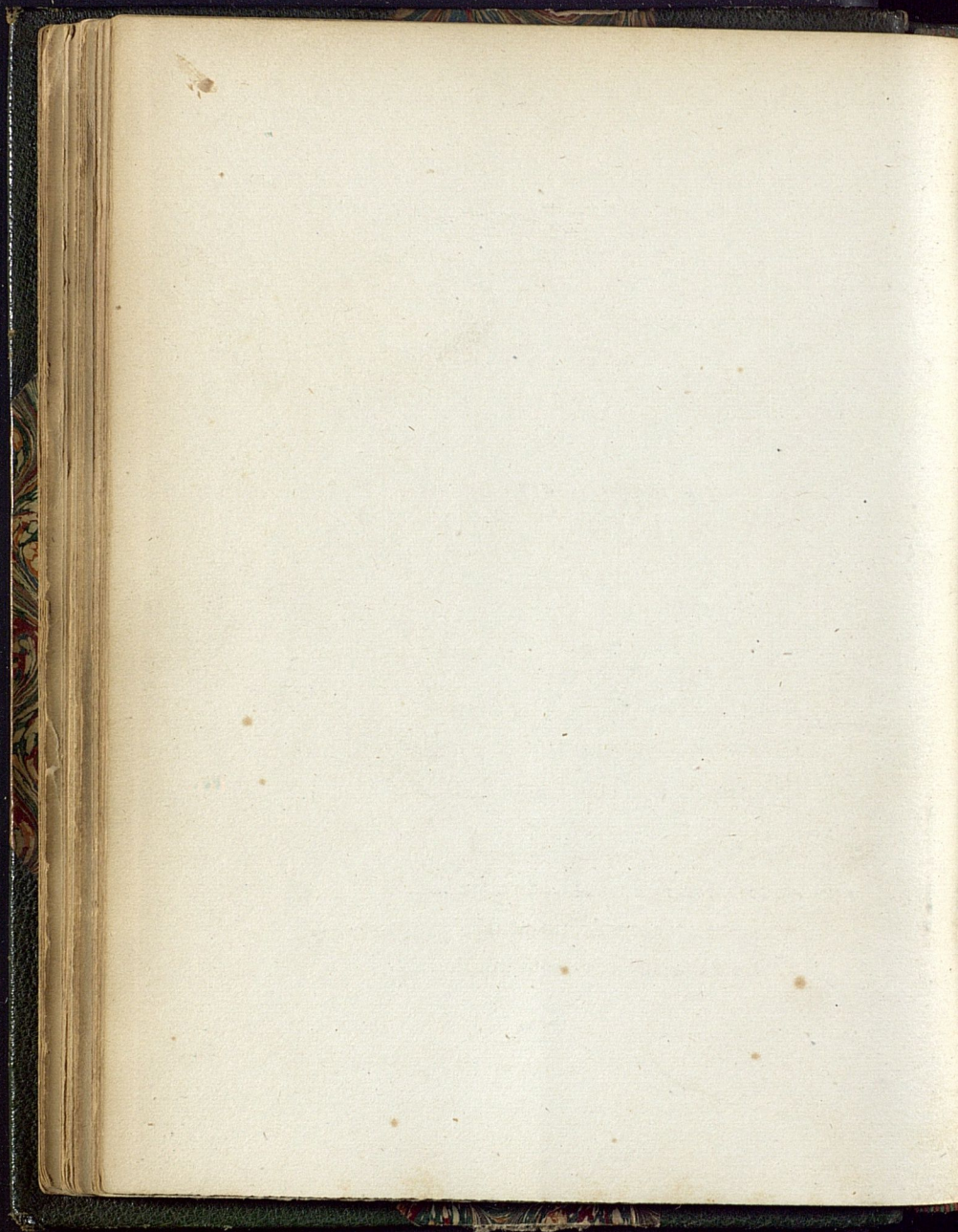
Vieux Knokx, ta ferme avait un renom sans pareil,  
Au temps où tu portais sur toi soixante années,  
Où tes fils, les gars fiers, aux rudes mains tannées,  
Peinaient comme des bœufs, suant en plein soleil.

Ta ferme s'étalait près du fumier vermeil,  
Gaîment, dans les fraîcheurs des belles matinées,  
Quand tes vergers avec leurs branches pomponnées  
De bourgeons, s'éveillaient de l'hivernal sommeil.

Aujourd'hui, la voilà dans le deuil endormie;  
Tes cinq fils, pauvre ancien, sont morts d'épidémie;  
Tu t'assieds seul, le soir, à ta porte; — & souvent

Lorsque la brise vient là-bas du cimetière,  
C'est un peu de leur voix, un peu de leur poussière,  
Que semble t'apporter, en souvenir, le vent.





## TRUCAN DAILLES

---

Jadis on ripaillait, dit-on,  
Mieux, dans les bouges & les fermes :  
Les gars avaient les reins plus fermes  
Et les garces plus beau téton.

Alors, dans les longues tablées,  
Autour des mets grossiers, mais bons,  
Autour des lards & des jambons,  
Et des mangeailles rassemblées,



De gros buveurs ventrus, fougueux,  
Riaient, chantaient, gueulaient à boire,  
Bafraient à casser leur machoire,  
Hurtaient à réveiller les gueux.

Chacun avait, à droite, à gauche,  
Chair de femelle à savourer,  
Chair grasse. prête à se cabrer  
Dans des ruades de débauche.

Chacun avait là deux brasiers,  
Deux yeux allumés, deux prunelles,  
Bûchers de voluptés charnelles,  
Où rôtir des amours entiers.

Deux seins tout frais, tout ronds, tout rouges,  
Frais & ronds à mordre dedans,  
A les marquer d'un coup de dents,  
Deux seins appétissants de gouges,

Bombant le haut des tabliers,  
Et ressemblant aux pommes mûres,  
Qu'on voit rondir dans les ramures  
Gigantesques des espaliers.

Toutes ces garces en folie  
Sablait aussi des brocs d'étain,  
Et comme leurs gars, ventre plein,  
Menton poissé, langue salie,

Râlaient en proie au rut fiévreux  
Dans un emmêlement farouche,  
Criaient, juraient à pleine bouche.  
Et pour leurs mâles amoureux

Se battaient, tombaient pêle-mêle,  
Parmi les tables, dans les coins,  
Ruait des pieds, tapait des poings,  
Roulaient dans une ivresse telle,



Qu'on eut dit entendre le bruit  
D'une lutte à mort dans les bernes,  
Et que les chiens veilleurs des fermes  
Hurlaient d'effroi toute la nuit.

---

*LA VACHE*

---

Dès cinq heures, sitôt que l'aurore fit tâche  
Sur l'enténébrement nocturne, piqué d'or,  
Un gars traça des croix sur le front de la vache  
Et le licol au poing, la mena vers la mort.

Partout dans les clochers sonnaient les réveillées;  
Les champs riaient, malgré les brouillards étendus  
Sur la campagne, ainsi que des laines mouillées,  
Et les froids, qui la nuit étaient redescendus.



Des groupes d'ouvriers à leurs tâches revêches  
Allaient, bâillant encor, sans parler, indolents;  
Par dessus leurs grands dos luisait l'acier des bêches,  
Plaquant le jour brumeux & gris de miroirs blancs.

On entendait gronder des fracas de roulages  
Sur les pavés, des bruits de lourds chariots pleins;  
Au loin, se balançaient des charges de fourrages,  
Entre des coins de blés & des carrés de lins.

Les pôternes s'ouvraient partout, le long des routes,  
Avec des grincements de clefs & de verrous.  
Et les bêtes quêtant repas s'appelaient toutes,  
Et la vache passait très-lente & beuglait doux.

A droite — s'étendait l'immensité de plaines :  
Des toits rouges, faisant des angles dans les verts,  
Des villages par tas, des hameaux par vingtaines,  
Avec de grands zigzags de routes à travers.

A gauche — les vergers rajeunis, qu'effiloque  
Le vent de Mai, soufflant sur les pommiers fleuris,  
Toute une explosion de printanière époque,  
Blanche sous un azur jeune, brouillé de gris.

Enfin par un dernier détour de sente verte,  
On parvint au village assis sur un plateau,  
La boucherie est là, tout en haut, large ouverte,  
Dans un encadrement plaqué de champs & d'eau.

La vache brusquement s'arrête au seuil du porche.  
Tout est rouge autour d'elle & fumant, sur le sol  
Un taureau tacheté de rousseurs, qu'on écorche  
Et dont coule le sang par un trou fait au col.

Des moutons appendus au mur, têtes fendues,  
Des porcs, gisant sur la paille, moignons en l'air,  
Un veau noir sur un tas d'entrailles répandues  
Avec le coutelas profond fouillant la chair.



Et plus loin, au-delà de ces visions rouges,  
Ce sont des coins verdis de pousses qu'elle voit,  
Ou des bœufs laboureurs que bâtonnent des gouges,  
Entaillent le terreau gluant d'un sillon droit.

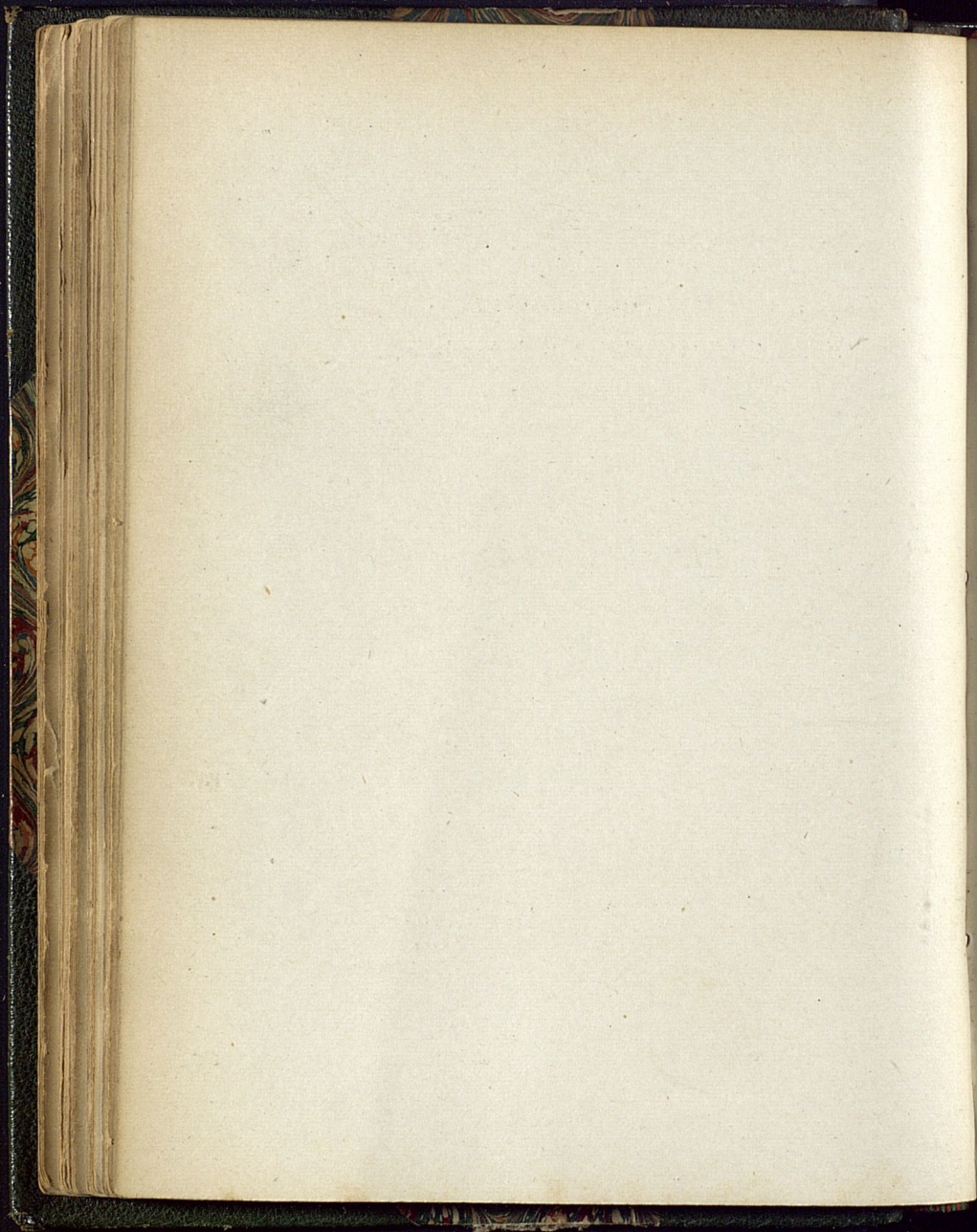
Les génisses au poil maculé de marbrures,  
Dans l'herbe déjà haute étalent leurs couleurs,  
Et les pieds se moulant dans l'ocre des bousures  
Traînent leurs pis gonflés de lait parmi les fleurs.

Et voici que se fait la lumière complète,  
Le creusement profond des lointains horizons,  
Le grand jour triomphal & doré, qui projette  
Ses flammes d'incendie au ras des floraisons,

Qui baigne les champs gras d'une sueur fumante,  
Les pénètre à plein feu de ses rayons mordants,  
Les brûle de baisers d'amour, comme une amante,  
Et leur gonfle le sein de germes fécondants.

La vache voit bleuir le grand ciel qui surplombe  
L'embraselement du sol où luit l'Escaut vermeil,  
Quand un coup de maillet l'étourdit ; elle tombe,  
Mais son dernier regard s'est empli de soleil.



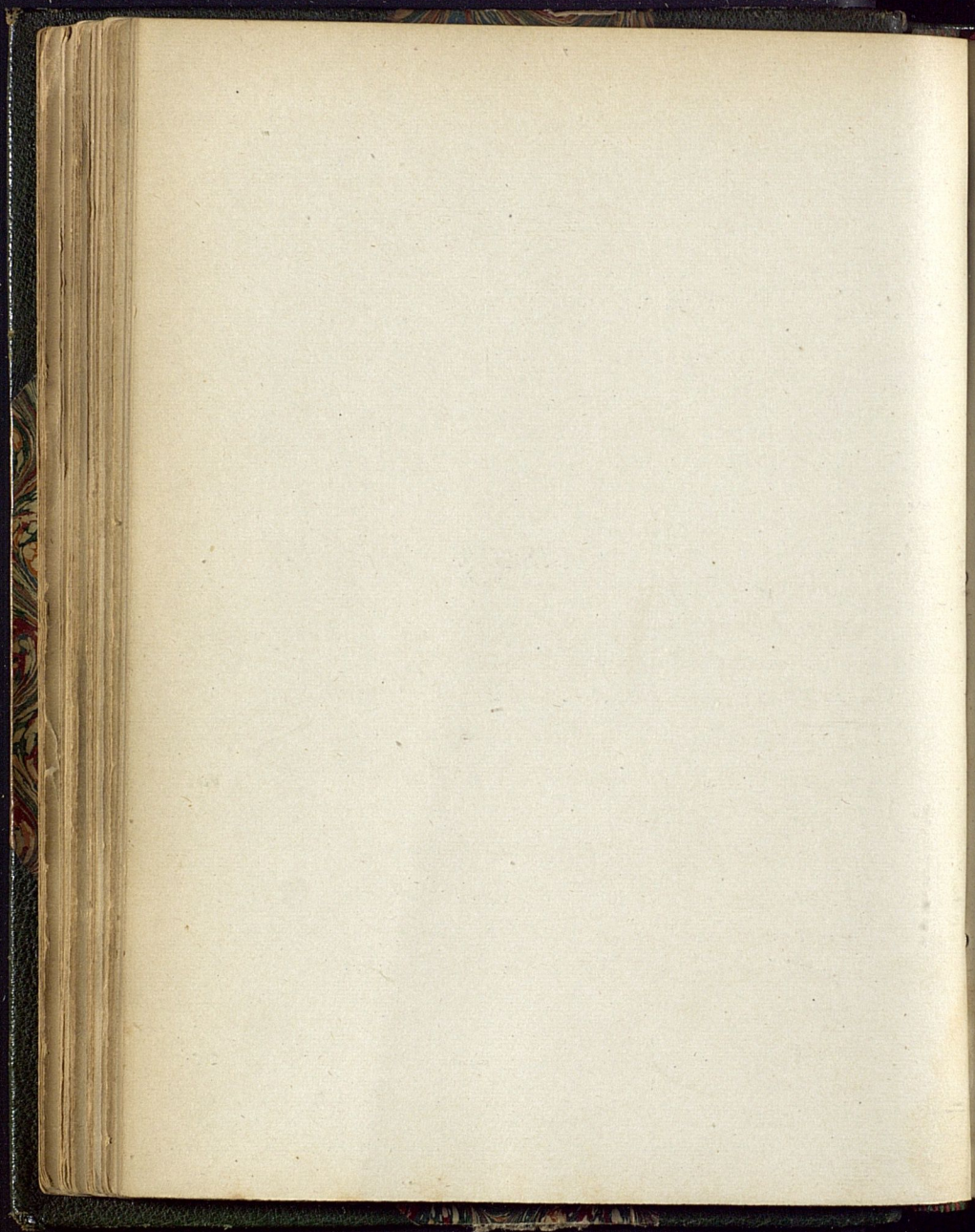


A MAITRE LÉON CLADEL

—

LES PAYSANS





LES PAYSANS

---

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait  
Dans les molles couleurs des paysanneries,  
Si propres dans leur mise & si roses, que c'est  
Motif gai de les voir, parmi les sucreries  
D'un salon Louis-Quinze, animer des pastels;  
Les voici noirs, grossiers, bestiaux — ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages; en somme,  
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,  
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme  
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.



La patrie? Allons donc! Qui d'entre eux croit en elle?  
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,  
Elle ne leur est point la terre maternelle,  
La terre fécondée au travail de leurs bras.  
La patrie! on l'ignore au fond de la campagne.  
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,  
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,  
Assis dans le velours frangé de son manteau;  
C'est tout un apparat de glaives, de couronnes,  
Écussonnant les murs des palais lambrissés,  
Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.  
Ils ne savent que ça du pouvoir. — C'est assez.  
Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,  
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,  
Justice & liberté — l'instinct les ankylose;  
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir;  
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,  
Ces révolutions les ont tant effrayés,  
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,  
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.

## I

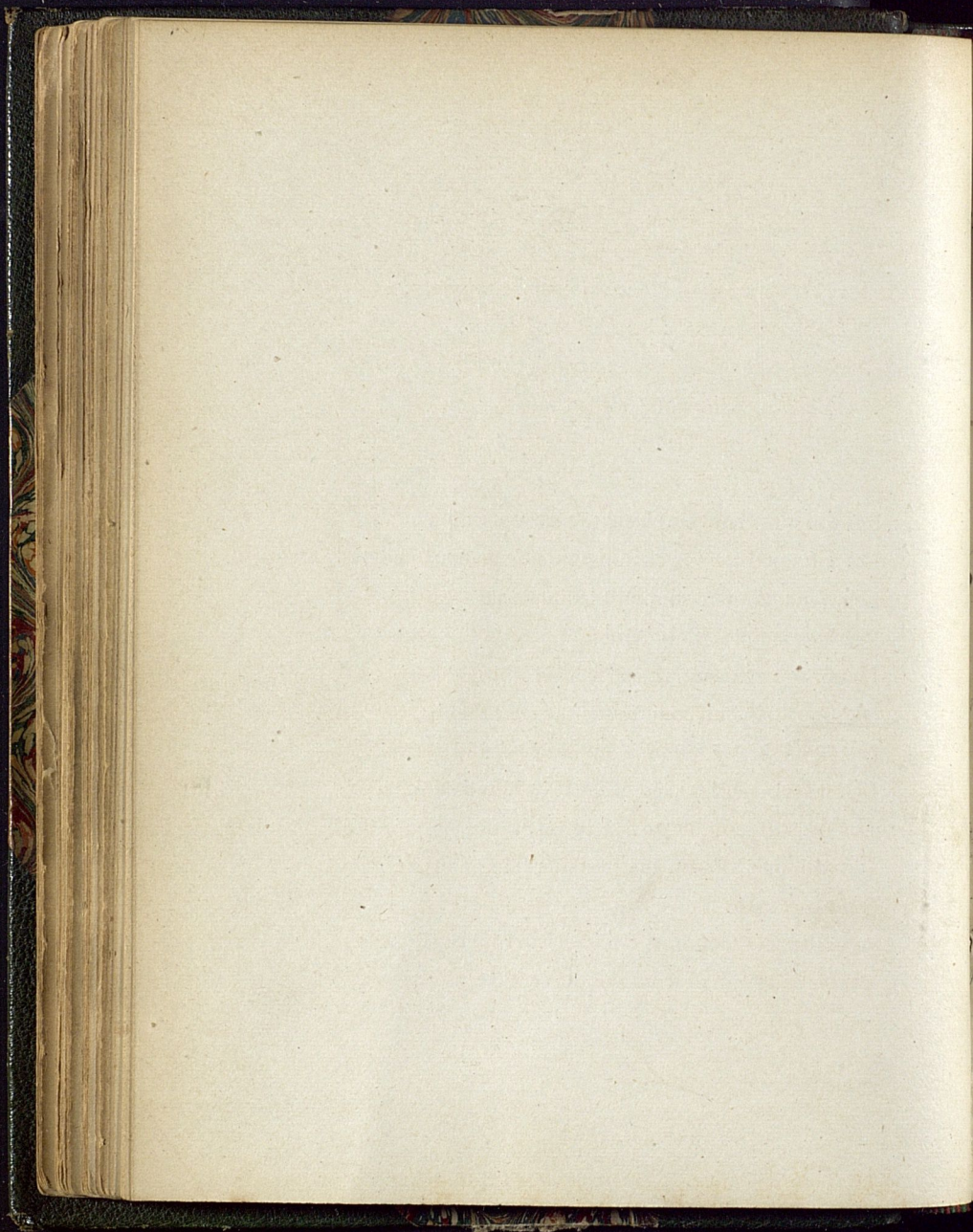
A droite, au long de noirs chemins, creusés d'ornières,  
Avec des tufs derrière & des fumiers devant,  
S'étendent, le toit bas, le mur nu, les chaumières,  
Sous des lames de pluie & des soufflets de vent.  
Ce sont les fermes. Là, c'est le clocher d'église,  
Taché de suintements vert-de-grisés au nord,  
Et plus loin, où le sol fumé se fertilise,  
Grâce à l'acharnement des hersees qui le mord,  
Sont les labours. Leur vie est close tout entière  
Entre ces trois témoins de leur rusticité,



Qui les ploient au servage & mettent en lisière  
L'effort de leur labeur & de leur âpreté.  
Ils sont là, travaillant de leurs mains obstinées  
Les terreaux noirs, l'humus tout imprégné d'hiver,  
Pourri de détritns & creux de taupinées ;  
Ils bêchent, front en eau, du pied plantant le fer,  
Le corps en deux, sur les sillons qu'ils ensemencent,  
Sous les grêlons de Mars qui flagellent leur dos.  
L'été, quand les moissons de seigle se balancent  
Avec des éclats d'or, tombant des cieux à flots,  
Les voici, dans le feu des jours longs & torrides,  
Peinant encor, la faux rasant net les blés mûrs,  
La sueur découlant de leurs fronts tout en rides  
Et transperçant leur peau des bras jusqu'aux fémurs ;  
Midi darde ses rais de braise sur leurs têtes :  
Si crue est la chaleur, qu'en des champs de méteil,  
Se cassent les épis trop secs & que les bêtes  
Le cou criblé de taons, ahannent au soleil.  
Vienne Novembre avec ses lentes agonies,  
Et ses râles roulés à travers les bois sourds,

Ses sanglots hululants, ses plaintes infinies,  
Ses glas de mort — & les voici suant toujours,  
Préparant à nouveau les récoltes futures,  
Sous un ciel débordant de nuages grossis,  
Sous la bise, cinglant à ras les emblavures,  
Et trouant les forêts d'énormes abattis.  
De sorte que leurs corps tombent vite en ruine,  
Que jeunes, s'ils sont beaux, plantureux & massifs,  
L'hiver qui les froidit, l'été qui les calcine,  
Font leurs membrès affreux & leurs thorax poussifs;  
Que vieux, portant le poids renversant des années,  
Le dos cassé, les bras perclus, les yeux pourris,  
Avec l'horreur sur leurs faces hérissonnées,  
Ils roulent sous le vent qui s'acharne aux débris;  
Et, qu'au temps où la mort ouvre sur eux ses portes,  
Leur cercueil, descendant au fond des terrains mous,  
Ne semble contenir que choses deux fois mortes.





II

Les soirs de vents en rage & de ciel en remous,  
Les soirs de bise aux champs & de neige essaimée,  
Les vieux fermiers sont là, méditant, calculant,  
Près des lampes, d'où monte un filet de fumée.  
La cuisine présente un aspect désolant :  
On soupe dans un coin; toute une ribambelle  
D'enfants sales gloutonne aux restes d'un repas;  
Des chats osseux, raclés, lèchent des fonds d'écuelle;  
Des coqs tintent du bec contre l'étain des plats;  
L'humidité s'attache aux murs lépreux; dans l'âtre,  
Quatre pauvres tisons se tordent de maigreur,  
Avec des jets mourants d'une clarté rougeâtre;  
Et les vieux ont au front des pensers pleins d'aigreur.



« Bien qu'en toute saison tous travaillassent ferme,  
Que chacun de son mieux donnât tout son appoint,  
Voilà cent ans, de père en fils que va la ferme,  
Et que bon an, mal an, on reste au même point ;  
Toujours même train-train voisinant la misère.  
Et c'est ce qui les ronge & les mord lentement.  
Aussi la haine, ils l'ont en eux comme un ulcère,  
La haine patiente & sournoise, qui ment.  
Leur bonhommie & leurs rires couvent la rage ;  
La méchanceté luit dans leurs regards glacés ;  
Ils puent les fiels & les rancœurs que d'âge en âge,  
Les souffrances en leurs âmes ont amassés.  
Ils sont âpres au gain minime, ils sont sordides ;  
Ne pouvant acquérir à force de travail,  
La lésine rend leurs cœurs durs, leurs cœurs fétides ;  
Et leur esprit est noir, mesquin, tout au détail,  
Stupide & terrassé devant les grandes choses :  
C'est à croire qu'ils n'ont jamais vers le soleil  
Levé leurs yeux, ni vu les couchants grandioses  
Rougeoyer dans le soir ainsi qu'un lac vermeil.

III

Aux kermesses pourtant les paysans font fête,  
Même les plus crasseux, les plus ladres. Leurs gars  
Y vont chercher femelle et s'y chauffer la tête.  
Un fort repas, graissé de sauces & de lards,  
Sale à point les gosiers & les enflamme à boire.  
On roule aux cabarets, goussets ronds, cœurs en feu,  
On y bataille, on y casse gueule & mâchoire,  
Aux gens du bourg voisin, qui voudraient, Nom de Dieu !  
Lécher trop goulûment les filles du village  
Et gloutonner un plat de chair, qui n'est pas leur.



Tout l'argent mis à part y passe — en gaspillage,  
En danse, en brocs offerts de sableur à sableur,  
En bouteilles, gisant à terre en tas difformes.  
Les plus fiers de leur force ont des gestes de roi  
A raffler d'un seul trait des pots de bière énormes,  
Et leurs masques, plaqués de feu, dardant l'effroi,  
Avec leurs yeux sanglants & leur bouche gluante,  
Allument des soleils dans le grouillement noir.

L'orgie avance & flambe. Une urine puante  
Mousse en écume blanche aux fentes du trottoir.  
Des soulards assommés, tombent comme des bêtes;  
D'autres vaguent, serrant leurs pas, pour s'affermir;  
D'autres gueulent tout seuls quelques refrains de fêtes  
Coupés de hoquets gras & d'arrêts pour vomir.  
Des bandes de braillards font des rondes au centre  
Du bourg ; & des gars aux gouges faisant appel,  
Les serrent à pleins bras, les cognent ventre à ventre,  
Les lâchant, les cherchant, dans un assaut charnel,  
Et les tombent, jupons levés, jambes ruantes.

Dans les bouges — où la fumée en brouillards gris  
Rampe et roule au plafond, où les sueurs gluantes  
Des corps chauffés & les senteurs des corps flétris  
Étament de vapeurs les carreaux & les pintes —  
A voir des bataillons de couples se ruer  
Toujours en plus grand nombre autour des tables peintes,  
Il semble que les murs sous le heurt vont craquer.  
La soulerie est là plus furieuse encore,  
Qui trépigne & vacarme & tempête, à travers  
Des cris de flûte aigüe & de piston sonore.  
Rustres en sarreaux bleus, vieilles en bonnets clairs,  
Gamins hâves, fumant des pipes ramassées,  
Tout çà saute, cognant des bras, grognant du groin,  
Tapant des pieds. Parfois les soudaines poussées  
De nouveaux arrivants écrasent dans un coin  
Le quadrille fougueux qui semble une bataille;  
Et c'est alors, à qui gueulera le plus haut,  
A qui repoussera le flot vers la muraille,  
Dût-il trouer son homme à longs coups de couteau.  
Mais l'orchestre aussitôt redouble ses crieries



Et, couvrant de son bruit les querelles des gars,  
Les mêle tous dans des fureurs de sauteries.  
On se calme, on rigole, on trinque entre pochards,  
Les femmes à leur tour se chauffent et se soûlent,  
L'acide du désir charnel brûlant leur sang,  
Et dans ces flots de corps sautants, de dos qui houlent,  
L'instinct lâché devient à tel point rugissant  
Qu'à voir garces et gars se débattre & se tordre,  
Avec des heurts de corps, des cris, des coups de poings,  
Des bonds à s'écraser, des rages à se mordre,  
A les voir se rouler ivres-morts dans les coins,  
Se vautrant sur le sol, se heurtant aux bossages,  
Suant, l'écume blanche aux lèvres, les deux mains  
Les dix doigts, saccageant & vidant les corsages,  
On dirait — tant ces gars fougueux donnent des reins,  
Tant sautent de fureur les croupes de leurs gouges —  
Des ardeurs s'allumant au feu noir des viols.

Avant que le soleil n'arde de flammes rouges,  
Et que les brouillards blancs ne tombent à pleins vols,

Dans les bouges, on met un terme aux souleries.  
La kermesse s'épuise en des accablements,  
La foule s'en retourne, et vers les métairies  
On la voit disparaître avec des hurlements.  
Les vieux fermiers aussi, les bras tombants, les trognes  
Dégoûtantes de la bière et du vin sablés,  
Gagnent avec le pas zigzaguant des ivrognes,  
Leur ferme assise au loin dans une mer de blés.  
Mais au creux des fossés que les mousses veloutent,  
Parmi les plants herbus d'un enclos maraîcher,  
Au détour des sentiers gazonnés, ils écoutent  
Rugir encor l'amour dans des festins de chair.  
Les buissons semblent être habités par des fauves.  
Des accouplements noirs bondissent par dessus  
Les lins montants, l'avoine en fleur, les trèfles mauves,  
Des cris de passion montent; on n'entend plus  
Que des spasmes râlants auxquels les chiens répondent.

Les vieux songent aux ans de jeunesse & d'ardeurs.



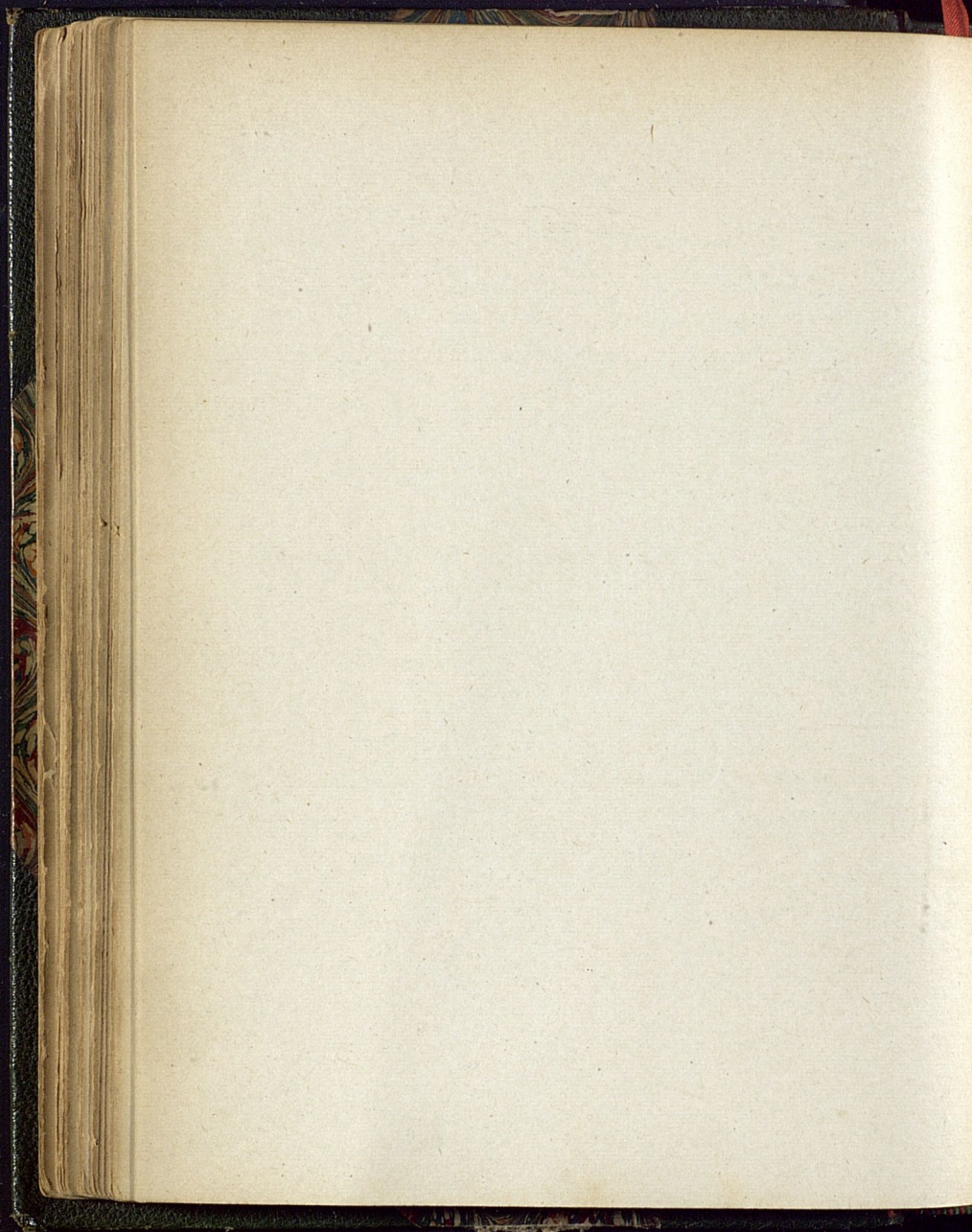
Chez eux, mêmes appels d'amour qui se confondent.  
Dans l'étable où se sont glissés des maraudeurs,  
Où la vachère couche au milieu des fourrages,  
Dans l'auge, dont les gars font choix pour le déduit,  
Mêmes enlacements, mêmes cris, mêmes rages,  
Mêmes fureurs d'aimer rugissant dans la nuit.  
Et dès qu'il est levé, le soleil, dès qu'il crève  
De ses boulets de feu le mur des horizons,  
Voici qu'un étalon, réveillé dans son rêve,  
Hennit & que les porcs ébranlent leurs cloïsons  
Comme allumés par la débauche environnante;  
Crête pourpre, des coqs se haussent sur le foin  
Et sonnent le matin de leur voix claironnante;  
Des poulains attachés se cabrent dans un coin;  
Des chiens bergers, les yeux flambant, guêtent leurs lices;  
Et les naseaux soufflants, les pieds fouillant le sol,  
Des taureaux monstrueux ascendent les génisses.

Alors vautrés aussi dans leur rut d'alcool,

Le sang battant leur cœur & leurs tempes blêmies,  
Le gosier desséché de spasmes étouffants,  
Et cherchant à tâtons leurs femmes endormies,  
Eux, les fermiers, les vieux, font encor des enfants.

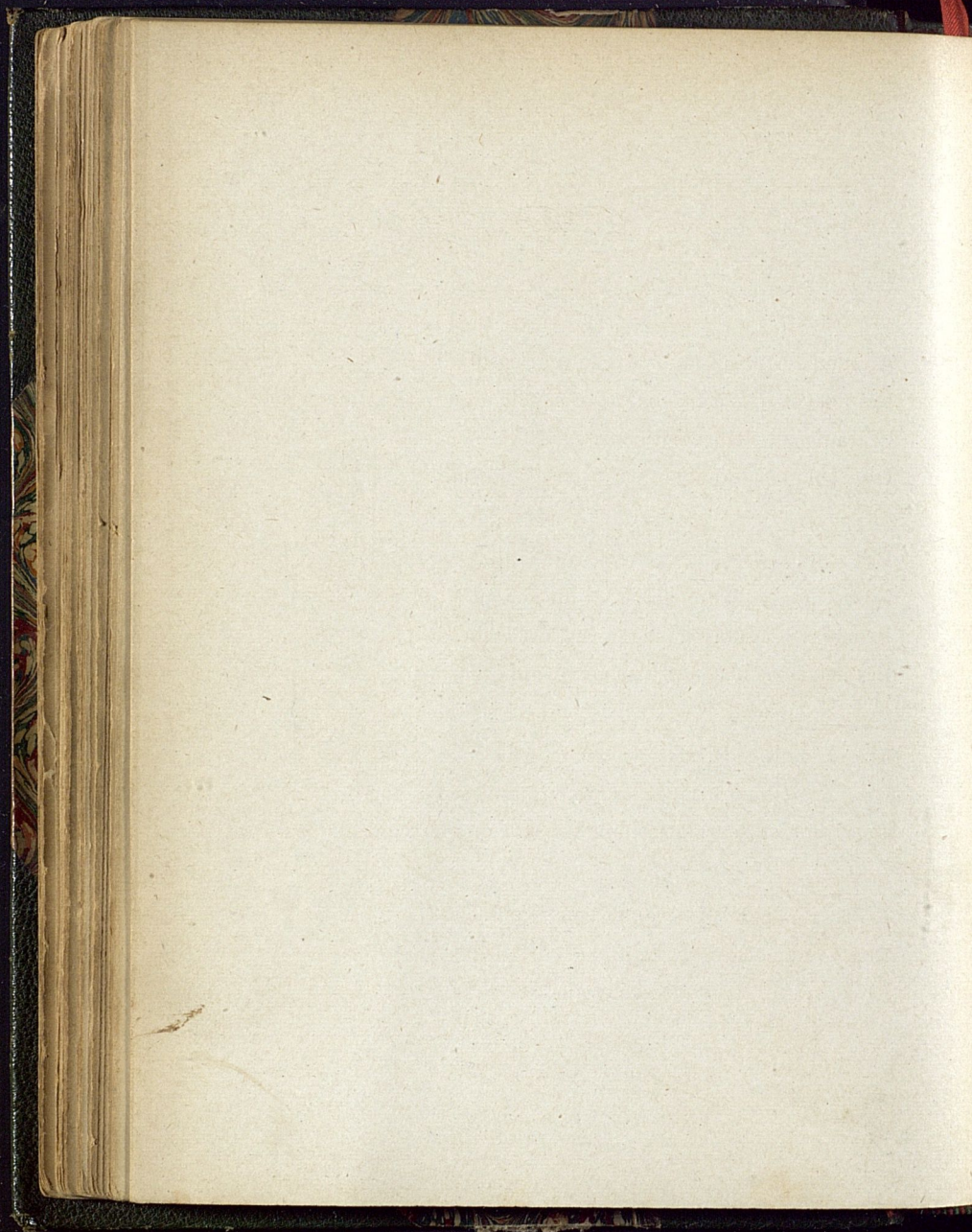
---





*MARINES*





I

Au temps de froid humide & le vent nasillard,  
Les flots clairs s'étaient de gris & de brouillard,  
Et traînaient à travers les champs de verdure sale,  
Leur cours se terminant en pieuvre colossale.

Les roseaux desséchés pendaient le long du bord,  
Le ciel, muré de nuit, partout, du Sud au Nord,  
Retentissait au loin d'un fracas d'avalanches;  
Les neiges vacillaient dans l'air, flammèches blanches.

Et sitôt qu'il gelait, des glaçons monstrueux  
Descendaient en troupeau large & tumultueux,  
S'écrasant, se heurtant comme un choc de montagnes.

Et lorsque les terreaux & les bois se taisaient,  
Eux s'attaquaient l'un l'autre, & craquaient, & grinçaient,  
Et d'un bruit de tonnerre ébranlaient les campagnes.



II

Au sortir des brouillards, des vents & des hivers,  
Le site avait les tons mouillés des aquarelles;  
L'Escaut traînait son cours entre les iris verts  
Et les saules courbant leurs branches en ombrelles;

Il coulait clair & blanc dans les limpidités,  
Et les oiseaux chantaient parmi les oseraies;  
Il coulait clair dans les splendeurs & les gaietés  
Et mirait les hameaux, tête en bas, dans les baies.

Là, sous la chaleur neuve & la clarté d'éveil,  
Des chalands goudronnés luisaient dans le soleil.  
Des vapeurs ameutaient les flots lents de leurs roues,

Des mâts se relevaient : focs, misaines, beauprés,  
Et les voiliers géants dressaient sur l'eau leurs proues,  
Où des nymphes en bois bombaient leurs seins dorés.

III

Sur le fleuve, rempli de mâts & de voilures,  
Un ciel incandescent tombait de tout son poids.  
Et gerçait & grillait le sol de ses brûlures,  
En jetant tout son feu de sulfure & de poix.

Près des digues, bouillaient le limon & la vase;  
Les pointes des roseaux s'aiguisaient de clartés,  
Et les vaisseaux craquaient du sommet à la base,  
Sous l'accablant fardeau de ces torridités.

Plus loin, près d'une passe où le courant s'ensable,  
Émergeaient, s'étiraient, de jaunes bancs de sable,  
Que des oiseaux, l'aile au soleil, tachaient de blanc;

Le site entier chauffait dans un air de fournaise  
Et semblait menacé d'un embrasement lent,  
Et les flots criblés d'or charriaient de la braise.



IV

En automne, saison des belles pourritures,  
Quand au soir descendant le couchant est en feu,  
On voit au bas du ciel, d'immenses balayures  
De jaune, de carmin, de vert pommé & de bleu.

Les flots traînent ce grand horizon dans leurs moires,  
Se vêtent de ses tons électriques & faux,  
Et sur fond de soleil, des barques toutes noires,  
Vont comme des cercueils d'ébène au fil des eaux,

Les voix du jou mourant, funèbres & lointaines,  
Roulent encor dans l'air avec le vent des plaines  
Et les sons d'angélus tintant de tour en tour;

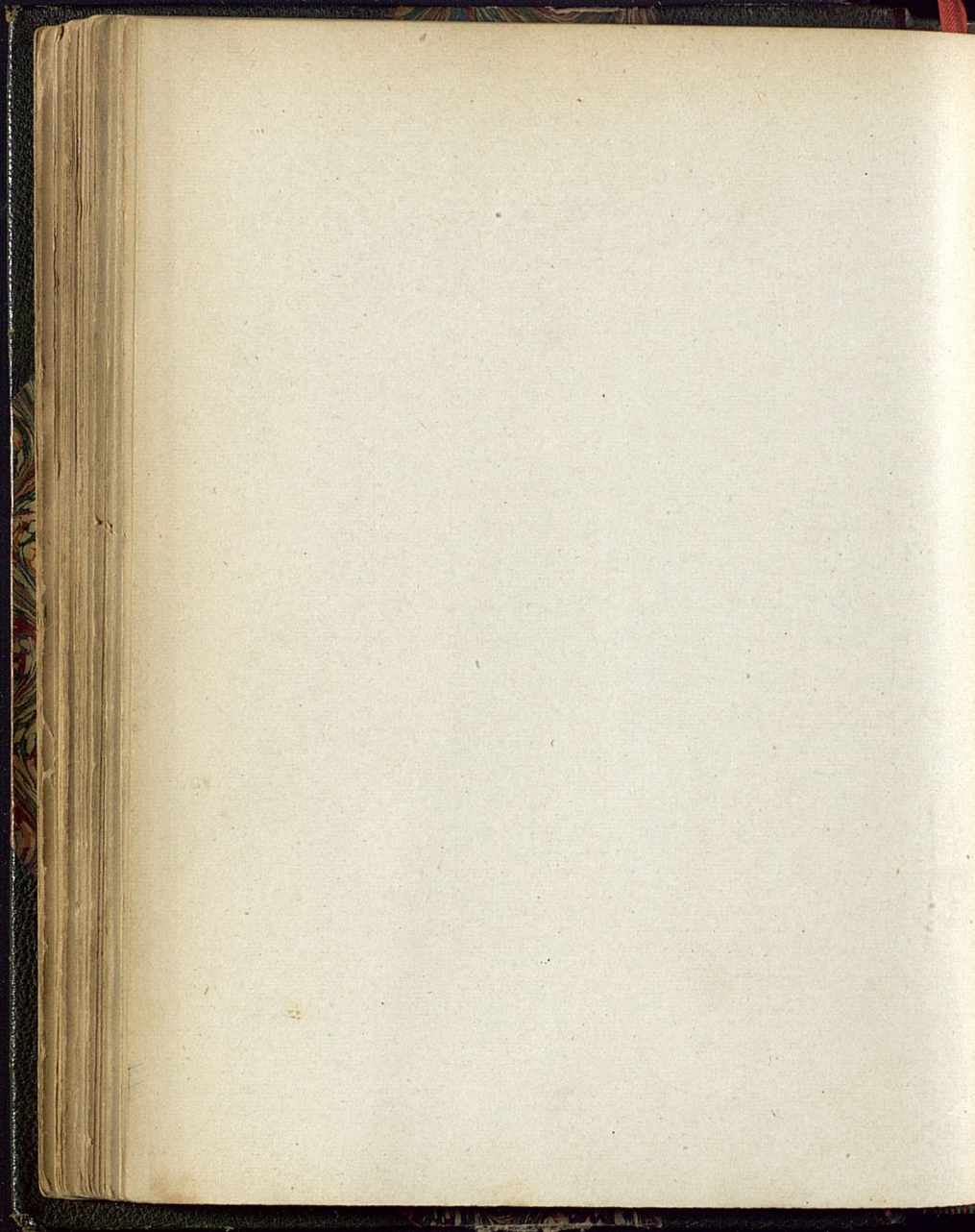
Mais tous bruits vont mourir, & mourir toutes flammes,  
L'appel des passeurs d'eau va se taire à son tour...  
Voici qu'on n'entend plus qu'un bruit tombant de rames.

A MAITRE CAMILLE LEMONNIER

—

*AMOURS DE GARS*





## AMOURS DE GARS

### I

Chaque dimanche, ils ont aux lèvres même aveu.  
Et d'un ! fait l'amoureux en baisant l'amoureuse.  
Et de deux ! Et de trois ! Voyez-les. Dans le bleu  
De l'étang qui le long du sentier vert se creuse.  
Les voici garce & gars, qui passent reflétés.  
Elle a, la belle fille, un jupon court tout rouge,  
Des mains à doigts rugueux, des bras bien ajustés.  
Toute grasse, sa gorge est là, qui s'enfle & bouge,  
Les deux seins secoués dans le corsage brun.  
Et lui, sachez qu'il est le gars de la commune,  
Truillé, maçonné, construit comme pas un,  
Qu'il a des poings sonnants s'il n'a pas de fortune.  
Bâtard d'un vieux fermier, mort ivrogne, — autrefois



Il peinait chez sa belle, à vingt sous la journée ;  
Ils s'adoraient déjà tous deux en tapinois,  
Éprouvaient à se voir leur chair aiguillonnée.  
Souvent, comme elle était aux foins, il lui parlait,  
Lui glissant dans le cou quelque grosse bêtise  
Avec un bref baiser pour rire — & détalait.  
C'était de part & d'autre une égale feintise,  
Mêmes timidités à se montrer leur jeu.  
Elle pourtant, n'avait au cœur que mariage :  
Ils vivraient l'un de l'autre en dépensant fort peu ;  
Ils feraient des enfants joufflus, sans alliage ;  
Ils auraient métairie avec cour au milieu,  
A côté d'un champ d'orge & d'un carré de trèfles ;  
Puis un verger, près du logis en contre-bas,  
Bariolé de coings, de prunes & de nèfles ;  
Deux vaches dans l'étable & de l'or dans un bas.

C'était son rêve, un rêve ardent de paysanne,  
Qu'un jour, n'y tenant plus, elle lui fit tout haut.

II

A les voir si souvent ensemble, l'on cancanne,  
On les suit, on clabaude, on rit d'un air finaud.  
Mais que leur vaut le bruit bête de ces parlottes  
S'ils ont la volupté de se sentir à deux ?  
Que lui font l'œil mauvais & les cris des bigottes,  
Quand au soir descendant, le long du chemin creux,  
Il la sent s'allumer de charnelles tendresses,  
Qu'il l'étreint contre lui, regarde longuement  
Son cou large, où sont fait des coins pour les caresses,  
Ses yeux, d'où sort l'ardeur de son embrasement;



Qu'elle vibre & s'affole & s'offre tout entière,  
Que la rage d'aimer l'enflamme, qu'elle veut,  
Tant le sang de son cœur lui brûle chaque artère,  
Tant hurlent ses désirs & ses instincts en feu,  
Ne faire de son corps qu'une table dressée,  
Où son gars mangerait & boirait jusqu'au jour,  
La bouche gloutonnante & la manche troussée,  
Tout un festin de chair, de jeunesse & d'amour !  
Et pendant qu'il la chauffe, ils vont par les saulaies,  
Par les sentiers moussus, faits pour s'en aller deux,  
Ils vont toujours, tirant les feuilles hors des haies,  
Les mordant avec fièvre & les jetant loin d'eux.  
Il confie en riant ce qui troublait sa tête,  
Avant qu'il n'eût espoir certain de l'épouser,  
Il se rappelle encor — tout comme elle — la fête  
Où de force il palqua ses lèvres d'un baiser.  
Mais c'est elle à présent qui s'en poisse la bouche,  
Qui s'en soûle & s'en gave aux godaillles d'amour,  
Au grand air, sous l'éclat du soleil qui se couche  
Et dans le rouge adieu de la nature au jour.

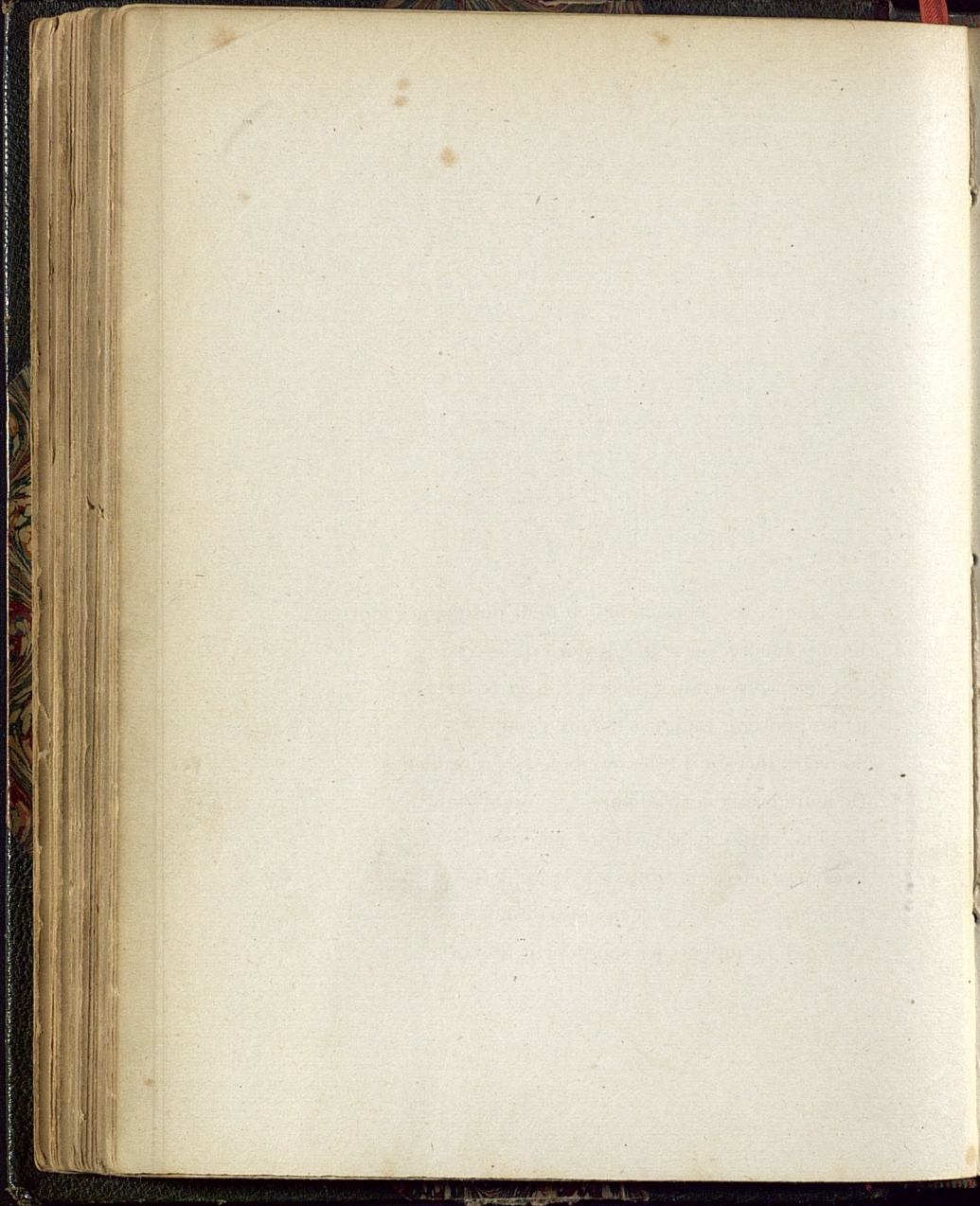
Et d'un commun accord, sans pourtant se rien dire,  
Au coude d'un chemin menant droit aux fouillis,  
Le cœur battant son plein, le visage en sourire,  
Ils cherchent où s'asseoir dans l'épais des taillis.  
Et près d'un blond carré d'orge, dans la verdure  
Fraîche & mollette encore & gazouilleuse au vent,  
Ils dénichent comme au hasard, une encoignure  
Faitte d'un bois derrière & de buissons devant,  
Un coin calme, où bruît seule parmi l'épautre,  
La respiration onduleuse des blés.  
Se regardant toujours & s'attirant l'un l'autre,  
Ils se sont abattus, haletants & troublés.  
Et c'est alors un cri des sens, une fringale,  
Un assouvissement de désirs & d'instincts,  
Un combat chair à chair de gouge avec son mâle,  
Des étreintes de corps à se briser les reins,  
Des vautrements si fous que l'herbe en est broyée  
Comme après un assaut de vents & de grêlons,  
Les buissons cassés net & la terre rayée  
D'un grattage lascif de pieds & de talons.



Elle sert de sa chair autant qu'il en demande,  
Sans crier, se débattre ou simuler des peurs,  
Ne craignant même plus que le village entende,  
L'explosion d'amour, qui saute de leurs cœurs.  
Ils songent aux fureurs échauffantes des bêtes,  
Aux printemps allumant l'ardeur dans les troupeaux,  
Aux chevaux hennissants, aux vaches toujours prêtes  
A se courber au joug amoureux des taureaux.  
Et lui, — roi de ce corps pâmé, lui, maître d'elle,  
Le choisi, parmi tous, pour mener le déduit,  
La voyant dans ses bras frissonner comme une aile  
Sent son orgueil de gars puissant monter en lui.  
Ses assauts enfiévrés sont comme un choc de rafales  
Traversent la fureur de leurs accouplements,  
Ses spasmes ont des cris plus profonds que des râles,  
Son rut bondit sur elle avec des jappements,  
Il voudrait l'accabler dans une ardeur plénière,  
Et lui broyer les sens sous des poids de torpeur,  
Et ce débordement de leur lutte dernière  
Devient rage à tel point que leur amour fait peur.

Après l'ébruitement du scandale au village,  
Après de longs refus brutaux, un temps viendra,  
Où les parents vaincus voudront le mariage;  
Et l'amant d'aujourd'hui, son gars aimé, sera  
Le même qu'on verra venir le jour des nocés,  
Lui donner l'anneau d'or & conduire à l'autel,  
Orné de cierges neufs & de roses précoces,  
Ses vingt ans agités du frisson maternel.





*LES VIEILLES*

---

Les chairs, les belles chairs en fleur des gouges mortes,  
Jeunes encore, où vont-elles? Et qui de nous,  
Les verra resplendir ailleurs, rouges & fortes,  
Et les adorera, toujours à deux genoux?  
Souvent, lorsque Juillet flamboie, on rêve d'elles,  
De leurs beaux corps défunts, qu'on a connus jadis,  
Et plus haut que ne va le vol des hirondelles,  
Près des cieus, on croit voir de lointains paradis .  
Embrasés de lumière & tapissés de nues,  
Où l'œil vainqueur, les seins sortis du corset d'or,

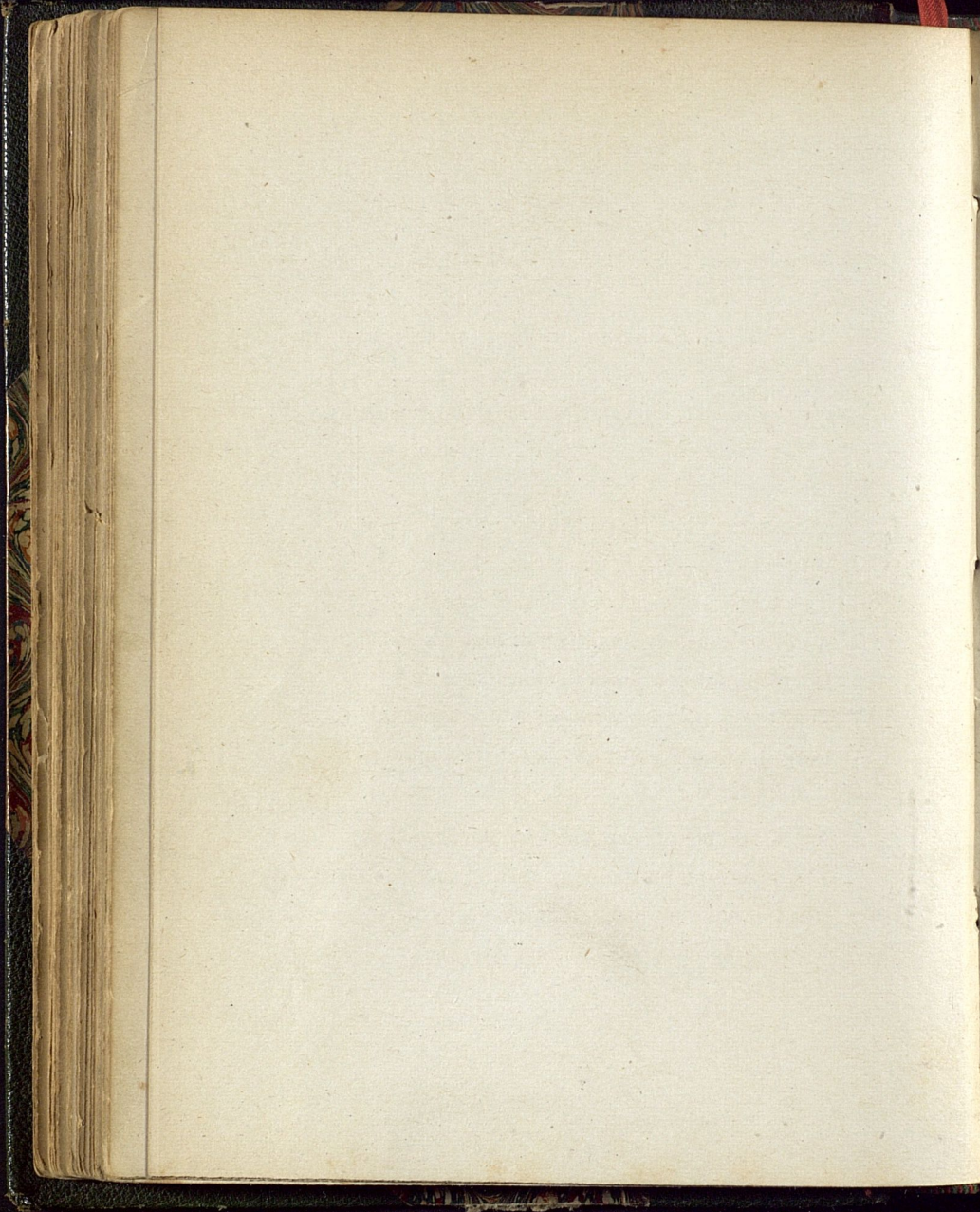


Des anneaux de rubis cerclant leurs jambes nues.  
Le front plaqué d'un feu de soleil qui s'endort,  
Les gougues dans leur gloire ardente se promènent.  
Ah ! celles-là, du moins, ont bien fait de mourir,  
Avant que les laideurs & les maux se déchaînent  
Sur leur être superbe & trop beau pour souffrir.  
Mais d'autres que voilà, toutes celles que l'âge  
Courbe, casse, salit, ruine & rabougrit,  
Qui subissent, l'échine en deux, le vasselage  
Du cerveau qui s'ébête & du cœur qui pourrit  
Qui ne veulent crever, quoique jaunes, flétries,  
Qui s'accrochent au monde & se sèchent d'aigreur,  
Bien que les temps soient là des voluptés taries,  
Sont celles que je hais, celles qui font horreur !  
Ah chair de vieilles, chair veule, rèche, moisie,  
Mauvaise chair, tout au plus bonne pour les vers,  
Pourquoi ne pas, avant la sinistre étisie,  
Purger de tes humeurs séniles, les champs verts,  
De ta lèpre l'air frais, & de ta jalousie  
Les beaux soirs, le soleil & les chemins d'amour ?

Chair puante, pourquoi salir de toi la terre,  
Et qu'avons-nous besoin de ta hideur? — Le jour!  
Vois donc comme il jaillit flamboyant d'un cratère  
D'aube, comme il émaille en bleu les cieux ardents,  
Comme il rosit au front l'enfance & la jeunesse!  
Pour vous, vieilles, le jour, c'est le masque sans dents,  
C'est la paupière où du pus congelé se presse,  
Faisant comme une plaie à chacun de vos yeux,  
C'est le menton piqué de poils roux, c'est la teigne  
Qui ronge par endroits le gris de vos cheveux,  
C'est un cancer, servant à vos faces d'enseigne,  
Ce sont vos deux sourcils râclés, ce sont vos seins  
Clapotant sur les flancs leur flic flac de vessie  
Vide, ce sont vos bras osseux, ce sont vos reins,  
Vos doigts, vos mains, vos pieds gonflés d'hydropisie,  
C'est votre corps entier, gluant, lépreux, perclus,  
Carcasse répandant une telle asphixie,  
Que les chiens de la mort n'en voudront même plus!

---





*AUX FLAMANDES DE RUBENS*

---

Au grand soleil d'été qui fait les orges mûres,  
Et qui bronze vos chairs pesantes de santé,  
Flamandes, montrez-nous votre lourde beauté  
Débordante de force & chargeant vos ceintures.

Sur des tas de foin sec & fauché, couchez-vous!  
Vos torses sont puissants, vos seins rouges de sève,  
Vos cheveux sont lissés comme un sable de grève,  
Et nos bras amoureux enlacent vos genoux.



Laissez-vous adorer, au grand air, dans les plaines,  
Lorsque les vents chauffés tombent du ciel en feu,  
Qu'immobiles d'orgueil, au bord de l'étang bleu,  
Dans les midis vibrants & roux, trônent les chênes.

Au temps où les taureaux fougueux sentent venir  
L'accès du rut, la fièvre affolante, hagarde,  
Lorsque dans les vergers des fermes, on regarde  
Les jeunes étalons, le cou tendu, hennir;

Lorsque l'immense amour dans les cœurs se décharge,  
Lorsqu'ils s'enflent au souffle intense de la chair,  
Comme s'ouvre la voile aux rages de la mer,  
Aux assauts redoublés d'un vent qui vient du large.

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,  
Votre œil miroitant d'or, votre gorge fleurie,  
Nous vous déifions, femmes de la patrie,  
Qui concentrez en vous notre Idéal charnel.

TABLE

---

- I. *Les Vieux Maîtres.* 3
- II. *La Vachère.* 9
- III. *Art Flamand.* 15
- IV. *Les Plaines.* 23
- V. *Kato.* 38

CROQUIS DE FERME

- VI. *La Ferme.* 45
- VII. *L'Enclos.* 46
- VIII. *Les Fermiers.* 47
- IX. *La Cour.* 48
- X. *Les Granges.* 49
- XI. *Les Vergers.* 50
- XII. *Le Potager.* 51
- XIII. *L'Abreuvoir.* 52
- XIV. *Le Hangar.* 53
- XV. *Les Espaliers.* 54
- XVI. *Les Troupeaux.* 55
- XVII. *L'Étable.* 56



- xviii. *Les Greniers.* 57  
xix. *Les Chiens de Garde.* 58  
xx. *La Cuisine.* 59  
xxi. *La Grande Chambre.* 60  
xxii. *Les Récoltes.* 61  
xxiii. *Cuisson du Pain.* 62  
xxiv. *En Été.* 63  
xxv. *Les Porcs.* 64  
xxvi. *Soirs d'Octobre.* 65  
xxvii. *Les Gueux.* 66  
xxviii. *Le Lait.* 67  
xxix. *En Hiver.* 68  
xxx. *Deuil.* 69
- 
- xxxi. *Truandailles.* 71  
xxxii. *La Vache.* 75  
xxxiii. *Les Paysans.* 81  
xxxiv. *Marines.* 101  
xxxv. *Amours de Gars.* 107  
xxxvi. *Les Vieilles.* 115  
xxxvii. *Aux Flamandes de Rubens.* 119

Au cher vieux

Emile Van Heuberg

en bonne & Souveraine amitié

VH

LES MOINES



DU MÊME AUTEUR

---

LES FLAMANDES (poésies).....	1 vol.
LES CONTES DE MINUIT.....	1 —

ÉMILE VERHAEREN

---

# Les Moines

POÉSIES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

---

M DCCC LXXXVI



EMILE VERHAEREN

# Les Moines

POESIE



PARIS

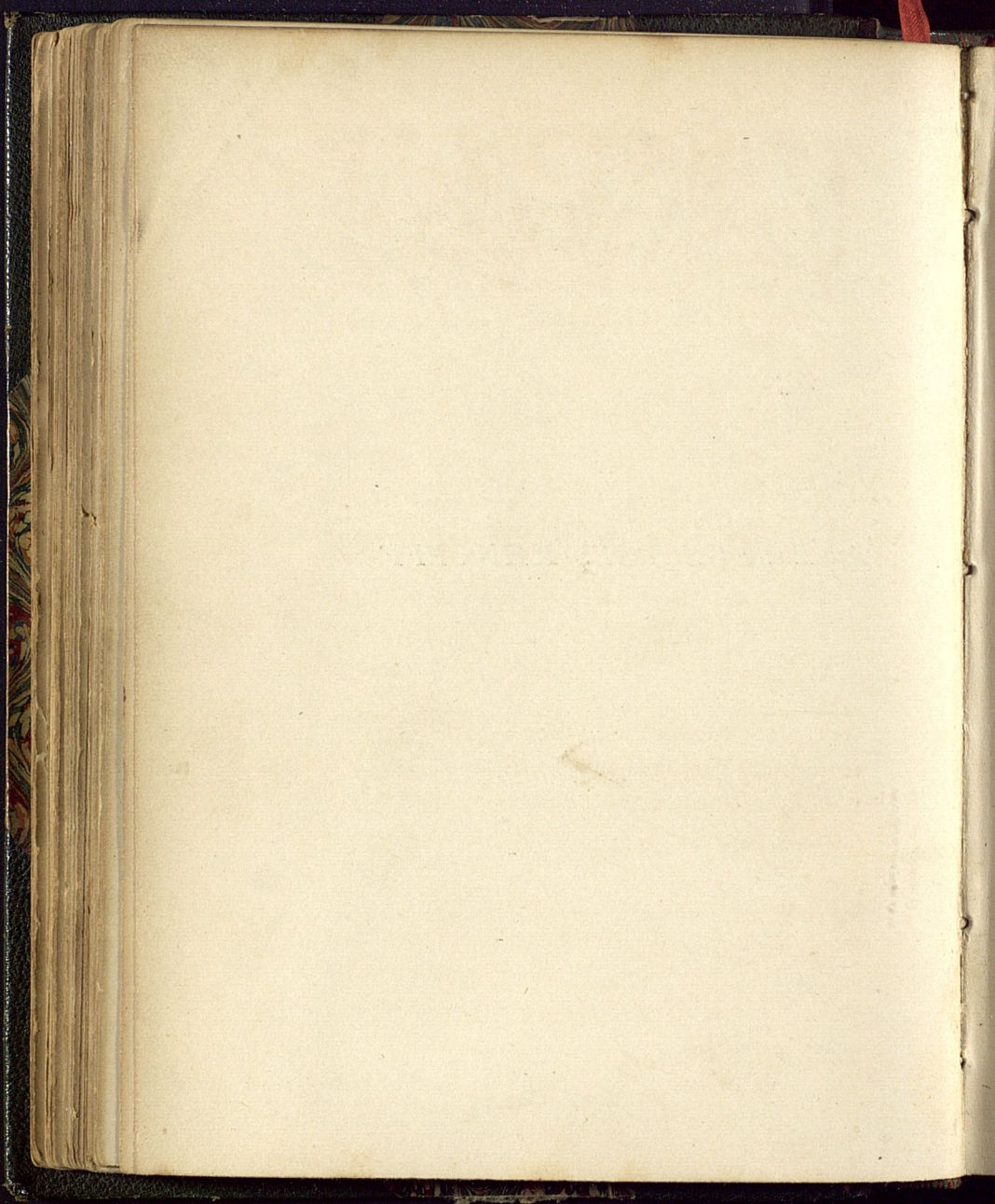
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

25, RUE CASSEL, 25

1884

*Au Poète GEORGES KHNOPFF*







## LES MOINES

**J**E vous invoque ici, Moines apostoliques,  
Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,  
Astres versant le jour aux siècles catholiques,  
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu ;

Solitaires assis sur les montagnes blanches,  
Marbres de volonté, de force et de courroux,  
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches  
Sur les remords ployés des peuples à genoux ;



Vitraux avivés d'aube et de matin candides,  
Vases de chasteté ne tarissant jamais,  
Miroirs réverbérant comme des lacs lucides  
Des rives de douceur et des vallons de paix ;

Voyants dont l'âme était la mystique habitante  
Longtemps avant la mort d'un monde extra-humain,  
Torses incendiés de ferveur haletante,  
Rocs barbares debout sur l'empire romain ;

Étendards embrasés, armures de l'Église,  
Abatteurs d'hérésie à larges coups de croix,  
— Géants chargés d'orgueil que Rome immortalise,  
Glaives sacrés pendus sur la tête des rois ;

Arches dont le haut cintre arquait sa vastitude  
Avec de lourds piliers d'argent comme soutiens  
Du côté de l'aurore et de la solitude  
D'où sont venus vers nous les grands fleuves chrétiens ;

Clairons sonnans le Christ à belles claironnées,  
Tocsins battant l'alarme à mornes glas tombants,  
Tours de soleil de loin en loin illuminées  
Qui poussez dans le ciel vos crucifix flambants.

## VISION

VERS une hostie énorme, au fond d'un large chœur,  
Dans un temple bâti sur des schistes qui pendent,  
Voici dix-huit cents ans que les moines ascendent  
Et jettent vers le Christ tout le sang de leur cœur.

Le temple est assis haut, là-bas, où rien ne bouge;  
Du fond de l'univers, du Zénith, du Nadir,  
On regarde l'hostie immense resplendir  
Sous le jaillissement d'un grand soleil d'or rouge.



Et les moines, les saints, les vierges, les martyrs,  
Foulant à pas égaux les routes ascétiques,  
S'en viennent là, du fond de leurs cloîtres mystiques,  
S'incendier l'esprit au feu des repentirs :

Les uns, n'ayant jamais péché, portent leur âme  
Comme un faisceau de lys sur leur bure brodé,  
Ils ont le front de calme et d'ardeur inondé  
Et dans leurs doigts d'argent ils portent une flamme ;

Il en est dont les reins se ceignent d'orties  
Et qui marchent hagards, par les sentiers étroits,  
Le dos raidi, les flancs creusés, les bras en croix,  
La bouche effrayamment ouverte aux prophéties ;

D'autres, la gorge sèche et la poitrine en feu,  
Sont les suppliciés de jeûne et de prière  
Dont le corps s'éternise en des gestes de pierre  
Et qui dans les déserts hurlent après leur Dieu.

Et tous s'en vont ainsi vêtus de larges voiles  
Comme des marbres blancs qui marcheraient la nuit,  
Qu'il fasse aurore ou soir une clarté les suit  
Et sur leur front grandi s'arrêtent les étoiles,

---

Et parvenus au temple ouvrant au loin son chœur  
Dans un recourbement d'ogives colossales,  
Ils tombent à genoux sur la splendeur des dalles  
Et jettent vers leur Dieu tout le sang de leur cœur.

— Le sang frappe l'autel et sur terre s'épanche,  
Éclabousse de feu les murs éblouissants —  
Mais quoi qu'ils aient souffert depuis dix-huit cents ans  
L'hostie est demeurée implacablement blanche.





## SOIR RELIGIEUX

Sur le couvent qui dort, une paix d'ombre blanche  
Plane mystiquement et par les loins moelleux  
Des brouillards de duvet et des vols nébuleux  
Égrènent en flocons leur neigeuse avalanche.

Le ciel d'hiver, empli d'un espace géant,  
Nacre l'azur profond d'une clarté sereine ;  
Il semble que la nuit tende sur de l'ébène  
Des manteaux de silence et des aubes d'argent.

Les peupliers penchant, pâles, leur profil triste  
Nimbés de lune, au bord des rives sans remous,  
Avec un va-et-vient de balancement doux  
Font trembler leurs reflets dans les eaux d'améthyste.

A l'horizon, par où les longs chemins perdus  
Marchent vers le matin, à la lueur des chaumes,  
Flottent, au son du vent, des formes de fantômes  
Qui rasant les gazons de leurs pieds suspendus.

Car c'est l'heure où, là-bas, les Anges, en guirlande,  
Redescendent cueillir, mélancoliquement,  
Dans les plaines de l'air muet, le lys dormant,  
Le lys surnaturel qui fleurit la légende.

On les rêve passant sur les cimes, où luit  
Comme des baisers d'or l'adieu de la lumière,  
Ils vont par le sentier, le champ et la bruyère,  
Et, le doigt sur la bouche, ils écoutent la nuit.

Et tel est le silence éclos autour du cloître  
Et le mystère épars autour de l'horizon,  
Qu'ils entendent la pure et belle floraison  
Du pâle lys d'argent sur les montagnes croître.



## LES CRUCIFÈRES

Avec leur manteau blanc, ouvert ainsi qu'une aile,  
On les voit tout à coup illuminer la nuit  
Dont le barbare et grand moyen âge crénèle  
L'Europe, où rien d'humain ni de juste ne luit.

C'est eux, quand l'Occident s'arme contre l'Asie,  
Qui conduisent l'Europe à travers les déserts,  
Et les peuples domptés suivent leur frénésie,  
Emportés dans leur geste au bout de l'univers !

C'est eux, les conseillers des pontifes suprêmes,  
Qui démasquent le schisme et qui fixent les lois,  
Qui se dressent debout, sous leurs vêtements blêmes,  
Pour tirer d'adultère et de stupre, leurs rois !

C'est eux, qui font flamber les bûchers d'or superbes  
A la gloire du Christ et des papes romains,  
Où les feux rédempteurs échevèlent leurs gerbes  
Et se nouent en serpents autour des corps humains !

C'est eux, les patients inquisiteurs des foules,  
Qui jugent les pensers et pèsent les remords,  
Avec de noirs regards traversant leurs cagoules  
Et des silences froids comme la peau des morts !

C'est eux, la voix, le cœur et le cerveau du monde.  
Tout ce qui fut énorme en ces temps surhumains,  
Grandit dans le soleil de leur âme féconde  
Et fut tordu comme un grand chêne entre leurs mains !

Aussi, vienne leur fin solennelle et tragique,  
Elle ébranle le siècle et jette un deuil si grand,  
Que l'Histoire rebrousse en son cours héroïque  
Comme si leur cercueil eût barré son torrent.



## SOIR RELIGIEUX

LE déclin du soleil étend jusqu'aux lointains  
Son silence et sa paix comme un pâle cilice ;  
Les choses sont d'aspect photographique et lisse  
Et se détaillent clair sur des fonds byzantins.

L'averse a sabré l'air de ses lames de grêle,  
Et voici que le ciel luit comme un parvis bleu,  
Et que c'est l'heure, où meurt à l'occident le feu,  
Où l'argent de la nuit à l'or du jour se mêle.

Sur l'horizon plus rien ne marque, si ce n'est  
Une allée infinie et géante de chênes,  
Se prolongeant au loin jusqu'aux fermes prochaines  
Le long des champs en friche et des coins de genêt.

Ces arbres vont — ainsi des moines mortuaires  
Qui passeraient, le cœur assombri par les soirs,  
Comme jadis partaient les longs pénitents noirs  
Pèleriner, là-bas, vers d'anciens sanctuaires.

Et la route d'amont toute large s'ouvrant  
Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines,  
A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,  
On dirait qu'ils s'en vont ce soir, en double rang,

Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence ;  
Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,  
Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,  
Dont on ne verrait pas monter la tige immense.





## MOINE ÉPIQUE

ON eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,  
Où, face à face, avec les gloires du soleil,

Sur les pitons brûlés et les rochers austères,  
S'endort la majesté des lions solitaires.

Ce moine était géant, sauvage et solennel,  
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel ;

Son visage, planté de poils et de cheveux,  
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux ;

Quatre-vingts ans chargeaient ses épaules tannées  
Et son pas sonnait ferme à travers les années ;

Son dos monumental se carrait dans son froc ,  
Avec les angles lourds et farouches d'un roc ;

Ses pieds semblaient broyer des choses abattues  
Et ses mains agripper des socles de statues,

Comme si le Christ-Dieu l'eût forgé tout en fer  
Pour écraser sous lui les pompes de l'enfer.

C'était un homme épris des époques d'épée,  
Où l'on jetait sa vie aux vers de l'épopée,

Qui, dans ce siècle flasque et dans ce temps bâtard,  
Apôtre épouvantant et noir, venait trop tard,

Qui n'avait pu, suivant l'abaissement, décroître,  
Et même était trop grand pour tenir dans un cloître,

Et se noyer le cœur dans ce marais d'ennui  
Et la banalité des règles d'aujourd'hui.



\*  
\* \*

Il lui fallait le feu des grands sites sauvages,  
Les rocs tortionnés de nocturnes ravages ;

Le ciel torride et le désert et l'air des monts,  
Et les tentations en rut des vieux démons,

Agaçant de leurs doigts la chair en fleur des gouges  
Et lui brûlant la lèvre avec de grands seins rouges,

Et lui bouchant les yeux avec des corps vermeils  
Comme les eaux des lacs avec l'or des soleils.

On se l'imaginait au fond des solitudes,  
Marmorisé dans la raideur des attitudes,

L'esprit durci, le cœur blême de chasteté,  
Et seul, et seul toujours avec l'immensité.

On le voyait marcher au long des mers sonnantes,  
Au long des bois rêveurs et des mares stagnantes,

Avec des gestes fous de voyant surhumain,  
Et s'en venir ainsi vers le monde romain,

N'ayant rien qu'une croix, taillée au cœur des chênes,  
Mais la bouche clamant les ruines prochaines,

Mais fixes les regards, mais énormes les yeux,  
Barbare illuminé qui vient tuer les dieux.

\*  
\* \*

Maintenant qu'il repose obscurément, sans bière,  
Dans quelque coin boueux et gras de cimetière,

Saccagé par les vers, pourri, dissous, séché,  
A voir le tertre énorme où son corps est couché,

On rêve aux tueurs d'ours, abattus dans la chasse,  
A ces hommes d'un bloc de granit et de glace

Que l'on n'enterrait point, mais dont les restes lourds,  
Sur un bûcher tendu de soie et de velours,

Dans le décor géant des forêts allumées,  
Au fond des soirs, là-bas, s'en allaient en fumées.





## MOINE DOUX

**I**L est des moines doux avec des traits si calmes,  
Qu'on ornerait leurs mains de roses et de palmes,  
Qu'on formerait, pour le porter au-dessus d'eux,  
Un dais pâlement bleu comme le bleu des cieux,  
Et pour leurs pas foulant les plaines de la vie,  
Une route d'argent d'un chemin d'or suivie.  
Et par les lacs, le long des eaux, ils s'en iraient,  
Comme un cortège blanc de lys qui marcheraient,

Ces moines, dont l'esprit jette un reflet de cierge,  
Sont les amants naïfs de la Très Sainte Vierge;

Ils sont ses enflammés qui La vont proclamant  
Étoile de la mer et feu du firmament,

Qui jettent dans les vents la voix de ses louanges,  
Avec des lèvres d'or comme le chœur des anges,

Qui l'ont priée avec des vœux si dévorants  
Et des cœurs si brûlés qu'ils en ont les yeux grands,

Qu'ils servent enfin dans de telles délices  
Qu'ils tremperaient leur foi dans le feu des supplices

Et qu'Elle, un soir d'amour, pour les récompenser,  
Donne aux plus saints d'entre eux son Jésus à baiser.





## FÊTES MONACALES

A coups de cloche, à coups de trompe et de bourdon,  
Au rouge déploiement des bannières claquantes,  
La crosse droite en main comme on tient l'espadon,  
Front nu, torse en hauteur, allures attaquantes,  
Les chevaux rythmant clair de leurs sabots d'acier  
Quelque tintamarrante entrée au cœur des villes,  
Les moines féodaux, bardés d'orgueil princier,  
S'étaient tout en or dans les fêtes civiles :  
Le peuple qui les voit surgir dans la cité,

Avec des cris de foule en feu les accompagne ;  
Sur les remparts un arc triomphal est planté,  
Par où, sous le grand cintre encadrant la campagne,  
Plus solennel encor semble entrer le soleil.  
L'encens éploie au loin ses bleuâtres spirales ;  
Vingt grands abbés, la mitre au front, le doigt vermeil,  
Règnent, monumentaux comme des cathédrales.  
Le drapeau monacal se reflète à l'écart,  
Pesant d'orgueil sacré, dans des lambris de marbre.  
Vingt hérauts, plastronnés de soie et de brocart,  
Sont fixés, tout debout, chacun au pied d'un arbre  
Dont feuille à feuille on a doré le dôme entier.  
Et le soleil chrétien voit ces luxes rebelles  
Trôner dans la splendeur d'un vallon forestier  
Et sous le va-et-vient des papales flabelles.  
Un repas colossal souffle, fourneaux béants,  
Éructant en renvois sa flamme et sa fumée,  
Par les gueules de fer des soupiraux géants.  
Une odeur de mangeaille et de chair allumée,  
Et de sauces fleurant les gras parfums huileux,  
Plaque au palais et fait suinter d'aise les bouches.  
Les sièges, les divans et les coussins moelleux  
Cerclent la table encor vide, comme des couches.  
L'air est coupé de longs effluves altérants ;



Sur les velums tendus le vent plisse des moires ;  
Des corbeilles de fruits bombent leurs tons safrans  
Sur des plinthes de chêne et sur des bords d'armoires,  
Et les échansons vifs, passent, le bras orné  
De la sveltesse en col de cygne des aiguères.

Dans l'attente et l'odeur du repas atourné  
Les abbés, écoutant les vœux et les prières  
Que leur fait à genoux l'orgueil de leurs vassaux,  
S'imprègnent de l'encens des lourdes flatteries.

La fête se prolonge au loin sous des arceaux  
De guirlandes d'argent et de piques fleuries.  
Le long des chemins verts, près des gueules des fours,  
Des soldats, cuirassés d'acier et de lumières,  
Campés sur leurs chevaux au coin des carrefours,  
Pointent leurs casques bleus sous un vol de bannières ;  
Le soleil estival mord le fond d'un torrent,  
Allume les rochers et fait craquer les chênes ;  
Dans les hameaux, tout un peuple tintamarrant  
Se prépare, brutal, aux kermesses prochaines  
Où son rut roulera comme un fleuve au travers ;  
Et des étalons roux, la prunelle élargie,

Le ventre frémissant et les naseaux ouverts,  
Tendent leurs cous gonflés du côté de l'orgie.

Enfin, la table est prête et dresse ses couverts.  
Les vingt abbés, la croix d'argent sur les poitrines,  
Sous les arbres dorés aux feuillages roussis,  
Humant les lourds pâtés, les lards et les terrines,  
Flanqués chacun d'un haut vassal, se sont assis.  
On sert des paons, la queue épanouie en lyre ;  
Des porcs, les flancs mordus de tridents ciselés ;  
Des cuissots roux dont une odeur d'ambre et de myrrhe  
Fume à travers les dents de longs plats crénelés.  
Les fumets pimentés et les sauces ardentes  
Agacent de leur feu titillant les palais,  
Que corrigent des fruits aux saveurs corrodantes.  
Et triomphalement escorté de valets,  
Voici le grand gibier des cuisines royales :  
Les sangliers, dont la hure, dans le festin,  
Haïneusement grimace et courbe ses crocs pâles,  
Les aloyaux et les rognons de bouquetin,  
Les filets raffinés, les volailles farcies,  
Les daims sanglants, tués la nuit, aux alentours,  
Les faisans ornés de grappes cramoisies  
Et la chair des chevreuils avec des langues d'ours.



A gauche, au coin d'un lourd massif, entouré d'ormes,  
Sur les tréteaux vêtus de velours damassés,  
On mime avec des cris et des clameurs énormes  
Jérusalem conquise et l'assaut des Croisés,  
Le glaive au vent, sur la douve monumentale.  
D'abord s'avance au pas le héros Godefroid,  
Levant sur l'Orient la croix occidentale,  
Le duc de Normandie en vêtements d'orfroi,  
Pierre l'Ermite, assis sur sa mule àpre et raide,  
Bohemond, Adhemar, Hugues de Vermandois,  
Robert de Flandre, et là, fier entre tous, Tancrède.  
La gloire est magnifique à ces faiseurs d'exploits.  
On lutte à corps serré, pied à pied, et les casques,  
Les heaumes, les armets, sonnent clairs sous les coups,  
Les glaives vont tournant en sanglantes bourrasques,  
On s'agrippe ; Chrétien dessus, Maure dessous,  
Roulent noueusement dans le flux des mêlées.  
Des cimenterres bleus luisent, éclairs de deuil,  
Heurtant d'un choc d'acier les masses dentelées,  
Et les pennons tenus debout comme un orgueil.  
Les cœurs sont furieux, les têtes allumées.  
On entend le grand cri : Notre-Dame et Noël !  
Et cet emmèlement des deux larges armées  
Fait croire un long instant que le heurt est réel.

Les Turcs creusent les rangs de sanglantes ornières ;  
Les Chrétiens vers le ciel, d'un regard plus fervent,  
S'exaltent ; on ne sait laquelle des bannières  
Triomphale et levée ira claquante au vent,  
Quel symbole mourra de mort rouge, quel monde  
Tiendra sous sa lourdeur l'autre monde écrasé ;  
Quand par-dessus les flots de la tuerie immonde,  
Vêtu d'un long manteau d'argent fleurdelysé,  
Surgit, debout, l'archange avec sa cour de gloires,  
Avec ses cheveux fiers, avec son pied dompteur,  
Avec ses doigts dorés, d'où tombent les victoires.  
Et l'Asie est conquise au Christ inspireteur.

A droite, un lent cortège altier de filles belles,  
Vierges superbement, les cheveux en camail  
Sur l'épaule, le corps orné de brocatelles,  
La ceinture bouclée avec fermoirs d'émail,  
Lentes, et sur un pas de rythme ancien, procède.  
Elles ne font qu'aller, que venir, que passer.  
L'horizontal soleil tout en splendeur, obsède  
De ses glissants rayons leur front, et vient baiser  
Les bijoux solennels qui pavoisent leurs tempes  
Et leur col frais et nu jusqu'au vallon des seins.  
Les premières s'en vont en rang, levant les hampes



De l'oriflamme et des drapeaux diocésains,  
Le front baisé suivant le vol des broderies,  
Les doigts cerclés d'argent et les poignets d'airain.  
D'autres viennent, tenant de sveltes armoiries,  
Des tortils monacaux et blancs où le burin  
Tailla sur fond d'azur des mitres crénelées ;  
D'autres, devant leurs pas égaux sèment des fleurs ;  
D'autres, les pieds battus de traînes déferlées,  
Les yeux auréolés de prière et de pleurs,  
Passent, symbolisant les lentes litanies,  
Avec des cartels d'or et des emblèmes bleus.  
Et tel ce défilé, coulant ses symphonies  
Et sa mobilité de couleurs et de feux,  
Parmi le déploiement des ruts et des ripailles,  
Attire l'œil des grands moines enluminés  
Qui par-dessus les plats des lourdes victuailles  
Penchent leur face énorme et leurs sens tisonnés.

Aux coupes, aux hanaps, les échansons encor  
Versent les vins de France et les cidres normands.  
Il flambé des parfums aux éclairs de phosphore  
Dans les ventres ouverts de cratères fumants.  
Les vents passent, tordant leurs teux en chevelures  
Et s'imprègnent d'encens et l'épandent au loin

Et le roulent parmi les flux des moissons mûres  
Et la marée en fleur de l'avoine et du foin.  
Tandis qu'arrive, rouge, à travers champs, la houle  
Des vacarmes touffus et des débordements,  
Et des sauvages cris, et des ruts de la foule.  
On devine, là-bas, dans les hameaux fumants  
De liesse à pleins instincts et de joie à pleins ventres,  
Serves et serfs, patauds et pataudes, tous souls,  
Les gars, luttant entre eux comme les loups des antres,  
Et les femmes hurlant autour, les regards fous.

Enfin, le long repas finit, et les lumières,  
Dans les massifs géants, larment l'obscurité,  
L'ombre descend des monts aux heures coutumières,  
Le ciel s'étend immense ainsi qu'un drap lacté  
Sur les étangs rêveurs et les plaines songeuses.

Mais bien qu'il fasse soir, les bruits croissent toujours  
Et montent plus grouillants des plèbes tapageuses  
Et roulent plus tonnants vers les échos des bourgs,  
Jusqu'à ce que minuit tombe sur les villages  
Et que les moines las, mis en joie et repus,  
Quittent la fête ardente encor.

Leurs attelages



---

Sont amenés fringants sous les ormes trapus.  
On les y voit monter, la face au vin rougie,  
Et s'en aller par les routes à travers bois,  
Faisant de loin en loin sur la foule et l'orgie  
Avec leurs mains en or de lents signes de croix.



## L'HÉRÉSARQUE

ET là, ce moine noir, que vêt un froc de deuil,  
Construit, dans sa pensée, un monument d'orgueil ;

Il le bâtit, tout seul, de ses mains taciturnes,  
Durant la veille ardente et les fièvres nocturnes.

Il le dresse, d'un jet, sur les Credos béants,  
Comme un phare de pierre au bord des océans,

Il y scelle sa fougue et son ardeur mystique,  
Et sa fausse science et son doute ascétique,



Il y jette sa force et sa raison de fer,  
Et le feu de son âme et le cri de sa chair,

Et l'œuvre est là, debout, comme une tour vivante,  
Dardant toujours plus haut sa tranquille épouvante,

Empruntant sa grandeur à son isolement,  
Sous le défi serein et clair du firmament,

Cependant qu'au sommet des rigides spirales,  
Luisent sinistrement, comme des joyaux pâles,

Comme de froids regards, toisant Dieu dans les cieus,  
Les blasphèmes du grand moine silencieux.

\*  
\* \*

Aussi vit-il, tel qu'un suspect parmi ses frères,  
Tombeau désert, vidé de vases cinéraires,

Damné sombre et fatal, que Satan ronge et mord,  
Lépreux moral, chauffant contre sa peau, la mort.

Le cœur tortionné durant des nuits entières,  
La bouche morte aux chants sacrés, morte aux prières,

Le cerveau fatigué d'énormes tensions,  
Les yeux brûlés au feu rouge des visions,

Le courage hésitant, malgré les clairvoyances,  
A rompre effrayamment le plain-chant des croyances,

Qui par le monde entier s'en vont prenant l'essor  
Et dont Rome, là-bas, est le colombier d'or,

Jusqu'au jour où, poussé par sa haine trop forte,  
Il se possède enfin et clame sa foi morte

Et se carre massif sous l'azur déployé,  
Avec son large front vermeil de foudroyé.

\*  
\* \*

Alors il sera grand de la grandeur humaine,  
Son orgueil flamboiera sous la foudre romaine,

Son nom sera crié dans la rage et l'amour,  
Son ombre, projetée, obscurcira le jour;

Les prêches, les écrits, les diètes, les écoles,  
Les sectes germeront autour de ses paroles,



Le monde entier, promis par les papes aux rois,  
Sur le vieux sol chrétien verra trembler la croix.

Les disputes, les cris, les querelles, les haines,  
Les passions et les fureurs, rompant leurs chaînes,

Ainsi qu'un troupeau roux de grands fauves lâchés,  
Broieront, entre leurs dents, les dogmes desséchés ;

Un vent venu des loins antiques de la terre  
Éteindra les flambeaux autour du sanctuaire,

Et la nuit s'épandra morne, comme un linceul,  
Depuis l'autel désert jusqu'aux marches du seuil,

Tandis qu'à l'horizon, luiront des incendies  
Des glaives furieux et des crosses brandies.



## LES CLOITRES

Aux siècles féodaux, quand tiars et croix  
Soudainement dans les guerres dégringolées,  
S'ensanglantaient autant que les glaives des rois  
Et se cassaient au heurt des superbes mêlées,  
Les évêques jugeaient la plainte et le grief;  
Leur donjon mordait l'air de ses créneaux gothiques  
Ils n'avaient cure et soin jamais que de leur fief;  
Ils se disaient issus des déesses mythiques;  
Leurs cœurs étaient d'airain, mais leurs cerveaux battus  
Comme une enclume en bronze étaient tintants de gloire.



Ces temps passaient de fer et de splendeur vêtus  
Et le progrès n'avait encor de sa racloire  
Rien enlevé de grand, de féroce et de gourd  
Au monde, où se taillaient les blocs des épopées.  
Quelque moine en était le dompteur rouge et lourd,  
Mais moins à coups de croix qu'à taillades d'épées,  
Il inspirait au peuple agenouillé la peur,  
Aux grands, respect ; aux chefs il parlait de puissance  
Qui leur venait d'en-haut et plongeait en torpeur  
Les serfs dont il fallait étouffer la croissance.

Et naquirent alors des cloîtres fabuleux,  
Dans des enfoncements de bois et de mystères :  
D'abord gardiens sacrés de morts miraculeux,  
Ils vécurent ayant des rois pour donataires,  
Et des princes, vassaux de Dieu, pour protecteurs ;  
Ils devinrent château, puis bourgade et village ;  
Ils grandirent — cité géante — et leurs tuteurs  
Mirent le féodal pouvoir en attelage  
Au-devant de leur brusque et triomphal soleil.  
Et, dans ce flamboiement de grandeurs monastiques,  
Sur le trône de pourpre et sous le dais vermeil,  
S'élargissait l'orgueil des grands abbés gothiques :  
Hommes sacrés, couverts du manteau suzerain

Éblouissant leur temps de leurs majestés pâles  
Et pareils à des dieux de granit et d'airain  
Assis les pieds croisés sur les foudres papales.

C'était au fond de ces monastères hautains  
Que le dogme du Christ, ouvrant ses bras au monde,  
S'armait pour l'avenir et forgeait ses destins.  
Les moines travaillés de passion féconde,  
Portant des cœurs de fer dans leurs torsos de feu,  
Trop lourds pour s'appuyer sur la raison fragile,  
Dans les buccins faisaient sonner le nouveau Dieu.  
Sur un pavois de guerre ils dressaient l'Évangile.  
La garde de leur glaive était sculptée en croix,  
Saint Michel écrasait la payenne Bellone;  
Et Rome avait un roi qui par-dessus les rois  
Haussait un front bâti pour la triple couronne.

Ils trônèrent pareils, les cloîtres lumineux,  
Jusqu'aux jours où les vents de la Grèce fatale  
Jetèrent brusquement leurs souffles vénéneux  
A travers la candeur de l'âme occidentale.  
Le monde émerveillé s'emplit d'esprit nouveau.  
Mais les moines soudain grandirent à sa taille,  
La puissance monta des bras à leur cerveau :



Eux qui jadis, géants d'orgueil de la bataille,  
Passaient, pennons au vent, dans les rouges assauts,  
Se dressèrent géants d'étude et de pensée.  
Ils portèrent ainsi que de puissants faisceaux  
Devant leur Christ nié, devant leur foi chassée,  
Qui se penchaient déjà du côté de la nuit,  
Leurs cœurs brûlant toujours de sa flamme première.  
Et l'idéal superbe et noir fut reconstruit,  
Et tout en haut la croix monta dans la lumière.  
Et les livres chrétiens, les Sommes, les Décrets,  
Les grands éclairs jetés au loin par les génies  
Sur la philosophie humaine et ses secrets,  
Sur les mondes, les cieus, les morts, les agonies,  
Les éternels pourquoi et le tressaillement  
De l'univers en proie aux angoisses mystiques,  
Et les dogmes nimbés mélancoliquement  
Et s'asseyant rêveurs dans leurs robes gothiques  
Et les torches avec leurs crinières de sang  
Échevelant déjà leur clarté mortuaire  
Sur les peuples chrétiens frappés, le doute au flanc,  
Et la blancheur du linge et celle du suaire,  
Un monde qui commence, un siècle qui finit,  
Tout un dardement d'or de lumière mêlée  
Refrappa de splendeur l'assise de granit,

Où les moines dressaient leur foi renouvelée.

Tels se maintinrent-ils — et rien de leur orgueil  
N'était depuis mille ans descendu de leur tête.

Mais aujourd'hui, dans les mépris et dans le deuil,  
Dans l'isolement blême où leur fierté végète,  
Dans le dédain, c'est à jamais qu'ils sont défunts,  
Qu'ils sont couchés, qu'ils sont endormis dans leurs coules,  
Qu'ils sont les morts, les morts sans ciergès, sans parfums,  
Sans pleurs, les morts géants insultés par les foules,  
Au fond des cloîtres froids et des caveaux scellés,  
Au loin, dans leur silence et dans leur cimetière,  
Pauvres moines ! — ou Dieu vous a-t-il consolés  
Et donné votre part de ciel et de lumière ?





## CROQUIS DE CLOITRE

EN automne, dans la douceur des mois pâlis  
Et les après-midi sans vêpres ni sonnailles,  
Au vestiaire, où les moines, en blancs surplis,  
Rentrent se dévêtir pour aller aux semailles,

Les coules restent pendre à l'abandon. Leurs plis  
Solennellement droits descendent des murailles,  
Comme des tuyaux d'orgue et des faisceaux de lys,  
Et les derniers soleils les tachent de médailles.

Elles luisent ainsi sous la splendeur du jour,  
Le drap pénétré d'or, d'encens et d'orgueil lourd,  
Mais quand s'éteint au loin la diurne lumière,

Mystiquement, dans les obscurités des nuits,  
Elles tombent, le long des patères de buis,  
Comme un affaissement d'ardeur et de prière.

## MOINE SIMPLE

CE convers recueilli sous la soutane bise  
Cachait l'amour naïf d'un saint François d'Assise.

Tendre, dévotieux, doux, fraternel, fervent,  
Il était jardinier des fleurs dans le couvent.

Il les aimait, le simple, avec toute son âme  
Et ses doigts se chauffaient à leurs feuilles de flamme.

Elles lui parfumaient la vie et le sommeil,  
Et pour elles, c'était qu'il aimait le soleil

Et le firmament pur et les nuits diaphanes,  
Où les étoiles d'or suspendent leurs lianes.



Tout enfant il pleurait aux légendes d'antan  
Où sont tués des lys sous les pieds de Satan,

Où dans un infini vague, fait d'apparences,  
Passent des séraphins parmi des transparences.

Où les vierges s'en vont par de roses chemins,  
Avec des grands missels et des palmes aux mains

Vers la mort accueillante et bonne et maternelle  
A ceux qui mettent l'or de leur espoir en elle.

Aux temps de Mai, dans les matins auréolés  
Et l'enfance des jours vaporeux et perlés,

Qui font songer aux jours mystérieux des limbes  
Et passent couronnés de la clarté des nimbes,

Il étalait sa joie intime et son bonheur,  
A parer de ses mains l'autel, pour faire honneur

A sa très douce Dame et mère sainte Marie,  
Patronne de son cœur et de sa closerie.

Il ne songeait à rien, sinon à l'adorer,  
A lui tendre son âme entière à respirer,

---

Rose blanche, si frêle et si claire et si probe  
Qu'elle semblait n'avoir connu du jour, que l'aube

Et qu'au soir de la mort, où, sans aucun regret,  
Jusqu'aux jardins du ciel elle s'envolerait

Doucement de sa vie obscure et solitaire,  
N'ayant rien laissé d'elle aux buissons de la terre,

Le parfum, exhalé dans un soupir dernier,  
Serait depuis longtemps connu du ciel entier.





## AUX MOINES

**M**OINES venus vers nous des horizons gothiques  
Mais dont l'âme, mais dont l'esprit vit de demain,  
Qui retrempez l'amour dans ses sources mystiques  
Et le purifiez de tout l'orgueil humain,  
Vous marchez beaux et forts par les routes des hommes,  
L'esprit fixé tout droit sur les feux de l'enfer,  
Depuis les temps lointains jusqu'aux jours où nous sommes,  
Dans les âges d'argent et les siècles de fer,  
Toujours du même pas sacerdotal et large.  
Seuls vous survivez grands au monde chrétien mort,  
Seuls sans ployer le dos vous en portez la charge

Comme un royal cadavre au fond d'un cercueil d'or.  
Moines — oh ! les chercheurs de chimères sublimes —  
Vos rêves, ils s'en vont par delà les tombeaux,  
Vos yeux sont aimantés par la lueur des cimes,  
Vous êtes les porteurs de croix et de flambeaux  
Autour de l'idéal mystique et solitaire.  
Oh ! les moines vaincus, altiers, silencieux,  
Oh ! les géants debouts sur les bruits de la terre,  
Faces d'astres, brûlés par les astres des cieus,  
Qui regardez crier autour de vous les foules  
Sans que la peur ne fasse un pli sur votre front  
Ni que le vent d'effroi n'en fasse un dans vos coules,  
Oh ! les moines que les siècles contempleront,  
Moines grandis parmi l'exil et les défaites,  
Moines chassés, mais dont les vêtements vermeils  
Illuminent la nuit du monde et dont les têtes  
Passent dans la clarté des suprêmes soleils,  
Nous vous magnifions, nous les poètes calmes,  
Et puisque rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur,  
Puisqu'on a déchiré les lauriers et les palmes,  
Moines, grands isolés de pensée et de cœur,  
Avant que la dernière âme ne soit tuée,  
Mes vers vous bâtiront de mystiques autels,  
Sous le velum errant d'une chaste nuée,



---

Afin qu'un jour cette âme aux désirs éternels,  
Pensive et seule et triste au fond de la nuit blême,  
De votre gloire éteinte allume encor le feu,  
Et songe à vous encor quand le dernier blasphème  
Comme une épée immense aura transpercé Dieu !



## CROQUIS DE CLOITRE

Sous un pesant repos d'après-midi vermeil  
Les stalles en vieux chêne éteint sont alignées  
Et le jour traversant les fenêtres ignées  
Étale au fond du chœur des nattes de soleil.

Et les moines dans leurs coules toutes les mêmes,  
— Mêmes plis sur leur manche et même sur leur froc,  
Même raideur et même attitude de roc —  
Sont là, debouts, muets, plantés sur deux rangs blêmes.

Et l'on s'attend à voir ces immobilités  
Brusquement se disjoindre et les versets chantés  
Rompre, à tonnantes voix, ces silences qui pèsent ;

Mais rien ne bouge au long du sombre mur qui fuit  
Et les heures s'en vont par le couvent, sans bruit,  
Et toujours et toujours les grands moines se taisent.



## SOIR RELIGIEUX

DES villages plaintifs et des champs reposés,  
Voici que s'exhalait dans la paix vespérale  
Un soupir doucement triste comme le râle  
D'une vierge qui meurt pâle, les yeux baissés,

Le cœur en joie et toute au ciel déjà tendante.  
Les vents étaient tombés. Seule encor remuait  
Là-bas, vers le couchant, dans l'air vide et muet,  
Une cloche d'église à d'autres répondante,

Et qui sonnait, sous sa mante de bronze noir,  
Comme pour un départ funéraire d'escortes  
Vers des lointains perdus et des régions mortes,  
La souffrance du monde éparse au fond du soir.

C'était un croisement de voix pauvres et lentes,  
Si triste et si deuillant qu'à l'entendre monter,  
Un oiseau quelque part se remit à chanter,  
Très faiblement, parmi les ramilles dolentes,

Et que les blés, calmant peu à peu leur reflux,  
S'aplanirent, tandis que les forêts songeuses  
Regardaient s'en aller les routes voyageuses  
A travers les terreaux vers les doux angelus.





## CROQUIS DE CLOITRE

DANS le cadre de leurs frises historiées  
Et le déroulement de leurs meneaux étroits,  
Contre le mur lépreux des cours armoriées,  
Les douze stations du chemin de la croix

Toutes en marbre blanc montent appariées :  
L'usure de l'hiver a raclé leurs parois  
Et les scènes de deuil se sont excoriées  
Sous les ongles du vent et sous la dent des froids.

C'est là, quand les lointains sur fond d'or se burinent,  
Qu'au son de bourdons sourds les moines pèlerinent  
Lignant de leur fantôme en noir ces grand décors,

Où le soir lumineux, plein de mélancolie,  
Lent ensevelisseur des jours finis, replie  
Ses linceuls de soleil sur les horizons morts.

## RENTÉE DES MOINES

## I

ON dirait que le site entier sous un lisoir  
Se lustre et dans les lacs voisins se réverbère;  
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,  
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,  
Lumière d'or dont on n'aperçoit le flambeau,  
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau  
Où le courant la lave avec une onde lente.



A travers les champs verts s'en va se déroulant  
La route dont l'averse a lamé les ornières ;  
Elle longe les noirs massifs des sapinières  
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde  
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans le pignon rongé :  
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,  
Comme en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,  
Rien — le site vêtu d'une paix métallique  
Semble enfermer en lui, comme une basilique,  
La présence muette et nocturne de Dieu.

## II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,  
Après secours portés aux malades des bourgs,  
Aux remueurs cassés de sols et de labours,  
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabattaires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux  
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne  
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne,  
Sans qu'on lave leur corps ou qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,  
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus  
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus  
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,  
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques  
Où l'on voyait errer des géants angéliques  
En longs manteaux de lin dans l'or pâli des soirs.

## III

Brusques sonnent au loin des tintements de cloche  
Qui cassent du silence à coups de battant clair  
Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air  
Un long appel qui long parmi l'écho ricoche.



Ils redisent que c'est le moment justicier  
Où les moines s'en vont au chœur chanter Ténèbres  
Et promener sur leurs consciences funèbres  
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant, tous ceux dont la journée  
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,  
Ceux dont l'esprit sur les textes préceptoraux  
S'épand comme un reflet de lumière inclinée.

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu  
L'âme voyante et dont la peau blême et collante  
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,  
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,  
Après visite faite aux malheureux des bourgs,  
Aux remueurs cassés de sols et de labours,  
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix,  
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère  
Il est un moribond qui s'en va sans prière  
Et qu'il faut supplier au chœur le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides  
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus  
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus  
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,  
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies  
Et les anges qui sont gardiens des agonies  
Ferment les yeux des morts silencieusement.





## CROQUIS DE CLOITRE

Tout blancs et comme emplis des tristesses passées,  
Que redisent leurs voix dans leur écho pleureur,  
Sous le recourbement des voûtes surbaissées,  
Les corridors claustraux allongent leur terreur.

Les murs sont recouverts de triptyques funèbres,  
Où des crucifiements pendent écartelés,  
Le jour frappant à cru les divines vertèbres  
Et dorant de soleil les clous vermiculés.

Et de large et de long des couloirs clairs et sombres,  
Tantôt dans la lumière et tantôt dans les ombres  
Avec un bruit frôlant de coules et de pas,

Des moines recueillis vont, se croisent, s'effacent...  
Et tous prient Dieu les uns pour les autres et passent  
Et tous s'aiment en lui, ne se connaissant pas.

## MOINE SAUVAGE

ON trouve encor de grands moines que l'on croirait  
Sortis de la nocturne horreur d'une forêt.

Ils vivent ignorés en de vieux monastères,  
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.

Et l'épouvantement des grands bois résineux  
Roule avec sa tempête et sa terreur en eux,

Leur barbe flotte au vent comme un taillis de verne,  
Et leur ceil est luisant comme une eau de caverne.



Et leur grand corps drapé des longs plis de leur froc  
Semble surgir debout dans les parois d'un roc.

Eux seuls parmi ces temps de grandeur outragée  
Ont maintenu debout leur âme ensauvagée ;

Leur esprit, hérissé comme un buisson de fer,  
N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer ;

Ils n'ont jamais compris qu'un Dieu porteur de foudre  
Et cassant l'univers que rien ne peut absoudre

Et des vieux Christs hagards, horribles, écumants,  
Tels que les ont grandis les maîtres allemands,

Avec la tête en loque et les mains large-ouvertes ;  
Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes ;

Et les saints à genoux sous un feu de tourment,  
Qui leur brûlait les os et les chairs lentement ;

Et les vierges, dans les cirques et les batailles,  
Donnant aux lions roux à lécher leurs entrailles ;

Et les pénitents noirs qui, les yeux sur le pain,  
Se laissent, dans leur nuit rouge, mourir de faim.

Et tels s'useront-ils dans de vieux monastères,  
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.





## SOIR RELIGIEUX

VERS une lune toute grande,  
Qui reluit dans un ciel d'hiver,  
Comme une patène d'or vert,  
Les nuages vont à l'offrande.

Ils traversent le firmament,  
Qui semble un chœur plein de lumières,  
Où s'étageraient des verrières,  
Lumineuses obscurément.

---

Si bien que ces nuits remuées  
Mirent au fond de marais noirs,  
Comme en de colossaux miroirs,  
La messe blanche des nuées.





## MOINE FÉODAL

D'AUTRES, fils de barons et de princes royaux,  
Conservent tout altiers les orgueils féodaux.

On les établit chefs de larges monastères  
Et leur nom resplendit dans les gloires austères :

Ils ont, comme jadis l'aïeul avait sa tour,  
Leur cloître pour manoir et leurs moines pour cour.

Ils s'assoient dans les plis cassés droit de leurs bures,  
Tels que des chevaliers dans l'acier des armures ;

Ils portent devant eux leur grande crosse en buis,  
Majestueusement comme un glaive conquis ;

Ils parlent au chapitre en justiciers gothiques,  
Et leur arrêt confond les pénitents mystiques ;

Ils rêvent de combats dont Dieu serait le prix  
Et de guerre menée à coup de crucifix ;

Ils sont les gardiens blancs des chrétiennes idées,  
Qui restent au couchant sur le monde accoudées ;

Il vivent sans sortir de leur rêve infécond,  
Mais ce rêve est si haut qu'on ne voit pas leur front ;

Leur chimère grandit et monte avec leur âge  
Et monte d'autant plus qu'on la cingle et l'outrage ;

Et jusqu'au bout leur foi luira d'un feu vermeil  
Comme un monument d'or ouvert dans le soleil.





## CROQUIS DE CLOITRE

LE chœur, alors qu'il est vide et silencieux,  
Et qu'un recueillement sur les choses s'embrume,  
Conserve encor dans l'air que l'encens bleu parfume  
Comme un frisson épars des hymnes spacieux.

La gravité des grands versets sentencieux  
Reste debout comme un marteau sur une enclume,  
Et l'antienne du jour, plus blanche que l'écume,  
Entr'ouvre encor son aile aux chants audacieux.

On l'écoute frémir et passer sur son âme ;  
C'est à son frôlement que vacille la flamme  
Devant le tabernacle, — et que les saints sculptés

Gardent au creux des murs leurs poses extatiques,  
Comme s'ils entendaient toujours les grands cantiques  
Autour de leur prière en sourdine chantés.

## UNE ESTAMPE

**L**E corps émacié sous des voiles ballants,  
La couronne de fer et d'or mordant la tempe,  
L'impérière la mort règne dans une estampe,  
Noire d'usure et d'ombre et vieille de mille ans.

Car cette estampe ornait jadis l'hôtellerie  
D'un cloître bernardin relevant de Clairvaux ;  
Ceux qui pèlerinaient par bourgs, par bois, par vaux,  
Le soir, étaient hantés par cette allégorie,



Quand, les rêves lassés et les pensers contrits,  
Ils s'arrêtaient pour y dormir au monastère,  
Et que le grand dortoir livide et solitaire,  
Avec tout son silence, entrait dans leurs esprits.

Elle exerçait alors l'intime pénétrance  
D'un art hostile à l'homme et pourtant recherché  
Des cerveaux inquiets de grâce et de péché  
Et des cœurs tourmentés par l'énigme et l'outrance.

On sentait que celui qui l'avait faite ainsi  
Était un maître ardent, tourmenté de magie,  
Qui cherchait dans la peur du cercueil l'énergie  
De rester dans sa foi catholique endurci.

Que de regards avaient passé sur cette image !  
Que de baisers chrétiens et de pleurs pénitents,  
Sur le macabre et grand squelette, à qui le temps  
Avait donné le ton d'un rugueux étamage !

Que de pensers remplis de deuil et d'infini !  
Que de lèvres déjà froides et solennelles  
Et qui n'avaient laissé d'autre souvenir d'elles  
Qu'un peu de leur moiteur sur le vélin terni !

---

Oh ! les vieux pèlerins des grands siècles austères,  
Oh ! les passants perdus par l'espace lointain,  
Ceux qui s'en vinrent hier, ceux qui viendront demain,  
Les résignés, les forts, les purs, les solitaires !

Oh ! les bouches en feu qui l'aimeront encor,  
Les innombrables mains qui de leurs doigts d'argile  
L'attoucheront, avec un tremblement fébrile,  
Et qui toutes seront mortes, avant la mort !





## CROQUIS DE CLOITRE

A pleine voix — midi soleillant au dehors  
Et les champs reposant — les nones sont chantées  
Dans un balancement de phrases répétées  
Et hantantes comme un rappel de grands remords.

Et peu à peu les chants prennent de tels essors,  
Les antennes sont sur de tels vols portées  
A travers l'ouragan des notes exaltées,  
Que tremblent les vitraux au fond des corridors.

Le jour tombe en draps clairs et blancs par les fenêtres ;  
On dirait voir pendus de grands manteaux de prêtres  
A des clous de soleil. Mais soudain, lentement,

Les moines dans le chœur taisent leurs mélodies  
Et, pendant le repos entre deux psalmodies,  
Il vient de la campagne un lointain meuglement.

## SOIR RELIGIEUX

P RÈS du fleuve roulant vers l'horizon ses ors  
Et ses pourpres et ses vagues entre-frappées,  
S'ouvre et rayonne, ainsi qu'un grand faisceau d'épées,  
L'abside ardente avec ses sveltes contreforts.

La nef allume auprès ses merveilleux décors :  
Ses murailles de fer et de granit drapées,  
Ses verrières d'émaux et de bijoux jaspées  
Et ses cryptes où sont couchés des géants morts ;

L'âme des jours anciens a traversé la pierre  
De sa douleur, de son encens, de sa prière  
Et resplendit dans les soleils des ostensoirs ;

Et tel, avec ses toits lustrés comme un pennage,  
Le temple entier paraît surgir au fond des soirs,  
Comme une châsse énorme où dort le moyen âge.



## MÉDITATION

**H**EUREUX, ceux-là, Seigneur, qui demeurent en toi,  
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,  
La mort leur est soleil et le terrible drame  
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Obscurs pour nos regards, ils sont pour toi les lampes,  
Que les anges sur terre, avec leurs doigts tremblants,  
Allument dans les soirs mortuaires et blancs  
Et rangent comme un nimbe à l'entour de tes tempes.

Heureux le moine doux, pour qui l'orgueil n'est point,  
Dont les yeux n'ont jamais, si ce n'est en prière,  
Comme des braises d'or avivé leur lumière  
Et dont l'amour retient le cœur à ton cœur joint.

Son esprit, lumineux comme une aube pascale,  
Jette des feux pieux comme des fleurs de ciel ;  
Il marche sans péché, ni désir vénial,  
Comme en une fraîcheur de paix dominicale.

Heureux le moine saint s'abattant à genoux,  
Devant ta croix dressant au ciel ses rouges charmes,  
Et qui lave ton nom avec les mêmes larmes,  
Que nous prostituons sur nos douleurs à nous.

Son cœur est tel qu'un lac dans la montagne blanche,  
Qui réverbère en ses larges miroirs dormants  
Et ses vagues de prisme emplis de diamants  
Toute clarté de Dieu qui sur terre s'épanche.

Heureux le moine rude, ardent, terrible, amer,  
Dont le sang se déperd aux larmes des supplices,  
Dont la peau se lacère aux griffes des cilices  
Et qui traîne vers toi les loques de sa chair.



Pour en tordre le mal ses mains tortionnaires  
Ont d'un si noir effort étreint son corps pâmé  
Qu'il n'est plus qu'âme enfin et qu'il vit sublimé,  
Tout seul, comme un rocher meurtri par les tonnerres.

Heureux les moines grands, heureux tous ceux qui vont  
Marchant sur les chemins de paix et de prière,  
Les regards aimantés par la vague lumière  
Qui se fait deviner par delà l'horizon.



## QUELQUES MOINES

DE quels horizons noirs ou de quels lointains d'or  
Accourez-vous au seuil du cloître aride et terne,  
Grands ascètes chrétiens qui seuls tenez encor,  
Debout, votre Dieu mort, sur le monde moderne ?

Toi, moine âpre et superbe et grand, moine-flambeau,  
Moine silencieux, dont l'âme exaspérée  
Et ténébreuse a pris le cloître pour tombeau,  
Depuis que Dieu parut dans ta vie effarée  
Comme une torche en feu sur l'horizon des soirs,



Ta volonté d'airain superbement maîtresse  
A dompté tes désirs, a bridé tes espoirs  
Et fait crier ton cœur d'angoisse et de détresse.  
Mais ton humilité, c'est encor de l'orgueil.  
Tu restes roi dans ta servitude claustrale,  
Dans ton obéissance à tous et dans ton deuil.  
La règle en sa vigueur grave et préceptorale,  
Dont les convers pieux suivent les sentiers d'or,  
Tu l'exagères tant que c'est toi qui domines.  
Ton front est fier, tes yeux victorieux encor.  
Les lins de tes manteaux ont des blancheurs d'hermines,  
Tu porteras, un jour, la crosse et le camail,  
Et tes frères craindront tes rages catholiques,  
Loup superbe, rentré géant dans le bercail.  
Oh ! quel effondrement d'espoirs hyperboliques,  
Et quels rêves tués doivent joncher ton cœur,  
Et quel rouge brasier doit enflammer ton torse,  
Et quel étirement doit te saisir, vainqueur,  
Et te sécher la langue et te briser la force  
Quand tu songes, le soir, aux jours qui sont passés !

Tu montais autrefois aux palais de la vie,  
Le cerveau grandiose et les sens embrasés.  
Les beaux désirs ainsi qu'une table servie

S'étaient devant toi sur les terrasses d'or ;  
Les escaliers, dont les marches comme des glaives  
Tournoyaient en spirale au fond du grand décor,  
Servaient aux pieds ailés et joyeux de tes rêves .  
Les sites langoureux et les vagues halliers,  
Où flottaient doucement les écharpes des brumes,  
Se découvraient du haut de superbes paliers,  
Et les femmes traînant leurs robes en écumes  
Derrière elles, penchaient sous des velums lascifs  
Toute leur chair vers tes amours et tes victoires .  
Oh ! que de seins tendus et de corps convulsifs  
Tes beaux bras ont pliés dans leurs étreintes noires  
Et tes baisers mordus pendant tes nuits d'ardeur !  
Quel cortège voilé de pâles amoureuses,  
Ton souvenir éclaire à son flambeau rôdeur,  
Et quels sanglots plaintifs d'éternelles pleureuses,  
Ton âme entend parfois au fond des soirs, gémir !  
Mais tous ces désespoirs et toutes ces colères  
Tu les veux, tu les dois hors de ton cœur vomir  
Et ton torse puissant, chargé de scapulaires,  
Ne veut plus rien garder de sa folie en soi .  
L'Église te proclame et t'appelle et t'élève ;  
Demain tu seras fort et solennel, la foi  
Sera comme un drapeau gonflé d'orgueil, ton rêve .



## II

Toi, ton songe volait dans l'infini, tu fus  
Quelque chercheur ardent, profond et solitaire,  
Dans la science humaine et ses dogmes reclus.  
Ton cerveau flamboyait aux choses de la terre,  
Chaque minuit, quand sur les lacs pâles des cieux,  
Comme de grands lotus blanchissaient les étoiles,  
Tu regardais s'ouvrir la floraison des feux ;  
Elles étaient pour toi sans mystères, ni voiles,  
Et tu prenais pitié des pâtres pèlerins  
Dont l'âme avait tremblé devant ces fleurs fatales.  
Toi, tu savais leur vie et marquais leurs destins,  
Tes yeux avaient sondé leurs flammes végétales  
Et ton esprit, hanté d'aurore et d'avenir,  
Avait montré par où les rouges découvertes  
Avec leurs torches d'or un jour devraient venir,  
Lorsque soudain passa dans les plaines désertes  
Où ton rêve volait comme un aigle au milieu

Des suprêmes effrois et des blêmes vertiges,  
Un vent qui t'abattit aux pieds d'airain de Dieu.

Ton front resta pâli de ces brusques prodiges,  
Ton cœur se dégonfla de folie et d'orgueil,  
Tu sentis le néant du mal et de l'envie  
Et tes pas retournés te menèrent au seuil  
Du cloître, où l'homme habite au delà de la vie.

## III

Toi, tu fus conquis par l'immobilité  
Et le vide du cloître et les poids de silence  
Qui pesant sur le cœur lèvent la volonté.  
Les hommes te lassaient avec leur turbulence  
Et leur clameur banale et leurs œuvres d'un jour.  
Tes bras s'étaient meurtris à tordre des chimères,  
Tes mains à pavoiser de tes désirs, l'amour.  
La vie, âpre total de nombres éphémères,  
Tu ne la fixas plus que d'un regard d'adieu,



---

Et t'en allant, changé d'orgueil et de pensée,  
Loin du monde roulant sans idéal, sans Dieu,  
Chrétien, tu ravalas ta suprême nausée.  
Tu te marmorisas depuis et ton cerveau  
Devint tranquille et pur et d'égale lumière.  
Comme une lampe d'or aux parois d'un caveau,  
Tu suspendis ton âme au temple, et ta prière  
Y consuma son feu d'argent ; ton front dompté  
Ne s'appesantit plus sous la science vaine  
Et ton corps se figea, vêtu d'éternité.  
La nuit, quand tu songeais dans les stalles d'ébène,  
Immobile et muet, solennel et serein,  
La foudre aurait roulé le long de la muraille  
Que rien n'eût remué dans ta pose d'airain.  
Tout ton esprit tendait vers l'ultime bataille,  
Et ta mort fut superbe et magnifiquement  
Tu fermas tes grands yeux aux choses de la terre  
Et le tombeau t'emplit de son isolement,  
Lutteur victorieux, tranquille et solitaire.

## IV

Et toi, le sabre au poing tu courais dans la gloire,  
Au galop clair sonnant de ton étalon roux,  
Qui, les sabots polis et blancs comme l'ivoire,  
Sautait dans la mêlée et mordait de courroux  
Les nuages de poudre épars sur la bataille.  
Tu passais cavalier nerveux et halé d'or  
Aussi droit de fierté que superbe de taille,  
L'audace t'emportait au vent de son essor,  
La peur ne mordait point tes moelles énergiques,  
Tu portais ton orgueil, ainsi qu'un gonfanon,  
Et les soldats, épris de courages tragiques,  
Savaient quel large éclair passait dans ton renom.  
Tu traversas ainsi des guerres et des guerres  
Et des assauts et des haines et des amours.

Maintenant les combats sont choses de naguères  
Et ta vie a changé comme un fleuve de cours.



Et c'est toi que l'on voit là-bas, avec ta gaule,  
Front nu, le corps étroit dans ton manteau ballant,  
Arc-bouté de la main contre le tronc d'un saule,  
Tenir sous garde et suivre au loin ton troupeau blanc  
De vaches et de porcs baignés de brume rose,  
Tes génisses paissant sur les terreaux déserts  
Et tes grands bœufs, tassant leur croupe grandiose,  
Dans la levée en fleur des longs herbages verts.  
Et tel, moine soumis, qui vis auprès des bêtes,  
Qui repentant, as pris le chemin de la Foi,  
Tu laisses la nature et son deuil et ses fêtes  
Entrer avec son calme et sa douceur en toi.  
Pourtant, quand tu reviens, le soir, vers l'oratoire  
Et que dorment déjà les étables, parfois  
Un clairon très lointain sonne dans ta mémoire  
Le défilé guerrier des choses d'autrefois,  
Et ton esprit s'échauffe à ces soudains mirages  
Et tes yeux, réveillés de leur claustral sommeil,  
Suivent longtemps, là-bas, la charge des nuages,  
Qui vont, les flancs troués des glaives du soleil.



## SOIR RELIGIEUX

UN silence souffrant pénètre au cœur des choses,  
Les bruits ne remuent plus qu'affaiblis par le soir,  
Et les ombres, quittant les couchants grandioses,  
Descendent en froc gris dans les vallons s'asseoir.

Un grand chemin désert, sans bois et sans chaumières,  
A travers les carrés de seigle et de sainfoin,  
Prolonge en son milieu ses deux noires ornières  
Qui s'en vont et s'en vont infiniment au loin.



Dans un marais rêveur où stagne une eau brunie  
Un dernier rais se pose au sommet des roseaux ;  
Un cri grêle et navré qui pleure une agonie  
Sort d'un taillis de saule où nichent des oiseaux ;

Et voici l'angelus, dont la voix tranquillise  
La douleur qui s'épand sur ce mourant décor,  
Tandis que les grands bras des vieux clochers d'église  
Tendent leur croix de fer par-dessus les blés d'or.



## LES MATINES

**M**AINES, vos chants d'aurore ont des élans d'espoir,  
Et des bruits retombants de cloche et d'encensoir :

Quand les regards, suivant leur route coutumière,  
Montent vers les sommets chercher de la lumière ;

Quand le corps, dégoûdi des langueurs du réveil,  
Comme un jardin d'été se déplie au soleil ;

Quand le cerveau, tiré des sommeils taciturnes,  
Secoue au seuil du jour ses visions nocturnes,



Quand il reprend sur lui la charge de penser,  
Et que l'aube revient d'orgueil le pavoiser ;

Quand l'amour revenu des alcôves aux plaines,  
Berce des oiseaux d'or dans ses douces haleines ;

Quand peuplant de regards les loins silencieux,  
Les souvenirs charmeurs nous fixent de leurs yeux ;

Quand notre corps se fond dans la volupté d'être  
Et que de nouveaux sens lui demandent à naître,

Moines, vos chants d'aurore ont des élans d'espoir  
Et des bruits retombants de cloche et d'encensoir.



## LES VÊPRES

**M**OINES, vos chants du soir roulent parmi leurs râles  
Le flux et le reflux des douleurs vespérales.

Lorsque dans son lit froid, derrière sa cloison,  
Le malade redit sa dernière oraison ;

Lorsque la folie arde au cœur les lunatiques,  
Et que la toux détord la gorge des étiques ;

Lorsque les yeux troublés de ceux qui vont mourir,  
Tout en songeant aux vers, voient le couchant fleurir,



Lorsque pour les défunts, que demain l'on enterre,  
Les fossoyeurs, au son du glas, remuent la terre,

Lorsque dans les maisons closes on sent les seuils,  
Heurtés lugubrement par le coin des cercueils;

Lorsque dans l'escalier étroit montent les bières  
Et que la corde racle au ras de leurs charnières;

Lorsqu'on croise à jamais, dans la chambre des morts,  
Le linceul sur leurs bras, leurs bras sur leurs remords;

Lorsque les derniers coups de la cloche qui tinte,  
Meurent dans les lointains comme une voix éteinte,

Et qu'en fermant les yeux pour s'endormir, la nuit  
Étouffe entre ses cils la lumière et le bruit;

Moines, vos chants du soir roulent parmi leurs râles  
Le flux et le reflux des douleurs vespérales.



## MÉDITATION

**H**EUREUX ceux-là, Seigneur, qui demeurent en toi :  
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,  
La mort leur est soleil et le terrible drame  
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Tout œuvre se disjoint, toute gloire s'efface ;  
Ce que sont devenus les claironneurs d'orgueil,  
Demandez-le, vous tous, qui franchissez le seuil  
De leurs tombeaux, aux vers qui leur rongent la face.



Les jours sont engloutis par les prompts lendemains ;  
Toute joie entre une heure et s'éloigne et s'exile,  
Vous qui marchez, serrant votre bonheur stérile,  
Déjà le dégoût coule et sort d'entre vos mains.

Toute science enferme au fond d'elle le doute,  
Comme une mère enceinte étreint un enfant mort,  
Vous qui passez, le pied hardi, le torse fort,  
Chercheurs, voici le soir qui vous barre la route.

Toute chair est fragile et son déclin est tel  
Que jeune, elle est déjà maudite en ses vertèbres,  
Quels crocs ont déchiré l'orgueil des seins célèbres :  
Vous qui passez, songez aux chiens de Jésabel !



## AGONIE DE MOINE

**F**AITES miséricorde au vieux moine qui meurt,  
Et recevez son âme entre vos mains, Seigneur.

Quand ses maux lui crieront que sa course en ce monde,  
Est près de terminer son orbe vagabonde;

Quand ces regards vitreux obscurcis et troublés,  
Enverront leurs adieux vers les cieux étoilés ;

Quand se rencontrera dans les affres des fièvres,  
Une dernière fois votre nom sur ses lèvres ;



Quand il s'affaîssera pâle, brisé d'effort,  
La chair épouvantée à l'aspect de la mort ;

Quand, l'esprit obscurci du travail des ténèbres,  
Il cherchera la croix avec des mains funèbres ;

Quand on recouvrira de cendres son front ras  
Et que pour bien mourir on croisera ses bras ;

Quand on lui donnera pour suprême amnistie  
Pour lampe de voyage et pour soleil l'hostie ;

Quand les cierges veillants pâliront de lueurs  
Son visage lavé des dernières sueurs ;

Quand on abaissera sa tombante paupière  
A toute éternité sur son lobe de pierre ;

Quand, raides et séchés, ses membres verdiront,  
Et que les premiers vers en ses flancs germeront ;

Quand on le descendra, sitôt la nuit tombée,  
Parmi les anciens morts qui dorment sous l'herbée ;

---

Quand l'oubli prompt sera sur sa fosse agrafé,  
Comme un fermoir de fer sur un livre étouffé ;

Faites miséricorde à son humble mémoire,  
Seigneur, et que son âme ait place en votre gloire !





## MORT CHRÉTIENNE

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort chrétienne !  
Parmi les biens du temps seule réalité,  
Seul pain spirituel, dont le cœur entretienne  
Sur la terre son fixe orgueil d'éternité ;

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort austère,  
A toute heure qui vient et passe, à tout moment,  
Toi, dont l'autel d'ébène appuyé sur la terre  
Mêle sa flamme à la pâleur du firmament.

Qu'il te soit fait hommage à travers les années,  
Grave ensevelisseuse! O mort! O noir amour!  
Qui dans tes maigres mains détiens les destinées  
Et qui remplis de ciel les yeux défunts au jour;

Qu'on te louange! O mort pieuse et baptisée!  
Mort, qui portes en toi la tristesse des soirs,  
Mort sereine, gerbant au fond de la pensée,  
Dans les vallons du cœur, la moisson des lys noirs.

Mort des moines, mort des martyrs et mort des vierges,  
Hosannas traversant d'un vol les cieus hautains,  
O mort, ceinte de feux de prière et de cierges,  
O mort qui fais la vie! O mort qui fais les saints!

Le juste ne craint pas ta fidélité sombre,  
Il regarde au delà des horizons flottants :  
Que sont les ans? Une ombre errant après une ombre  
Dans le brouillard trompeur de l'espace et du temps.





## LE CIMETIÈRE

Sous ce terrain perdu que les folles avoines  
Et les chiendents et les sainfoins couvrent de vert,  
On enterrait — voici quatre siècles — des moines  
Les mains jointes, le front du capuchon couvert,  
Le corps enveloppé de la pudeur des laines.  
Ils s'endormaient dans un calme sacerdotal  
Et rien ne leur venait ni des mers, ni des plaines,  
Qui pût troubler leur long sommeil horizontal.  
Alors comme aujourd'hui, les larges moissons mûres

Charriaient leur marée autour des loins d'argent,  
Où luisaient des clochers ainsi que des armures.  
L'enclos funèbre avait le même aspect changeant,  
La terre ocreuse était de micas chatoyée,  
La même croix d'airain, que midi faisait d'or,  
Tenait sur ses grands bras sa douleur déployée  
Et semblait un oiseau qui prend un tel essor  
Qu'il atteindra le ciel d'un seul coup d'aile immense.

Depuis les morts nouveaux ont écrasé les vieux  
Et toujours cet enclos que le deuil enseme  
S'étend, vierge et muet, vide et silencieux,  
Mélant et remêlant les cendres aux poussières,  
Les défunts aux défunts, les débris aux débris,  
Sous le même soleil et les mêmes prières;  
Toujours les blés houleux entourent son mur gris.  
Toujours sous le manteau de ses folles avoines  
De ses chiendents soyeux et de son gazon vert  
Il tient cachés les corps des abbés et des moines,  
Les mains jointes, le front du capuchon couvert.  
Et cette antiquité de deuil réglementaire,  
Ces mêmes morts toujours à d'autres succédant,  
Qui rendirent jadis cet enclos légendaire,  
Ont maintenu dans notre âge de doute ardent,



Autour du deuil chrétien de ces trépas superbes,  
Mystérieusement couchés dans ce coin noir,  
Les mêmes bruits pieux de vent parmi les herbes  
Et d'oiseaux clairs rythmant leurs chansons dans le soir.  
Pourtant, par les beaux mois d'été glacés de lune,  
Sous un ciel reluisant d'or et d'argent poli,  
Ce lieu répand encor sa hantise importune,  
Et lorsque les brouillards montent du sol pâli,  
Et s'étendent sur les tombes en blanc suaire,  
On voit là-bas de grands moines se rassembler,  
Se saluer le front par terre et s'en aller  
Par la vague terreur de la nuit mortuaire.



## AUX MOINES

ET maintenant, pieux et monacaux ascètes,  
Qu'ont revêtus mes vers de longs et blancs tissus,  
Hommes des jours lointains et morts, hommes vaincus  
Mais néanmoins debout encor, hommes poètes,  
Qui ne souffrez plus rien de nos douleurs à nous,  
Rien de notre orgueil roux, rien de notre paix noire,  
Qui vivez les yeux droits sur votre Christ d'ivoire,  
Tel que vous devant lui, l'âme en flamme, à genoux,  
Le front pâli du rêve où mon esprit s'obstine,



Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art,  
Et le serrant en mains, ainsi qu'un étendart,  
Je me l'imprimerai si fort sur la poitrine  
Qu'au travers de ma chair il marquera mon cœur.

Car il ne reste rien que l'art sur cette terre  
Pour tenter un cerveau puissant et solitaire  
Et le griser de rouge et tonique liqueur.

Quand tout s'ébranle ou meurt, l'Art est là qui se plante  
Nocturnement bâti comme un monument d'or,  
Et chaque soir, que dans la paix, le jour s'endort,  
Sa muraille en miroir grandit étincelante  
Et d'un reflet rejette au ciel le firmament.  
Les poètes venus trop tard pour être prêtres  
Marchent vers les lueurs qui tombent des fenêtres  
Et reluisent ainsi que des plaques d'aimant.  
Le dôme ascend si haut que son faite est occulte,  
Les colonnes en sont d'argent et le portail  
Sur la mer rayonnante ouvre au loin son vantail  
Et le plain-chant des flots se mêle aux voix du culte.  
Le vent qui passe et qui s'en vient de l'infini  
Effleure avec des chants mystérieux et frères  
Les tours, les grandes tours qui se toisent entre elles

Comme des géants noirs de force et de granit,  
Et quiconque franchit le silence du porche  
N'aperçoit rien, sinon, au fond, à l'autre bout,  
Une lyre d'airain qui l'attend là, debout,  
Frémissante, parmi les ébènes de l'ombre.  
Et ce temple toujours pour nous subsistera  
Et longtemps et toujours luira dans nos ténèbres,  
Quand vous les moines blancs, les ascètes funèbres  
Aurez disparu tous en lugubre apparat,  
Dans votre froc de lin et votre aube mystique,  
Au pas religieux d'un long cortège errant,  
Comme si vous portiez à votre Dieu mourant,  
Au fond du monde athée, un dernier viatique.





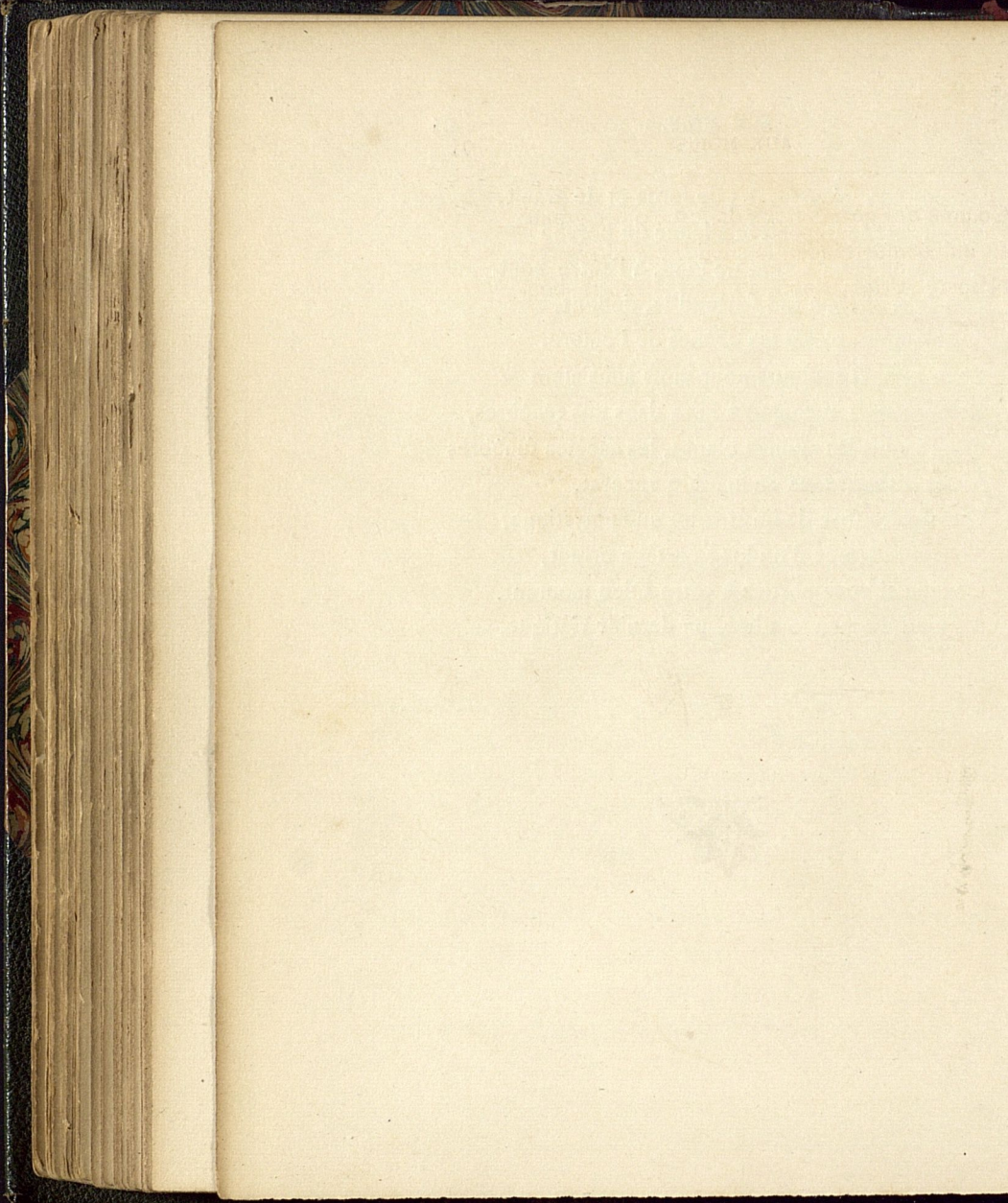
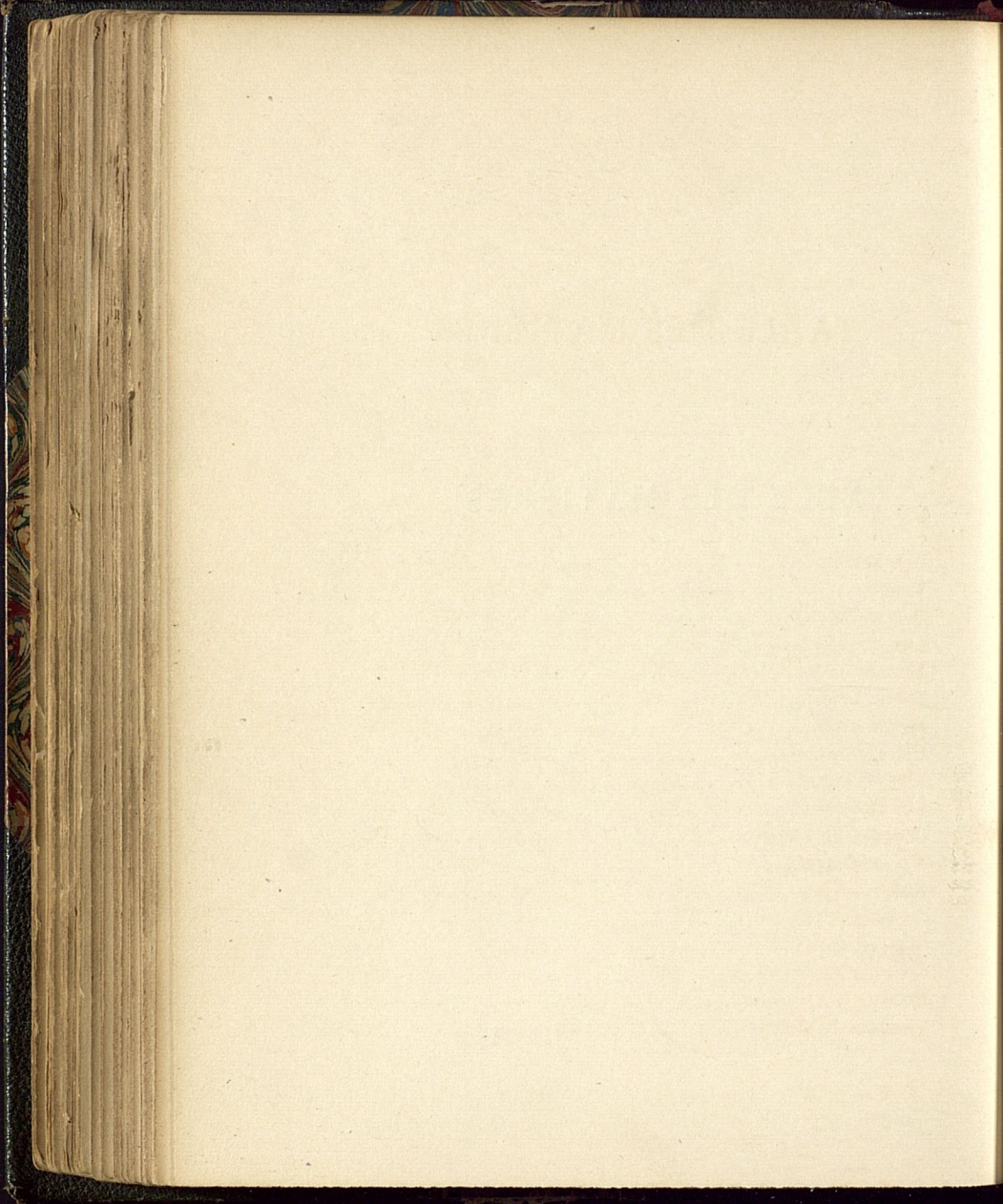


TABLE DES MATIÈRES





## TABLE DES MATIÈRES

---

Les Moines .....	1
Vision .....	3
Soir religieux.....	6
Les crucifères.....	8
Soir religieux.....	10
Moine épique.....	12
Moine doux.....	16
Fêtes monacales.....	18
L'hérésiarque.....	27
Les cloîtres.....	31
Croquis de cloître.....	36
Moine simple.....	37
Aux moines.....	40
Croquis de cloître.....	43
Soir religieux.....	44
Croquis de cloître.....	46
Rentrée des moines.....	47
Croquis de cloître.....	52

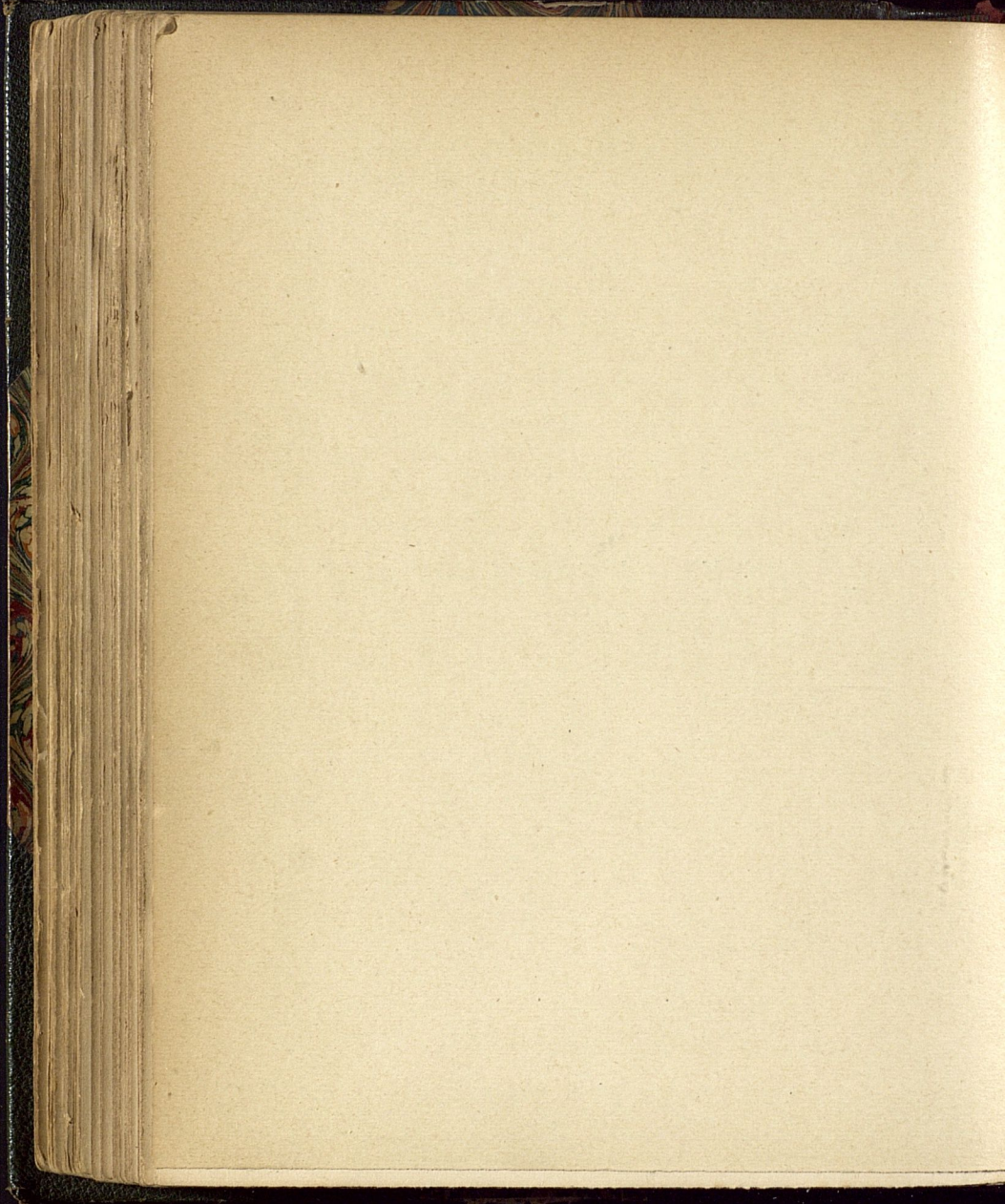


---

Moine sauvage.....	53
Soir religieux.....	56
Moine féodal.....	58
Croquis de cloître.....	60
Une estampe.....	61
Croquis de cloître.....	64
Soir religieux.....	65
Méditation.....	66
Quelques moines.....	69
Soir religieux.....	77
Les Matines.....	79
Les vêpres.....	81
Méditation.....	83
Agonie de moine.....	85
Mort chrétienne.....	88
Le cimetière.....	90
Aux moines.....	93

*Les Apparus dans mes chemins*





*Il a été tiré de ce livre :*

- 5 exemplaires sur papier du Japon des Manufactures  
impériales, numérotés 1 à 5.
- 10 " sur papier de Hollande Van Gelder,  
numérotés 6 à 15.
- 385 " sur papier vélin.



*DU MÊME AUTEUR :*

*POÉSIES :*

*Les Flamandes*

*Les Moines*

*Les Soirs*

*Les Débâcles*

*Les Flambeaux noirs*

*PROSES :*

*Contes de minuit.*

*Fernand Khnopff (critique).*

*Joseph Heymans (critique).*

*Au bord de la Route.*

EMILE VERHAEREN

*Les Apparus*  
*dans mes chemins*

BRUXELLES

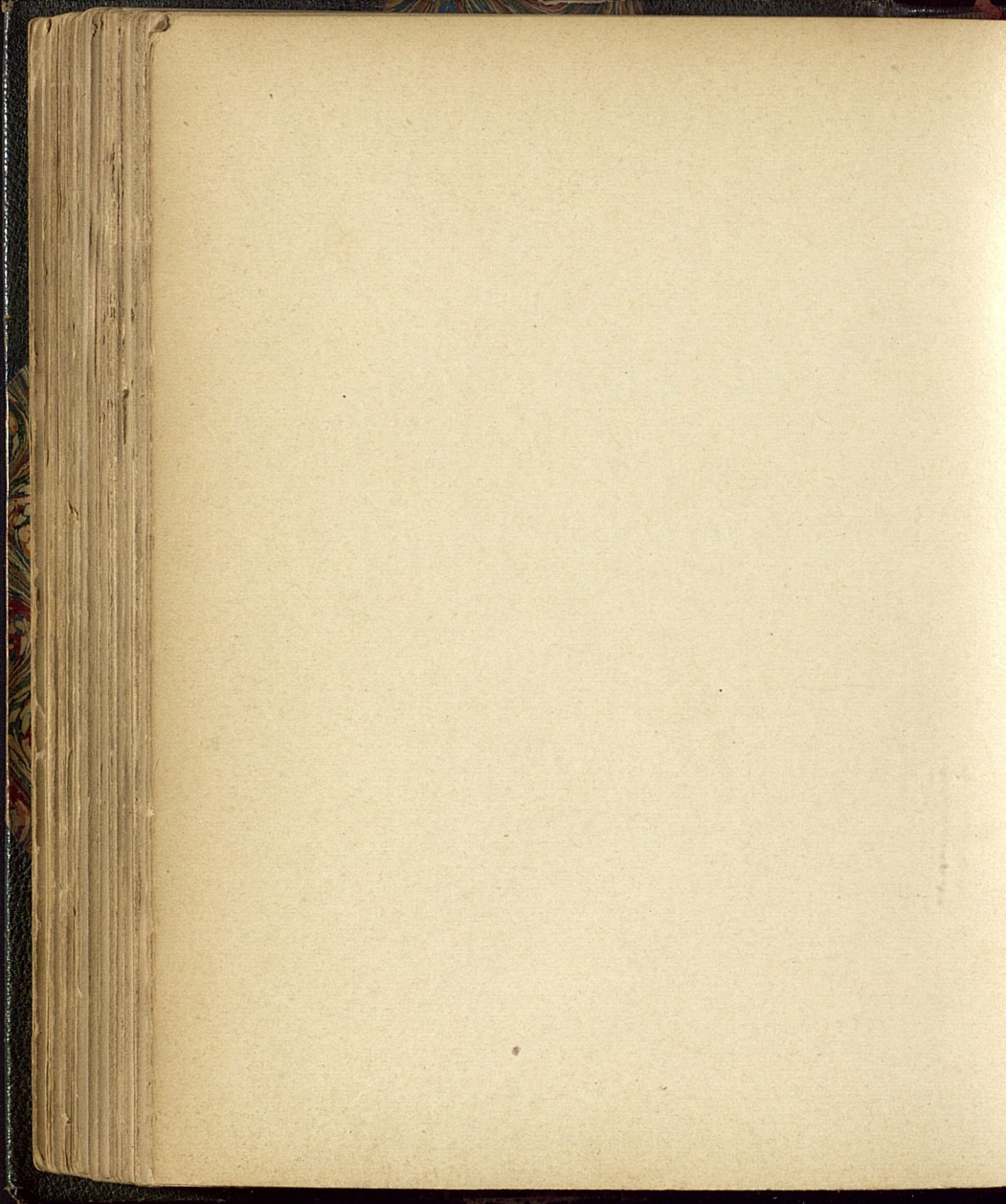
Paul LACOMBLEZ, éditeur

31, rue des Paroissiens, 31

—  
1891

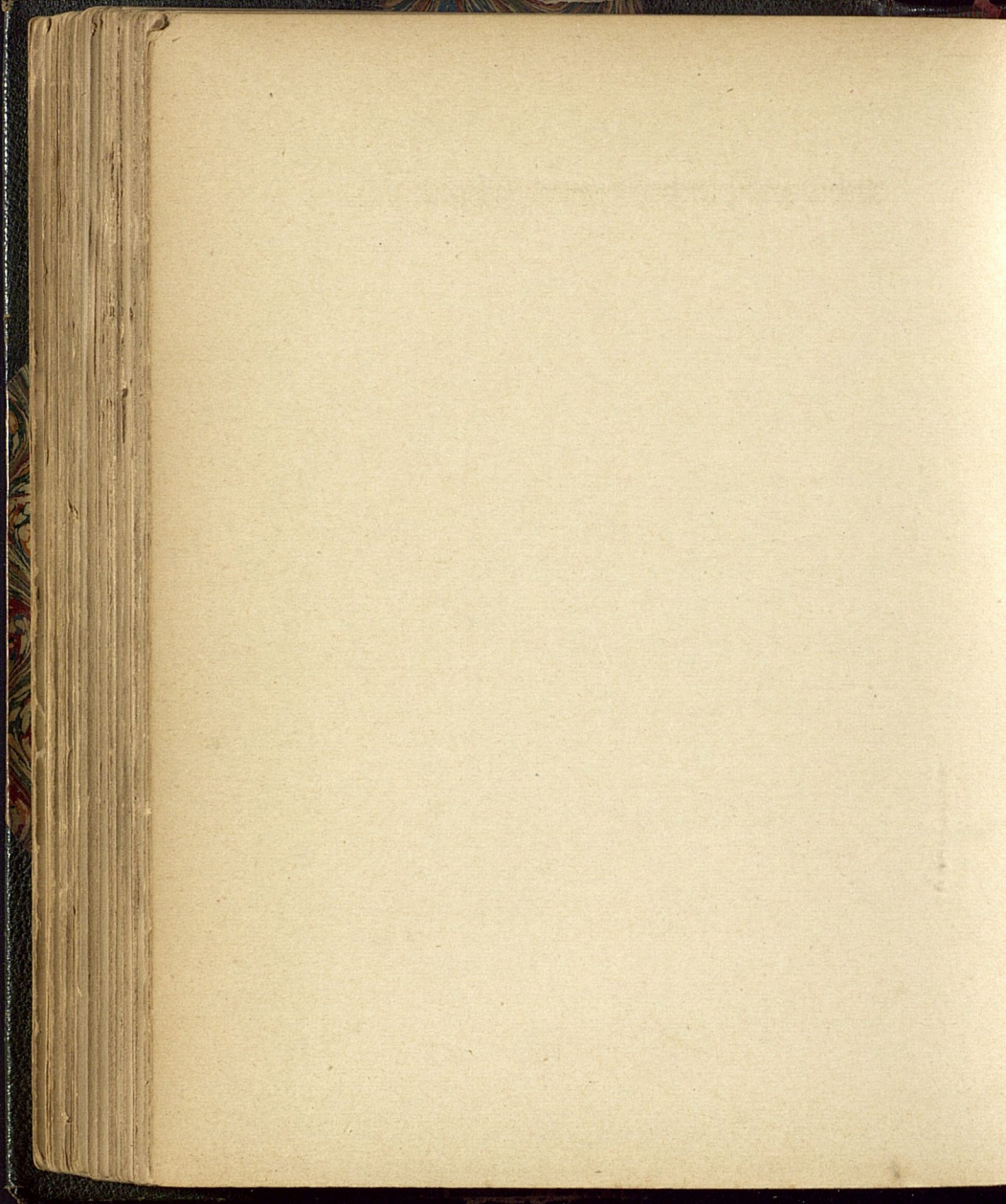
Tous droits réservés

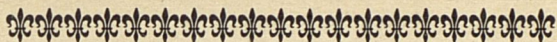




*A. Edmond Deman*







## LA PLAINE

*Je veux mener tes yeux en lent pèlerinage  
Vers ces loins de souffrance, hélas! où depuis quand,  
Depuis quels jours d'antan, mon cœur fait hivernage!*

*C'est mon pays d'immensement,  
Où ne croît rien que du néant,  
Battu de pluie et de grand vent.*

*C'est mon pays de long linceul.*



*Mes rivières y font de lents serpents  
D'eau jaune à travers de grands pans  
De terrains planes et rampants.*

*C'est mon pays sans un seul pli, un seul,  
C'est mon pays de grand linceul.*

*Quelques rares hérons, au bord de marais faux,  
Quelques pauvres hérons, dans leur bec en ciseaux,  
Tordent, au soir tombant, des vers et des crapauds.*

*Et quelques vols parfois de corneilles lointaines,  
Avec de grands haillons d'ailes, grincent des haines  
Aux quatre coins des longues plaines.*

*C'est mon pays d'immensement,  
Où mon vieux cœur morne et dément,  
Battu de pluie et de grand vent,  
Comme un limon, moisit dormant.*

*Mes villages au clair — depuis quel temps? —  
Et mes cloches vers les vaisseaux partants  
Et mes vergues et mes mâts exaltants  
Ils sont au fond — depuis quel temps? —  
D'estuaires de plomb et de bas-fonds d'étangs?*

*Mes villages d'enfance et de fierté,  
Mes villages de joie et de tours de fierté,  
Ils ont sombré — depuis quels soirs? —  
D'équinoxes de cuivre en des cieux noirs?*

*C'est mon pays d'immensement  
Où ne croit rien que du néant  
Battu de pluie et de grand vent.*

*La toujours uniformité des jours  
Rabaisse en moi le moindre effort  
Levé, soit vers la vie ou vers la mort.*



*Ne plus même crier — mais croupir là toujours  
Comme un cadavre en or de proue  
En de la vase et de la boue ;  
Ne plus même sentir cette douleur  
Héroïque de son malheur ;  
Rien — que la main de sa rancœur  
Etendre un aujourd'hui de cœur  
Morne, vers un demain qui sera morne aussi,  
Le même qu'hier — et qui toujours comme aujourd'hui  
Etendra morne et morne encore  
Le lendemain vers l'autre aurore.*

*C'est mon pays d'immensement,  
Où ne croît rien que du néant,  
Battu de pluie et de grand vent,  
Autour de quoi tournent l'ennui de fer  
Et les mécaniques des nuits d'hiver  
Et les bâillements des astres et les cieux noirs  
En deuil de tant de soirs*

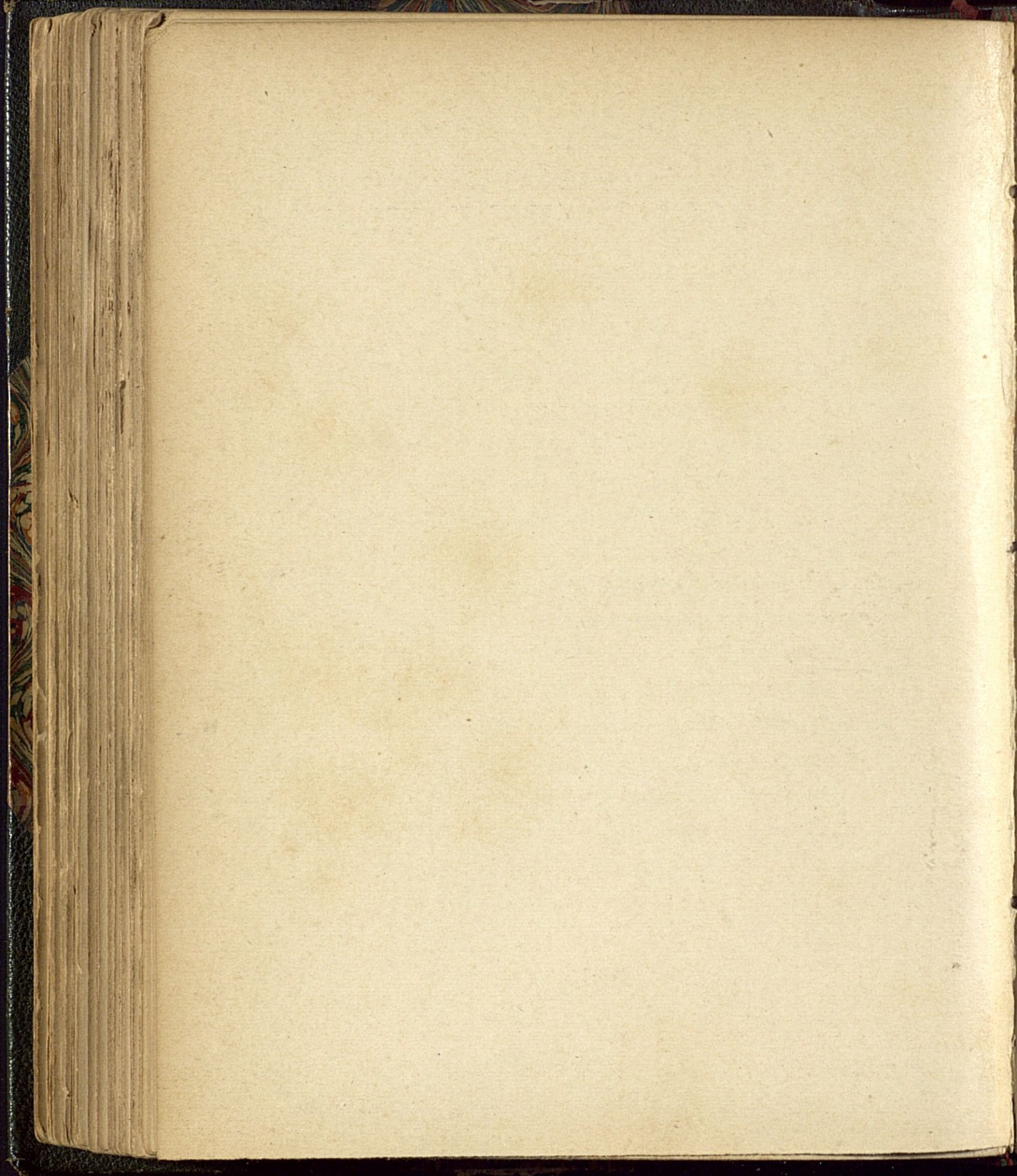
---

*Depuis des tas d'années  
D'habitudes agglutinées.*

*Et serais-je toujours l'enseveli  
De ces landes d'immense oubli?  
Celui pour qui ces vols de haines  
Aux quatre coins des longues plaines,  
Grincent, depuis quels temps, leurs cris toujours les mêmes?  
Celui dont les hérons, la nuit,  
Dont les maigres hérons, droit sur la dune,  
Avalent, aux minuits de lune,  
Immensement, les vers et les bêtes d'ennui.*

*Et maintenant tes yeux savent ces loins de plage  
Où mon si morne cœur, hélas! — et depuis quand? —  
Depuis quels jours d'antan fait hivernage.*





## CELUI DE L'HORIZON

*J'ai regardé par la fenêtre ouverte, au flanc  
De mon palais de fumée et de pluie :  
Les trains tumultueux sous leurs tunnels de suie  
Sifflaient, fixés par des fanaux en sang.*

*Les bars dont les quinquets dardaient des yeux  
De hiboux clairs, perchés sur des lattes de cuivre,  
En ce quartier d'émeute et de populace ivre  
Grouillaient d'un remuement silencieux.*



*Le port immensément crucifié de mâts  
Dormait huileux et lourd en ses bassins d'asphalte ;  
Un seul levier, bâti sur un bloc de basalte,  
Levait de son poing noir un énorme acomas.*

*Et sous l'envoûtement de ce soir de portor  
Une à une, là-bas, s'éloignaient les lanternes  
Et tout au long passaient les hommes des tavernes  
Et les folles du rêve en des ruelles d'or.*

*Quand, plaie énorme et rouge, une voile, soudain  
Tumescée au vent, cingla vers les débarcadères,  
Quelqu'un d'en très grand deuil des mers noires et légendaires  
Parut avec son désespoir des Infinis, en main.*

*Comme des glaives d'or en des étaux de fer  
Il enserrait sa rage et ses désirs sauvages,  
Mais ses cris grands cassaient les échos des rivages  
Et traversaient, de part en part, la mer.*

*Il était d'Océan, il était vieux d'avoir  
Mordu chaque horizon saccagé de tempête  
Et de sentir encore et quand même toute sa tête  
Hennir vers la souffrance et les douleurs du soir.*

*Il se voulait supplicié. Il se savait  
L'écartelé de son désir. Sur sa croix d'âme  
Il se saignait avec de rouges clous de flamme  
Et dégustait toute la mort qu'il en buvait.*

*Sa vie? — elle s'était dardée en cette foi :  
A n'être rien, sinon celui qui s'épouvante  
Et des coupants éclairs de son âme savante  
Flagelle obstinément les orages du soi.*

*Effrayant effrayé. Il bâtissait lointain,  
Pour une autre existence éclatée en miracles,  
En un pays de rocs, tonnants d'oracles,  
Où le chêne vivrait, où parlerait l'airain,*



*Où tout l'orgueil serait : se vivre en déploiements  
D'effroi sauvage, avec sur soi la voix profonde  
Et tonnante des Dieux qui ont tordu le monde,  
Grand de terreur, sous le froid d'or des firmaments.*

*Et depuis des mille ans il luttait sur la mer,  
Gonflant, à l'horizon, les torses de ses voiles,  
Toujours, vers les lointains des plus rouges étoiles  
Dont les verres de sang se cassaient dans la mer.*

## LA PLAINE

*Par les plaines de mon âme, tournée au Nord,  
Le vieux berger des novembres mornes, il corne,  
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,  
Il corne au loin l'appel des brebis de la mort.*

*L'étable est faite en moi avec mon vieux remord,  
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,  
Par les plaines de mon âme, qu'une viorne,  
Lasse de ses flots las, flétrit d'un cours retard.*



*Toisons noires à croix rouges sur les épaules  
Et bétiers couleur feu rentrent, à coups de gaules,  
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi.*

*Le vieux berger des novembres corne tempête :  
Dites quel donc éclair a traversé ma tête  
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi?*

## LES LOINTAINS

*En de lourd sonnantes bouées,  
Au long des plages de la mer,  
J'ai mis mon âme  
Sonnante, au long des plages de la mer.*

*Les navires cavalcadeurs,  
Sabords de cuivre et tillacs d'or,  
Mon âme  
Au long des eaux qui vont au Nord,*



*Battant son glas, les accompagne,  
Mais reste, avec des liens de fer,  
Avec des ancres et des liens de fer,  
Rivée, au long des plages de la mer.*

*Mon âme elle est aux sables de la mort,  
Mon âme elle est roulée, elle est foulée,  
Elle est rongée et succagée,  
Elle est dans la tempête de la vie  
Mangée aux sables de la mort.*

*Les navires cavalcadeurs,  
Leur avant d'or bouillant d'écumes,  
Tous pavillons comme des plumes,  
S'en vont, vers les ailleurs,  
Là-bas, où des glaciers de miroirs d'or  
Réfléchiront de haut en bas  
Leur joie et leur essor de mâts  
Et leurs voiles en des murailles blanches!*

*Mon âme elle est aux sables de la mort ;  
Mais ses désirs mal écrasés,  
Ils se glissent en ces vaisseaux, solennisés  
D'une royale et volante armature,  
Qui passent vers l'espace.  
Les mousses bleus chantent dans la mature,  
Le pont reluit, toute vague soleille  
Et le tortil du pavillon, dans l'air,  
Fouette la nacre et or merveille  
D'un jour de Mai parmi la mer.*

*Et mon âme connaît le pays clair  
Où le silence est une joie  
Qui dans l'argent et la neige flamboie ;  
Elle connaît la grotte en diadème,  
Belle de froid et de socles de gel,  
Où le luxe de feux myriadaire est tel  
Qu'elle s'éblouit elle-même  
Et dans son cœur se satisfait.*



*Et mon âme est celle qui sait  
Que le bonheur est dans le froid  
Dans le sommeil et le silence, et croit  
Aux pays blancs et immobiles  
Posés — tels des marbres — sur des pôles tranquilles.*

*En de lourd sonnantes bouées  
Au long des façades et des monts de la mer  
Sous des vagues et des vagues foulées  
Mon âme  
Tinte son glas au long des sables de la mer.*

*Le phare à feux rouges du pays de la boue,  
Lorsque tombe le soir, secoue  
Comme un meurtre chevelu d'or dans l'air,  
Alors des crins de lumière battent mon âme,  
Elle s'avive, une heure, au sang de cette flamme,  
Puis retombe, lourde bouée,  
Vers les ténèbres renflouée.*

*Ou bien c'est le cormoran noir  
Qui vole autour, comme un haillon de nuit,  
Et stride un cri de désespoir  
Et sans même s'être arrêté, s'enfuit.*

*Ou bien lorsque la vague est basse,  
C'est le babil de roseaux roux  
Que le vent brasse en ses remous  
Et que Novembre casse.*

*En de lourds sonnantes bouées  
Au long des plages de la mer  
Mon âme elle est clamante et gémissante.*

*Vous les Nixes, là-bas, aux ceintures de givre,  
De glaçons bleus coiffées,  
Qui réservez pour vous ce don de vivre  
Claires dans la stérilité ; reines et fées,  
Des lointaines et lucides Baltiques,*



*Sous les ciels d'or lunaire au Nord,  
Quand vous tiendrez en vos pâles bras forts  
Mes vieux désirs embarqués sur la mer,  
Epuisez-les, faites-les pierre — et que leur sort  
Après tant d'affres soit du moins : d'être des morts,  
Cœur contre cœur, cœur de gel, cœur de rêve,  
Pénétrez-vous en vos noces de cristal blanc  
Et que tous deux quand votre nuit s'achève,  
Il vous reste la mort profonde en votre flanc.  
Car mon âme que l'infini saccage  
Et que les vaisseaux d'or frôlent de leur voyage,  
Veut bien pourrir aux sables de sa plage ;  
Mais sans ses désirs fous — en paix !*

## UNE HEURE DE SOIR

*En ces heures de soirs et de brumes ployés  
Sur des fleuves partis vers des fleuves sans bornes,  
Si mornement tristes contre les quais si mornes,  
Luisent encor des flots comme des yeux broyés.*

*Comme des yeux broyés luisent des flots encor,  
Tandis qu'aux poteaux noirs des ponts, barrant les hâves,  
Quels heurts mous et pourris d'abandonnés cadavres  
Et de sabords de bateaux morts au Nord?*



*La brume est fauve et pleut dans l'air rayé,  
La brume en drapeaux morts pend sur la cité morte ;  
Quelque chose s'en va du ciel, que l'on emporte,  
Lamentable, comme un soleil noyé.*

*Des tours, immensément des tours, avec des voix de glas,  
Pour ceux du lendemain qui s'en iront en terre,  
Lèvent leur vieux grand deuil de granit solitaire,  
Nocturnement, par au-dessus des toits en tas.*

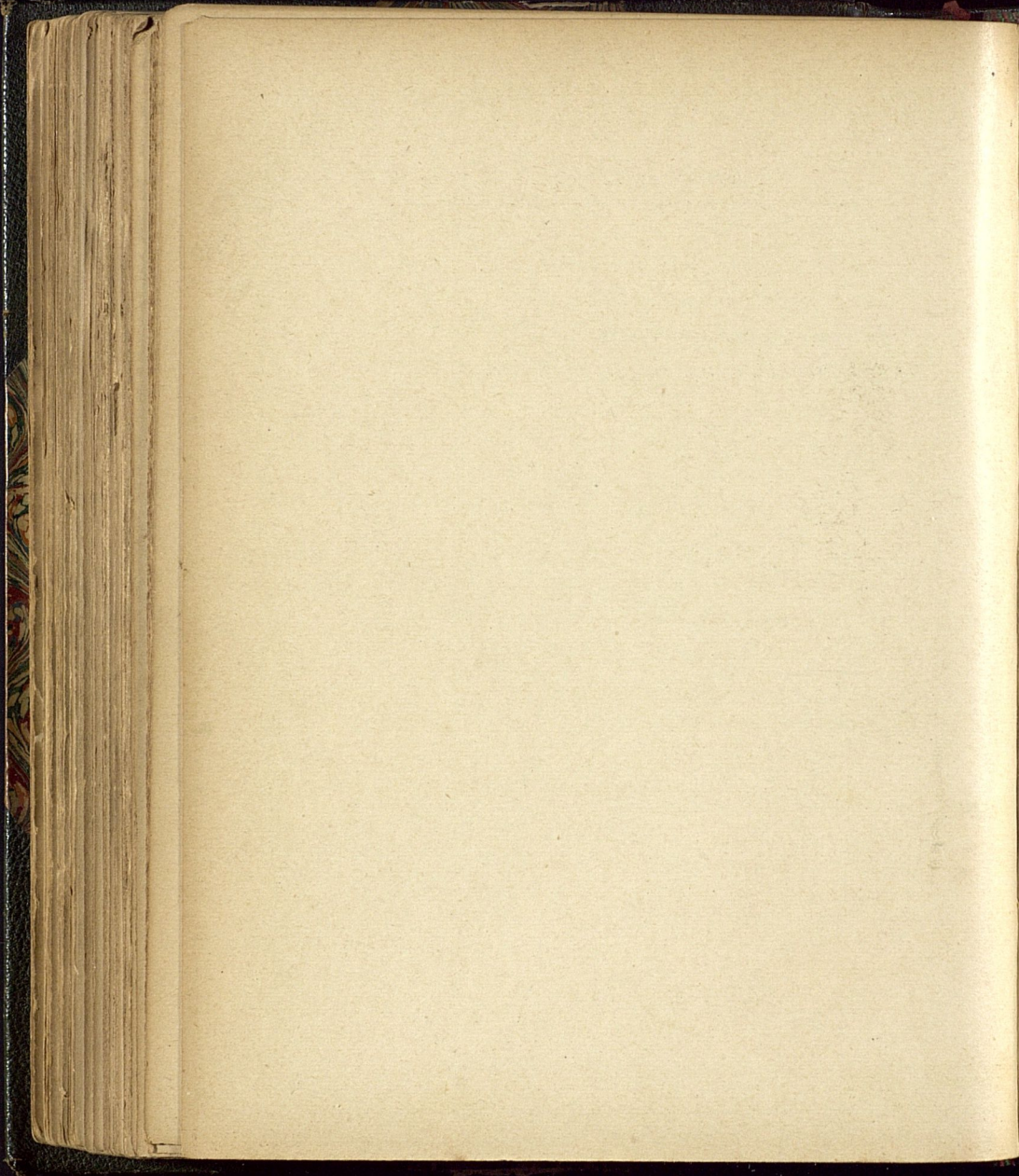
*Et des vaisseaux s'en vont, sans même, un paraphe d'éclair,  
Tels des cercueils, par ces vides de brouillard rouge,  
Sans même un cri de gouvernail qui bouge  
Et tourne, au long des chemins d'eau, qu'ils tracent vers la mer.*

*Et si vers leurs départs, les vieux mâtes tendent des bras,  
Avec au bout des croix emblématiques,  
Par à travers l'embu des quais hiératiques,  
Les christs implorateurs et doux ne se voient pas :*

---

*La brume en drapeaux morts plombe la cité morte,  
En cette fin de jour et de soir reployé,  
Et du ciel noir, comme un soleil noyé,  
Lamentable, c'est tout mon cœur que l'on emporte.*





## CELUI DE LA FATIGUE

*L'homme des soirs de la fatigue  
A regarder s'illimiter la mer,  
Les bras pendants, le front de sa sueur au clair,  
Devant mes yeux, là-bas, s'est assis sur ma digue.*

*La cendre et l'âtre éteint des rêves,  
La poussière des humaines sciences brèves,  
La volonté, sans plus aucun sursaut de sèves,  
Tombaient en guenilles parmi son corps :  
Cet homme était vêtu de siècles morts.*



*Sur la flaccidité de ses membres de peau,  
L'araignée eût tissé ses toiles,  
L'oiseau fligrané son nid et le crapaud  
Infiniment bâillé ses yeux vers les étoiles.*

*Il n'était plus la vie et pas la mort,  
Il était la fatigue inassouvie.*

*Depuis qu'il avançait pour saisir le soleil  
De ses pauvres mains d'homme,  
Our et Memphis avaient ployé sous Rome,  
Thébe était vide et Babylone était un breil ;  
Et Rome était Paris, Paris devenait Londres  
Et Londres était déjà parti parmi les mers.*

*Il avait vu brûler d'étranges pierres,  
Jadis, dans les brasiers de la pensée ;  
Les feux avaient léché les cils de ses paupières  
Et son ardeur s'était cassée*

*Sur l'escalier tournant de l'infini ;  
Sa tête lourde était un monde vide  
Où gyroiaient encor une lumière, avide  
D'être un feu d'or sur un marais terni.  
Mais rien ne présageait la claire apothéose.*

*Il traînait après lui une aile grandiose  
— Ridicule — dont les penes tombaient ;  
Les nuages étaient vitreux qui le plombaient ;  
Et la chimère, elle était flasque  
Sur l'or, immobile pourtant, parmi son casque.*

*Lassé du bien, lassé du mal, lassé de tout,  
On eut dit quelquefois qu'il maintenait debout  
Encor, un dernier vœu sous l'éclair des contraires :  
Ayant tant vu sombrer de choses nécessaires  
Qui se heurtaient pour leur rapide vérité,  
Lui qui se souvenait d'être et d'avoir été,  
Qui ne pouvait mourir et qui ne pouvait vivre*



*Osait aimer sa lassitude à suivre,  
Entre les oui battus de non, son chemin seul.*

*De tout effort au mieux il se sentait l'aïeul ;  
Le sol du monde était pourri de tant d'époques  
Et le soleil était si vieux...  
Et tant de poings menteusement victorieux  
N'avait volé le ciel que de foudres baroques  
Et c'est décidément : « Misère ! » à toute éternité,  
Qu'à travers sa planète et sous ses astres,  
La tête pâle et toute en sang de ses désastres  
Vers ses millions d'ans crierait l'humanité.*

*Certes — mais se blottir en la rare sagesse  
Où rien ne transparait que le savoir  
Et la culture en soi de sa faiblesse :  
Entr'accorder la mort et le désir, n'avoir  
Que le souhait de mitiger sa maladie,  
L'aimer et la maudire et la sentir*

*Chaude comme un foyer mal éteint d'incendie ;  
Se déployer sa peine et s'en vêtir ;  
Être de ses malheurs mêmes, l'orgueil !  
Et l'humble aussi, qui dans les villes passe  
Et qui s'assied, son geste en fer barrant le seuil  
Du temple, où vont chanter les hommes de sa race.*

*Et puis le proclamer — mais ne croire à l'espoir  
Que pour inversement l'aimer de haine,  
Contrarier l'aurore avec le soir,  
Se torturer chaque heure avec l'heure prochaine,  
Trouver la douceur même à son angoisse, lasse  
De n'avoir plus la peur de la menace,  
N'éclairer pas d'un trop grand feu  
L'énigme à deviner par delà les nuages  
Qui fit songer les sages :  
Qu'un Dieu connu n'est plus un Dieu.*

*L'homme des soirs de la fatigue*



*Tout lentement a soulevé  
Comme un trésor descauvé  
Sur l'estuaire, où mon âme navigue,  
La science de la fatigue.*

## UNE HEURE NOCTURNE

*Mon cœur n'est point ici, mon cœur il est au loin de tous,  
Mon cœur heurte la Porte avec du sang sur les verroux,  
Là-bas, en des cryptes et des sous-sols, voisins de hâbres,  
— Mon cœur il veille au loin de terribles cadavres —*

*Ce sont des morts qu'on y apporte,  
A dos d'hommes et sur des brancards noirs,  
Des morts rompus et lourds qu'on jette en blocs,  
Avec des chocs, contre la porte.*



*Mon cœur il veille un multiple remord,  
Le sien, là-bas, en chocs contre la porte ;  
Et moi je suis son âme effrayée — et la mort  
Près de mon cœur elle est là-bas contre la porte.*

*Ce qu'ils disent entre eux ne s'entend pas.  
Mais ce qu'ils se disent, qu'importe !  
Je n'entends rien, sinon mon cœur  
Souffrir et se tuer contre la porte.*

*C'est étouffé comme de l'ombre,  
Mon cœur qui bat contre la porte,  
A l'unisson de chaque mort  
Que l'on jette contre la porte.*

*La nuit surplombe les tombeaux  
Et j'écoute contre la porte  
Mon cœur blessé, mon cœur cassé,  
Morceaux de cœur contre la porte.*

## CELUI DU SAVOIR

*Et me voici d'un grand site de catafalques  
Et d'un minuit d'hiver éclatamment veiné,  
Où s'incrument les vestiges et les décalques  
De la splendeur et de la peur — l'halluciné!*

*La science s'y darde en des observatoires  
Lenticulés de verres d'or, qui, vers les cieux,  
Vers l'or d'espace au Nord des cieux prodigieux,  
Braquent comme des trous leurs yeux comminatoires;*



*Sur des axes de lois fixes, les astres clairs  
Roulent l'éternité du monde en des éclairs  
Où s'effarent, par des chemins de solfatares,  
L'à-travers tout galop des comètes barbares.*

*Des étoiles comme des yeux dans de l'airain  
Comme de fixes yeux dardent un diadème  
Autour d'un front qui s'ignore lui-même  
Et sans jamais savoir pourquoi sera : demain.*

*La terre en ces chaos de feux est une aveugle  
Que la lumière, un jour, ne réchauffera plus ;  
En des livres précis et des textes élus  
Son cataclysmisme craque et son désastre meugle !*

*En ce site de catafalques  
Où bougent les décalques  
De la splendeur et de la peur,  
Quelqu'un vêtu d'effroi*

---

*S'est lentement, ce soir, arrêté devant moi.*

*Sa chevelure en feu fouetté*

*Brassait sur ses tempes de l'énergie ;*

*Ses yeux étaient usés d'avoir scruté*

*La science des soirs*

*Par à travers les forêts d'or de la magie ;*

*Il m'arrivait des modernes ouvroirs*

*Où l'on tisse d'aragnéens calculs*

*Vers le futur des temps et leurs reculs*

*En avenue au fond des âges.*

*La barque, par la nuit, des siècles en voyages,*

*L'intermittent éclat des lumineux faisceaux,*

*Les astres migrants des mers occidentales,*

*Les constellations présidentales*

*Tournant des milliers d'ans autour de leurs fuseaux,*

*Il en savait, il en marquait les destinées.*

*A détailler les nuits de flamme et de portor*



*Il lui semblait que sa tête devenait centre  
De leur fatal giroiemnt d'or :  
Le lion accroupi au seuil de l'autre,  
Le bélier clair cornu d'éclair,  
Le scorpion aigu d'écaillés invincibles,  
Le cygne blanc avec des pieds d'argent,  
Et, par delà tout l'infini bougeant,  
Le Sphinx illimité des mirages inaccessibles ;  
Le soir, avec les étoiles comme des roues,  
Les vaisseaux du silence dont les proues  
Faisaient des labours d'or dans ses pensées,  
La mer toute en remous d'époques renversées,  
L'incalculable temps plus jeune encor que vieux,  
Le monde éclatant d'or, qui lentement  
Entrait en lui par ses deux yeux,  
Il l'engouffrait, il le buvait dans sa folie  
Avec la joie au clair d'en être le dément.*

*Il apportait comme remède au tort de vivre,*

*A l'esprit triste et noir, la dispersion ivre  
Dans le hallier des lois et des systèmes,  
Infiniment s'embroussaillant eux-mêmes  
Et se nouant et se perpétuant hagards,  
Par à travers les chocs des inconnus épars,  
Plus loin que tout regard lenticulaire  
Jusqu'au delà de la puissance de penser.*

*Dans le trou de néant que nous portons en nous, verser !  
Un rêve infiniment de chiffres fous,  
Fourmis noires autour du bloc rectangulaire  
Où l'on essaye en vain d'asseoir un Dieu défunt :  
Toutes lignes droites par des courbes mangées,  
Toutes certitudes par des cirons rongées,  
Et le cerveau lui-même ainsi que miettes  
Disseminé si loin qu'il ne se sent plus un.*

*Dans la maison des âmes inquiètes  
Il déclarait que le grand don*



*Était de se sentir ramifié,  
Parmi le multiple multiplié,  
De n'éprouver le soi qu'en tourbillon  
Qui se volute au vent mystérieux des choses.*

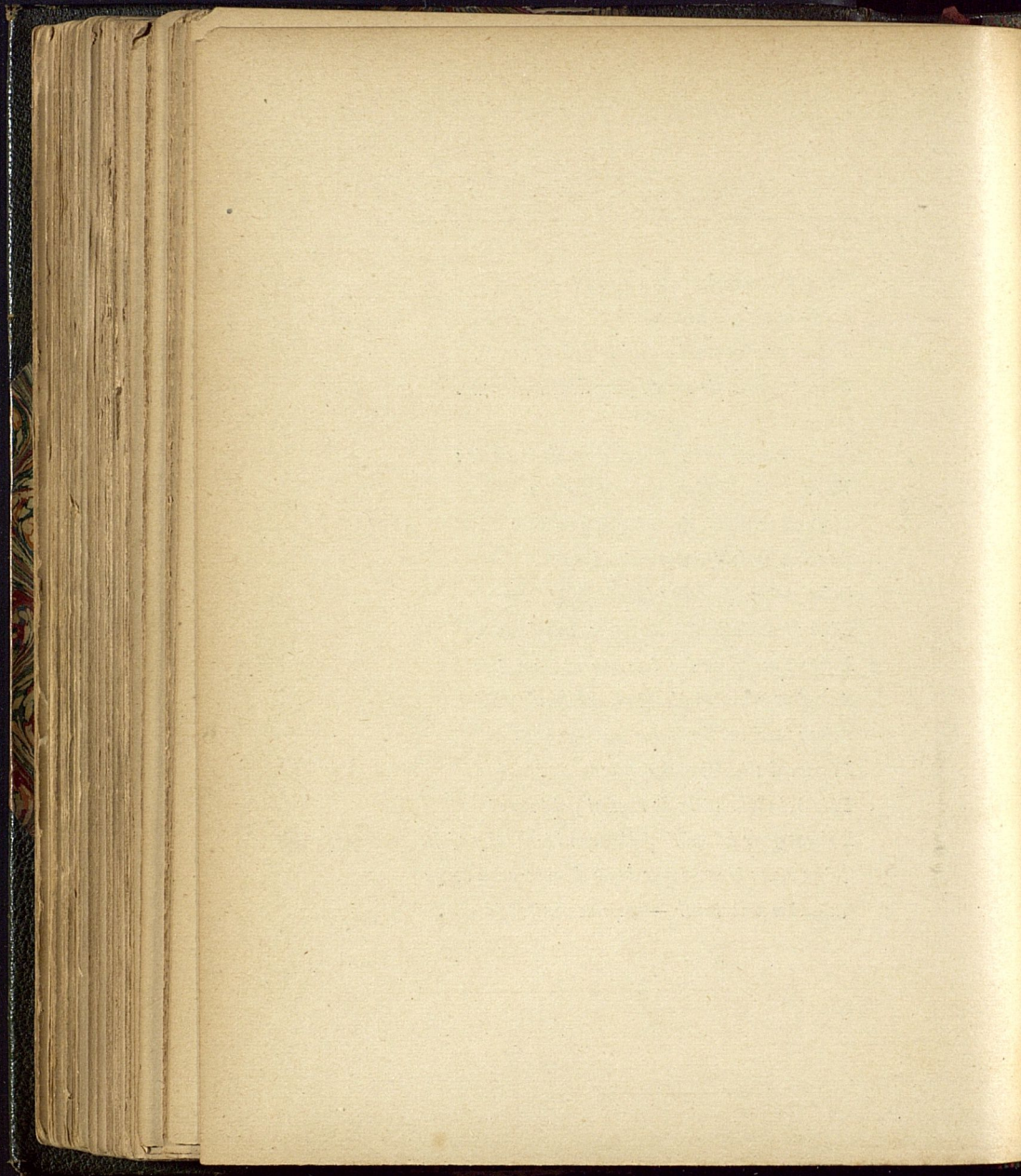
*A quoi nous induisent toutes les causes  
Si la première est inconnue?  
Savoir ? n'est qu'ajourner ses doutes  
Sur le chemin barré par les déroutes ;  
Les feux des étoiles dans la nuit nue  
Brûlent pour éclairer les lucides ténèbres  
D'un au delà que nul n'explorera jamais ;  
Tout problème fascinateur  
Est tentateur d'erreur  
Et puis — est-ce qu'on sait ce que l'on sait?*

*Les sens et la raison, qui les contrôle ?  
Quels tonnerres d'échos célèbres  
Recasseront les cieux pour la parole*

*Qui sait le monde et qui l'a fait ?  
Ses yeux vidés d'horreur,  
Sur ses oracles morts, dort la Sybille morte,  
Et les voyants, ils ont eu peur de leur terreur.*

*Sur l'illusoire Vérité clos désormais ta porte :  
Vivre, c'est se rouler en une anomalie  
D'efforts sans but, de recherches en vain,  
De sciences dont n'apparaît la fin  
Qu'en mécaniques d'or tissant de la folie.  
Dites : les gouttes d'eaux, les grains de sables  
Brassés au creux des flots nouant leurs flots  
Aux flots montants des Océans incondensables,  
Dites : les chocs des temps sur les chaos  
Et ceux des textes et des faits  
Et la bataille au loin de l'infini qui bouge !  
Et tiens pour toi qu'il n'est, parmi tous les projets,  
Qu'un bien : le mors aux dents d'un cerveau rouge  
Qui se tue à chercher — mais ne conclut jamais.*





UNE HEURE DE SOIR

*Mon cœur ? il est tombé dans le puits de la mort.  
Et sur le bord de la margelle,  
Et sur le bord de la vie et de la margelle,  
J'entends mon cœur lutter dans le puits de la mort.*

*— Et le silence est effrayant  
Il est béant le lent silence ! —*



*Comme un morceau de gel  
La lune aussi au fond du puits  
Paraît en visage éternel.*

*Mon cœur est un quartier de chair,  
Un bloc de viande sanglante,  
Mon cœur, il bat au fond du puits  
Contre un morceau de lune ardente.*

*— Et le silence et le grand froid  
Et par la nuit le pâle effroi  
D'un ciel plein d'astres en voyage —*

*Au fond des citernes de mort,  
Mon cœur il bat encor,  
Certes, il bat sa mort,  
A coups de fièvre sur la lune.*

*La lune a lui parmi les eaux s'allie*

*Avec ses coins étincelants ;  
La lune est un hiver de miroirs blancs  
Sur l'eau des Nords du sort ;  
La lune est un bloc de folie  
Une bouche de gel  
Qui mord un cœur essentiel.*

*Les tenailles des minuits clairs  
Serrent ce cœur entre leurs fers ;*

*La patience des pointes du givre  
Criblent ce cœur ardent de vivre ;*

*Déjà les eaux, couleur de son cadavre,  
Roulent ce cœur avec de lents remous  
Et des hoquets en de grands trous ;*

*Et certe, un soir, la lune enfermera  
Ce cœur, malgré ses battements de haine,  
Comme une pierre en une gaine.*



— *Alors que le grand froid sauvage*  
*Et par la nuit le vague effroi*  
*D'un ciel plein d'astres en voyage*  
*Définiront sa mort par cette image.*

CELUI DU RIEN

*Je suis celui des pourritures grandioses  
Qui s'en revient du pays mou des morts ;*

*Celui des nords du sort, celui du lourd dormir,  
L'accablé morne et le ployant au souvenir  
De ses îles là-bas en guirlandes de viande,  
Où dans les floraisons somptueuses du soir,  
Songent les yeux en disques d'or du crapaud noir.*



*Terrains tuméfiés et cavernes nocturnes  
Et les grottes bâillant l'ennui par les crevasses  
Des tourbières et des morasses.  
Voici le lieu des pus et des tumeurs, voici :*

*Et cette île se lève et vient vers ta manie  
Et vient par moi vers toi, comme éclaircie  
De phosphorique et mercurielle splendeur,  
Montueuse de nuit et compacte d'odeur,  
En monstrueux fumiers d'horreur, amoncelée :  
Ceux qui gisent la cervelle lenticulée  
Voyant trop grand — et les mornes de l'Infini  
Et les crucifiés sur leur soleil terni  
Et les hallucinés vers leur propre regard  
Qu'ils recherchaient, le soir, dans l'horizon hagard ;  
Les tournoyants du rêve et les fervents des sorts  
Tous les partis vers la folie, ils sont les morts  
Et les fumiers de mes charniers.*

A mes arbres de lèpre, au bord des mares,  
Sèchent ton cœur et tes loques baroques  
Vieux Lear — et puis, voici les noirs Hamlets bizarres  
Et les corbeaux qui font la cour à leurs cadavres ;  
Voici René, le front fendu, les pleurs transies,  
Et les mains d'Ophélie, au bord des havres,  
Sont ces deux fleurs blanches, moisies.

Et les meurtres ils font des plans de pourritures  
Sur l'escalier de rocs, qui mène aux dictatures  
De ce pays de purulence et de sang d'or.  
Sont là, les carcasses des empereurs nocturnes,  
Nérons de bronze et Tibères, en mes minturnes,  
Monumentaux d'ébène et de portor.  
Leur crâne est chevelu de vers — et leur pensée  
Qui déchira la Rome antique en incendies  
Bout ses ferments en une orbite usée ;  
Des lémures tettent les pustules du ventre  
Qui fut Vitellius — et les hydrocardies



*Crèvent sur les tumeurs des fleuves de poison.*

*Je suis celui du pays mou des morts.*

*Et livides et mornes éponges, dans l'ancre,  
Où des pieuvres dressent la vigne en floraison  
De leurs suçoirs tordus, voici les cerveaux, grands  
D'avoir conçu le monde avec ses lois fatales :  
Les saisisseurs au poing des systèmes errants,  
Ailes toutes rouges, autour des Nuits — Vestales  
De l'inconnu qui rêve en les regards de Dieu.  
Aussi les cœurs brûlés de foi, ceux dont le feu  
Étonnait les soleils de sa lueur nouvelle ;  
Amours sanctifiés par l'extatique ardeur :  
« Rien pour soi-même et, sur le monde, où s'échevèle  
La luxure, l'orgueil, l'avarice, l'horreur,  
Toute la terre ! inaugurer, torrentiel  
De sacrifice et d'âme immense à tous, un ciel ! »  
Et les marmoréens maçons de leur superbe,*

---

*Les bâtisseurs d'orgueil avec des blocs de fer  
Si lourdement rejoints que ni les fleurs ni l'herbe  
N'y trouvaient place ou remuer leur printemps clair ;  
Et les Flamels tombés des légendes gothiques  
Et les avares blancs qui se mangent les doigts  
Et les guerriers en or immobile, la croix  
Escarbouclant d'ardeur leurs cuirasses mystiques  
Et leurs femmes dont les cheveux étaient si doux,  
Voyez — sanguinolents et crus — ils sont là tous.*

*Je suis celui des pourritures inéluctables.*

*En un jardin rugueux de moisissures  
Je cultive, sur un espalier noir,  
La jeunesse qui renia l'espoir,  
Les fruits bouffis des flétrissures  
Les muscles corrodés et les mornes caries  
Des générations taries.*



*La maladie, elle est ici la vénéneuse  
Et triomphale moissonneuse,  
Dont la faucille est un croissant de fièvres  
Taillé dans l'Hécate des vieux sabbats.*

*La fraîcheur de l'enfance et la santé des lèvres,  
Les cris de joie en le fracas  
Des bonds fouettés de vent, parmi les plaines,  
Je les flétris férocement sous mes haleines  
Et les voici, aux quatre coins de mes quinconces  
Par tas jaunes, comme feuilles et ronces.*

*Je suis celui des pourritures souveraines.*

*Encor les assoiffés des seins de la beauté,  
Les violents vers la splendeur d'éternité  
Qui fait chanter Vénus par la mer toute entière,  
Les flancs, avec les trous de leur misère,  
Les yeux avec du sang, les mains avec des ors,*

*Les rigides phallos, tordus d'efforts  
Cassés — et par les mares de la plaine  
Les vieux caillots éteints de la semence humaine.*

*Celles aussi dont la torture était de se chercher,  
Autour du lourd cadavre en rut de leur péché,  
Pour s'y mêler et s'y mordre, pâles gorgones;  
Celles qui se léchaient ainsi que des lionnes,  
Langues de pierre — et qui fuyaient pour revenir  
Toujours pâles vers leur impossible désir  
Fixe, là-bas, le soir, dans les yeux de la lune!  
Tous et toutes — voyez — un à un, une à une,  
Ils sont en de la cendre et de l'horreur  
Tombés — et leur carcasse est ma splendeur  
D'or et de chairs, au bord des mers phosphorescentes.*

*Je suis celui des pourritures incessantes.*

*Je suis celui des pourritures infinies :*



*Cœur, âme, esprit, cerveau, vertu, courage, foi,  
En mon pays de fiel et d'or, j'en suis la loi,  
Et je l'apporte ici, le consolant flambeau,  
L'offre à saisir de ma formidable ironie  
Et mon rire devant l'universel tombeau !*

## LA PLAINE

*Avec la force en l'air de leurs grands bras  
Coupés — mes tours gisent par tas sous les flots las.  
Les froids brumeux, voici qu'il soulèvent leur corne  
Et qu'ils cornent par le soir morne  
Vers celle d'attendue hélas! qui ne vient pas.  
Mes doigts pourtant, si lents de leur sang lent,  
Ils ont filé son linceul blanc ;  
Hélas! si la morte pouvait venir  
Vers le vieux cœur de mon désir  
Et la mort toute avec la morte!*



*Je m'habille des loques de mes jours  
Et le bâton de mon orgueil il plie :  
Mes pieds, dites, comme ils sont lourds  
De béquiller mon à jamais vers les toujours  
Au long du siècle de ma vie !  
Mon cœur est un carillon noir  
Qui sonne au toin sur le rempart,  
Là bas, le soir, qui sonne à vide ;  
Mes bras sont vains,  
Toute ma tête est vaine  
Et mes ardeurs, même ma haine,  
Ils ont glissé dans le fossé.*

*Si la morte pouvait venir !*

*Mettez des croix au long des routes  
Mettez des croix sur le rempart,  
N'importe où, mettez des croix, puisque toutes  
Diront le sort d'un espoir mort !*

*Mon pays las que domine ma ville,  
Avec un fleuve au loin dans les brouillards,  
Il est par à travers mes tristesses épars,  
Avec ses lacs en flaques d'huile  
Noir-luisantes par le soir noir.*

*Si la morte pouvait venir !*

*Mes yeux, ils sont là-bas, à fleur d'un marais noir,  
Ils reflètent toute la plaine :  
Les murs, les tours à bas, le carillon, le soir,  
Toute la plaine sans ma haine ;  
Ils sont mes yeux, implorateurs  
D'un extrême coin d'or encor,  
Dans l'hallali des orages buccinateurs ,  
Mais tout à coup le carillon a beau sonner,  
Le battant noir a beau tanner,  
Je n'entends plus ses glas fendus,  
Je n'entends plus*



*Et vois des yeux là bas me pardonner —  
Et c'est elle qui veut venir  
Vers le vieux cœur de mon désir,  
Non tant la mort, mais elle  
La douce en moi et l'éternelle.*

## L'ACCALMIE

*Vers mes plaines grosses de mornes nues,  
Les cauales des nords chenues,  
Que labouraient des éperons d'éclair  
Tannaient leur trot parmi la mer.*

*Elles traînaient sautants, à travers nuit,  
Leurs immensément chariots de bruit,  
Si lourdement leurs chariots de chocs  
Qu'on aurait cru les cieux cassés par blocs.*



*Des mâts crucifiés sur fond d'orage  
Plongeaient soudain dans leur naufrage ;  
Et puis flottaient — vergues tordues,  
Comme les morts des étendues.*

*Les flots soulevaient les murailles  
De leur ressac vers leurs batailles  
Et leur écume en gueules blanches  
Mordait les reins fuyants des avalanches  
De grêle et de vents effarés  
Qui dans le noir des horizons barrés  
Creusaient des trous, là-bas, pour la tempête.*

*Lorsque secrètement, dans le matin hardi,  
Me consolant les yeux et m'effleurant la tête,  
Un clair arc-en-ciel d'or, à l'Orient, grandit.*

SAINT GEORGES

*Ouverte en tout à coup parmi les brumes  
Une avenue !*

*Et Saint Georges, fermentant d'ors,  
Avec des écumes de plumes  
Au chanfrein tors de son cheval sans mors  
Descend.*



*L'équipage diamantaire  
Fait de son vol un descendant chemin  
De la pitié du ciel vers notre terre.*

*Héros des joyeuses vertus auxiliaires  
Sonore et pur et cristallin,  
Mon cœur nocturne, qu'il l'éclaire  
Au tournoiement de son épée auréolaire !  
Qu'ils tintent les babilis d'argent  
Du vent, autour de sa côte de mailles,  
Ses éperons dans les batailles,  
Le Saint Georges, celui qui luit  
Et vient parmi les cris de mon désir  
Saisir,  
Mes pauvres mains vers sa vaillance !*

*Comme un cri grand de foi,  
Vers Dieu, il tient levé sa lance,  
Le Saint Georges ;*

---

*Il a passé par mon regard  
Comme une émeute d'or hagard,  
Avec, au front, l'éclat du chrème,  
Le Saint Georges du haut devoir,  
Beau de son cœur et par lui-même!*

*Sonnez toutes mes voix d'espoir,  
Sonnez en moi, sonnez, sous les rameaux,  
En des routes claires et du soleil ;  
Micas d'argent, soyez la joie entre mes pierres ;  
Et vous les blancs cailloux des eaux,  
Ouvrez vos yeux, dans mes ruisseaux,  
A travers l'eau de vos paupières ;  
Paysage, en moi de source et de soleil,  
Avec de l'or, qui tremble en du bleu glauque,  
Sois le miroir des vols de flamme  
Du Saint Georges, vers mon âme.*

*Contre les dents du dragon noir,*



*Contre l'armature de lèpre et de pustules,  
Il est le glaive et le miracle ;  
La charité sur sa cuirasse brûle  
Et sa douceur est la débâcle  
Bondissante de l'instinct noir.*

*Feux cassés d'or et rotatoires  
Et tourbillon d'astres, ses gloires,  
Aux galopants sabots de son cheval,  
Raient leur éclair en ma mémoire.*

*Il vient en bel ambassadeur,  
Du pays blanc, bâti de marbre,  
Où dans les parcs, au bord des mers, sur l'arbre  
De la bonté, suavement, croît la douceur.  
Le port, il le connaît, où se bercent tranquilles,  
De merveilleux vaisseaux, emplis d'anges dormants  
Et les grands soirs, où s'éclairent des îles  
Soudain, parmi les yeux, dans l'eau, des firmaments.*

---

*Ce royaume dont se lève reine la Vierge,  
Il en est l'humble joie ardente et sa flamberge  
Y vibre en ostensor dans l'air,  
Le tout à coup Saint Georges clair,  
Comme un feu d'or, parmi mon âme!*

*Il sait de quels lointains je viens,  
Avec quelles brumes dans le cerveau,  
Avec quels signes de couteau  
En croix noire sur la pensée,  
Avec quelle dérision de biens,  
Avec quelle puissance dépensée,  
Avec quelle colère et quel masque et quelle folie  
Sur de la honte et de la lie!*

*J'ai été lâche et je me suis enfui  
Du monde en un grand moi futile ;  
J'ai soulevé sous des plafonds de nuit  
Les marbres d'or d'une science hostile*



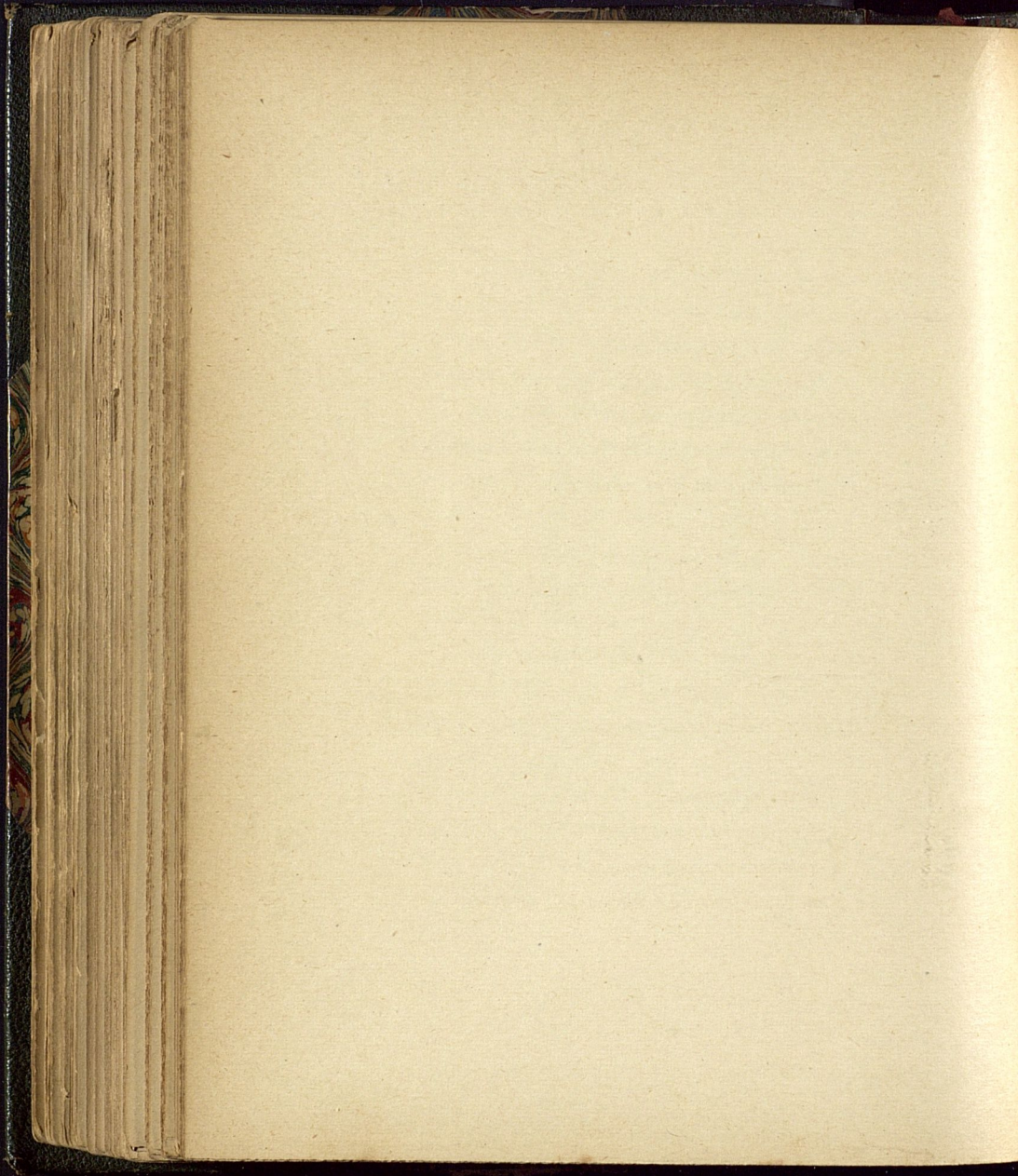
*Vers un sommet barré d'oracles noirs.  
Seule la mort est la reine des soirs  
Et tout effort humain n'est clair que dans l'aurore.  
Avec les fleurs la prière désire éclore  
Et leurs douces lèvres ont le même parfum ;  
Le blanc soleil sur l'eau nacrée est pour chacun  
Comme une main de caresse sur l'existence ;  
L'aube ouvre un beau conseil de confiance  
Et qui l'écoute est le sauvé  
De son marais, où nul péché ne fut jamais lavé.*

*Le Saint Georges, cuirassé clair,  
A traversé par bonds de flamme,  
Le doux matin, parmi mon âme ;  
Il était jeune et beau de foi,  
Il se pencha d'autant plus bas vers moi  
Qu'il me voyait plus à genoux ;  
Comme un intime et pur cordiul d'or  
Il m'a rempli de son essor*

---

*Et tendrement d'un effroi doux ;  
Devant sa vision altière  
J'ai mis en sa pâle main fière  
Le sang épars de toute ma douleur ;  
Et lui s'en est allé, m'imposant la vaillance  
Et sur le front la marque en croix d'or de sa lance,  
Droit vers son Dieu, avec mon cœur.*





## L'AUTRE PLAINE

*Le paysage? il a changé :  
Les étalons des vents du Nord  
Qui hennissaient et galopaient la mort  
Ont fui vers leur lointain : la mort.*

*Sur des visages de fleurs d'or  
Voici qu'un auroral soleil se penche  
Et se frôlant de branche à branche  
Dans une clarté pourpre éclate en oiseaux d'or.*



*Pulpeux et lourds comme des bouches rouges  
Et lumineux de leurs sèves hautaines,  
Sous des rameaux feuillus, qui cachent des fontaines,  
L'aube caille le sang des raisins rouges.*

*On écoute les cristaux purs de l'eau tremière  
Sauter sur des escaliers verts ;  
Des incestes cuirassés pers,  
Parmi les gazons doux, casser de la lumière.*

*De vieux ormes drapent leurs ombres, d'ou s'ébrouent  
Soudain de vifs au clair houquets de vols,  
Et les heures marquent leurs roues  
Sur les cadrans des tournesols.*

## LES SAINTES

*Elles sont quatre à me parler avec des voix d'ailleurs,  
Toutes frêles, d'entre leurs lèvres lentes,  
De belles voix douces et consolantes  
Comme leurs robes et leurs mantes  
Long-tombantes et longuement calmantes.*

*L'une est le bleu pardon, l'autre la bonté blanche,  
La troisième l'amour pensif, la dernière le don  
D'être, même pour les méchants, le sacrifice ;  
Chacune a bu dans le chrétien calice  
Tout l'infini.*



*Bonnes mères-vierges, elles parlent lointain,  
D'un autrefois, que sais-je, ou d'un demain.  
Chacune au long de sa personnelle avenue  
Des loins de son couvent floral m'est advenue,  
Avec en main la fleur-merveille  
Cueillie à l'aube et qui conseille  
Des actions plus belles que tout rêve.  
Leur attitude? elle est un glaive  
Et droite et fière au ciel se lève ;  
Et parmi l'or de l'herbe et les étangs  
Et les arbres des bords, rien ne leur est meilleur  
Que de pouvoir se regarder longtemps  
Et de mirer leur mutuel bonheur  
Dans le miroir au clair de leurs yeux nus.*

*En guirlande tressée, avec leurs doigts menus,  
Mains dans les mains, et leurs âmes penchées  
Sur les marais de lie  
De ma mélancolie,*

---

*Tranquilles, elles se sont rapprochées.*

*Et la première avec ses longs cheveux  
M'efface au front la rougeur des yeux,  
Elle qui sait ma vie antérieure  
Et comme absurde était mon heure.  
Pieusement elle écoute me rabaisser moi-même,  
Me confesser de mes souillures à mon baptême  
Et pour chaque péché son doux pardon  
Est si profond — que c'est elle qui pleure.*

*Sa sœur, elle est blanche comme un dimanche,  
Elle est paisible et solennelle  
Sans rien qui ne soit clair en elle :  
Elle nous fait les tranquillement doux  
Les inclinés à deux genoux  
Vers la toute misère humaine.  
Le creux orgueil et l'audace de plâtre  
S'emplument d'or sur leur théâtre*



*En vain — et se couronnent de leur haine ;  
Quand la Bonté paraît, son cœur silencieux  
Conquiert si sûrement les soucieux  
De leur bonheur et de leur vie  
Que c'est elle l'humble, mais la servie.*

*Chaste violemment, par à travers son cri charnel,  
L'amour, il est si haut, qu'il se pense éternel :  
Doucement mère avec ses mains d'aurore  
L'amante est là qui fait éclore  
En des cerveaux de soir la lumière fragile ;  
La douce infiniment qui sait le cœur d'argile  
Et comme il fut lointain  
Et qui le tient en main,  
Tranquillement, et le gare contre son sein !  
En robe long-pendante et dont les traînes  
Lui font aux pieds comme des ailes,  
L'amour — par elle — il dit des paroles fidèles.*

*Il est songeur comme les fleurs sereines.  
Il regarde par les fenêtres de la vie  
Vers les domaines de la mort,  
Pour y revivre un jour en poussière ravie  
Qui s'aimerait encor.  
Sa maison claire est close intimement  
Et des rideaux de blanc silence  
Tombent sur son mystère et sur sa vigilance ;  
Le pain qu'il sert est fait de pur froment ;  
Il habite lointain, au rebours des grandes routes,  
Là bas, parmi les bois, les carrefours, les voûtes  
De l'amical feuillage et près de la fontaine.  
Il fleurit simple et sa fertè  
Si timide parfois ou gauchement hautaine  
N'est que le tremblement de sa clarté.*

*Et la dernière, elle est la Charité toute àme  
Qui regarde le monde avec les yeux de Dieu ;  
Pauvre, mais dans ses mains la flamme*



*Et dans son cœur, par le milieu,  
Les glaives d'or de la pitié totale.  
Elle est, par au delà de la sagesse étale,  
Celle de l'ardente et claire folie,  
Qui se saigne le cœur et qui se multiplie  
Comme le sang du Christ lui-même ;  
Celle qui ramasse jusqu'au blasphème  
Pour en avoir douceur et peine :  
L'universelle et non coupable Madeleine  
La sublime putain du bien  
L'abandonnée aux coups de tous, que rien  
Ne rebute ni rien ne rassasie.  
Par les chemins damnés du monde  
Dans la contrée atroce et la ville transie  
Des dejetés et des machant la-faim,  
Elle partage à tous sa passion féconde  
Du quand même bonheur humain.  
Elle est l'amante violente  
L'usée et des lèvres et des genoux*

*Celle dont les baisers bouchent les trous  
Des haillons fous de la détresse ;  
Sévère aussi et vengeresse  
Et guerrière quand ses drapeaux  
Volent dans la révolte et la lumière  
Et que son pied, qui casse les tombeaux,  
En fait surgir une aube au clair et des flambeaux !*

*Elles sont quatre à me parler  
— Robes chastes et mantes lentes  
Et plis et franges consolantes —  
Elles font le tour de mon âme  
Avec, à travers leurs doigts clairs, la flamme  
De leurs paroles sur mon âme.  
Et quand elles auront dans ma maison  
Mis de l'ordre à mes torts, plié tous mes remords  
Et refermé sur le moi d'hier toute cloison,  
En leur pays d'or immobile. où le bonheur  
Descend sur les rives inabordées,*



*Elles dresseront les hautes idées  
En sainte table pour mon cœur.*

## LES JARDINS

*Le paysage il a changé — et des gradins,  
Mystiquement fermés de haies,  
Inaugurent parmi des plants d'ormes  
Une vert et or enfilade de jardins.*

*Chaque montée est un espoir  
En escalier vers une attente ;  
Par les midis chauffés la marche est haletante  
Mais le repos attend au bout du soir.*



*Les ruisselets qui font blanches les fautes  
Coulent autour des gazons frais :  
L'agneau divin avec sa croix s'endort auprès,  
Tranquillement, parmi les berges hautes.*

*L'herbe est heureuse et la haie azurée  
De papillons de verre et de bulles de fruits,  
Des paons courent au long des buis ;  
Un lion clair barre l'entrée.*

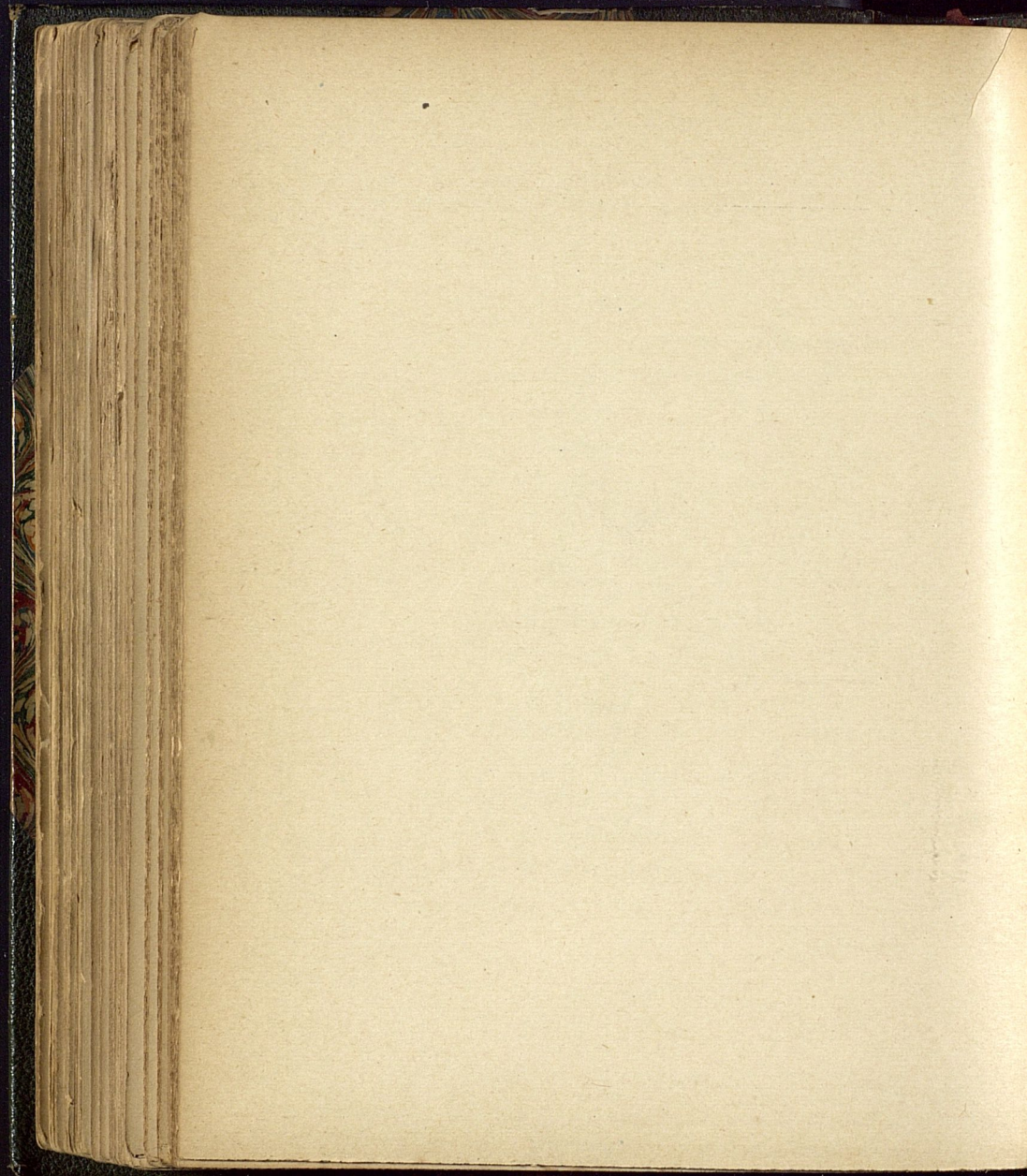
*Des fleurs droites comme l'ardeur  
Extatique des âmes blanches  
Fusent en un élan de branches  
Vers leur splendeur.*

*Un vent très lentement ondulé  
Chante une extase sans parole ;  
L'air filigrane une auréole  
A chaque disque émeraude.*

---

*L'ombre même n'est qu'un essor  
Vers les clartés qui se transposent  
Et les rayons calmés reposent  
Sur les bouches des lilas d'or.*





CELLE DU JARDIN

*Je vis l'Ange gardienne en tel jardin s'asseoir  
Sous des nimbes de fleurs irradiantes  
Et des vignes comme en vousoir ;  
Auprès d'elle montaient des héliantes.*

*Ses doigts, dont les bagues humbles et frêles  
Entouraient la minceur d'un cercle de corail,  
Tenaient des couples de roses fidèles,  
Noués de laine et scellés d'un fermail,*



*Un calme, imprégné d'or, tressait  
Un air filigrané d'aurore,  
Autour de son front pur, qui s'enfonçait  
Moitié dans l'ombre encore.*

*Elle portait son voile et ses sandales,  
Tissés de lin, mais sur les bords,  
En rinceaux clairs, les trois vertus théologales  
Étaient peintes, avec des cœurs feuillagés d'ors.*

*Ses cheveux lents se répandaient soyeux  
De l'épaule jusqu'aux gazons de mousse ;  
Le silence déclos dans l'enfance des yeux  
Était plus doux, qu'aucune parole n'est douce.*

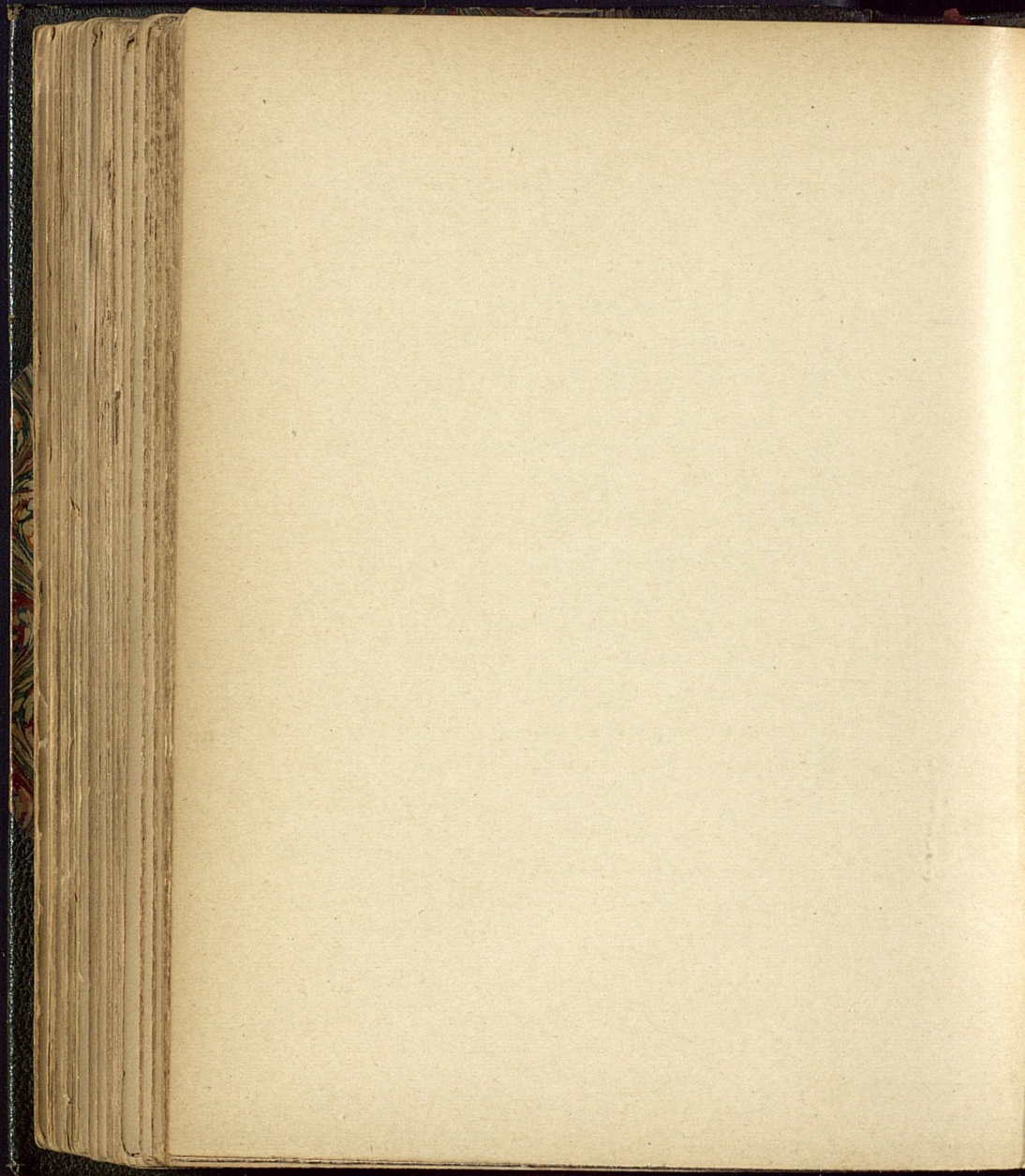
*Toute l'âme tendue  
Et les deux bras et le désir hagar  
Je me levais vers l'âme suspendue  
En son regard !*

---

*Ses yeux étaient si clairs de souvenir,  
Ils m'avouaient des jours vécus semblables ;  
Oh, l'autrefois se muerait-il en avenir  
Dans les tombes inviolables ?*

*C'était certes quelqu'une ayant quitté la vie  
Qui m'apportait miracle et reconfort  
Et le viatique de sa survie  
Tutélaire, par à travers sa mort :*





TRÈS SIMPLEMENT

I

*Elle était comme une rose pâlie ;  
Je la sentais discrète autour de moi  
Avec des mains de miel pour ma mélancolie.*

*Sa jeunesse touchait à ses heures de soir :  
Malade aussi, mais droite et volontaire  
Et m'imposant de la tendresse et de l'espoir.*



*Aucune ardeur, qui domptait par secousse,  
C'était la sentir droite à mon amour  
Qui me tenait dans sa contrainte égale et douce.*

*Elle, peut-être, a su le texte obscur  
De mes rancœurs et de mes lourds silences  
Et, dans ma volupté, tuer le lys impur.*

*Sainte pour elle et claire et lentement  
Comme une étoile, un soir d'ombre lucide,  
Seule, elle s'en alla fleurir le firmament.*

## II

*Les étoiles diamantent son cœur,  
Depuis qu'en des dortoirs de lune,  
Elle est dormante au clair de son autre bonheur.*

*Elle est morte, si lente et bellement  
Et si vierge dans l'humble pose*

*De l'agonie et de la paix de son moment.*

*Ses grandes mains de consolation  
— Oiseaux d'espoir — se sont levées  
Vers sa lointaine et attirante assumption,*

*En un pays si profond de fleurs d'or  
Et si transparent de lumière  
Que les ombres des fleurs semblent de l'or encor.*

III

*Et qu'elle me veille la sainte, ainsi  
Qu'un pauvre enfant qui vint au monde  
Sans trop savoir juger qu'il est, ici,*

*Tout comme un autre et comme lui :  
La morne fleur de sa propre misère  
Pour la noire abeille de son ennui*



*Et le reflet, dans un mirage,  
De son toujours isolement  
Sinistrement, sur fond d'orage,*

*Mais dont l'âme, bien lentement  
— Après des rages de torture —  
Revient au jour d'apaisement,*

*Grâce à la sainte, dont le cœur  
Et les paroles volontaires,  
Sur terre, ont fait son cœur meilleur.*

## IV

*Rien n'est bonheur, comme sentir sur soi  
Quelqu'un d'au delà de la vie  
En qui l'on ait croyance et foi.*

*Et je la sens si familière  
Tendue à chaque instant vers moi*

*Comme une main avec de la lumière.*

*Je la regarde aller, passer, venir,  
Me doucement frôler avec sa robe  
Et me fixer avec des yeux de souvenir.*

*Elle conduit mes doigts qui lui écrivent  
Ces mots pleins d'elle, afin qu'ils soient  
De blancs chemins où mes pensers se suivent*

*Vers elle encore et vers elle toujours  
Puisqu'il ne peut plus être une autre qu'elle  
En toutes les heures de tous mes jours.*

## V

*Je lui confesse tout comme autrefois,  
Bien qu'elle sache aujourd'hui tout d'avance  
Et qu'elle entende l'âme avant la voix.*



*Il n'est rien que je ne veuille lui dire ;  
Quand certains soirs, comme vivante, je la vois,  
Je joins les mains pour lui sourire.*

*Je suis l'ardent de sa toute présence,  
Je la voudrais plus morte encor  
Pour l'évoquer avec plus de puissance.*

## VI

*Douce trépassée au dortoir de mon rêve  
N'est-ce pas que c'est bien toi  
La forme et le silence de mon rêve?*

*Douce trépassée au dortoir de mon soir  
N'est-ce pas que c'est bien toi  
L'étoile au loin dans les cheveux du soir?*

*Douce trépassée au dortoir de mon âme*

---

*N'est-ce pas que c'est bien toi  
Dont j'écoute l'âme baiser mon âme?*

## VII

*Dans la souvent maison de ma tristesse,  
Elle est la tremblante caresse  
De la lumière à travers les fenêtres.*

*Elle est ce qui fleurit de joie,  
Dans ma demeure et dans ma voie,  
Elle est le son chantant de l'heure.*

*Elle est la doucement assise  
Dans la tranquillité de mon église,  
A mes côtes, sur des chaises amies.*

*Elle est, durant mes nuits de fièvre,  
La goutte fraîche sur la lèvre*



*Et la lampe qui toujours veille.*

*Elle est ma ferveur réorientée*

*Ma jeunesse ressuscitée*

*Un flot d'aurore en une aurore !*

VIII

*Aussi m'étant le seul présent, c'est elle*

*L'heure qui sonnera et remplira*

*Toute l'éternité qu'est l'avenir.*

*J'aurai ses yeux, ses mains, son cœur,*

*Pour mains, regards et cœur à moi ;*

*Ses bras en croix devant les routes*

*Sinueuses, le soir, vers les déroutés,*

*Me tourneront vers les chapelles de la foi ;*

*Ses pleurs d'avance, au roux visage des tentations,*

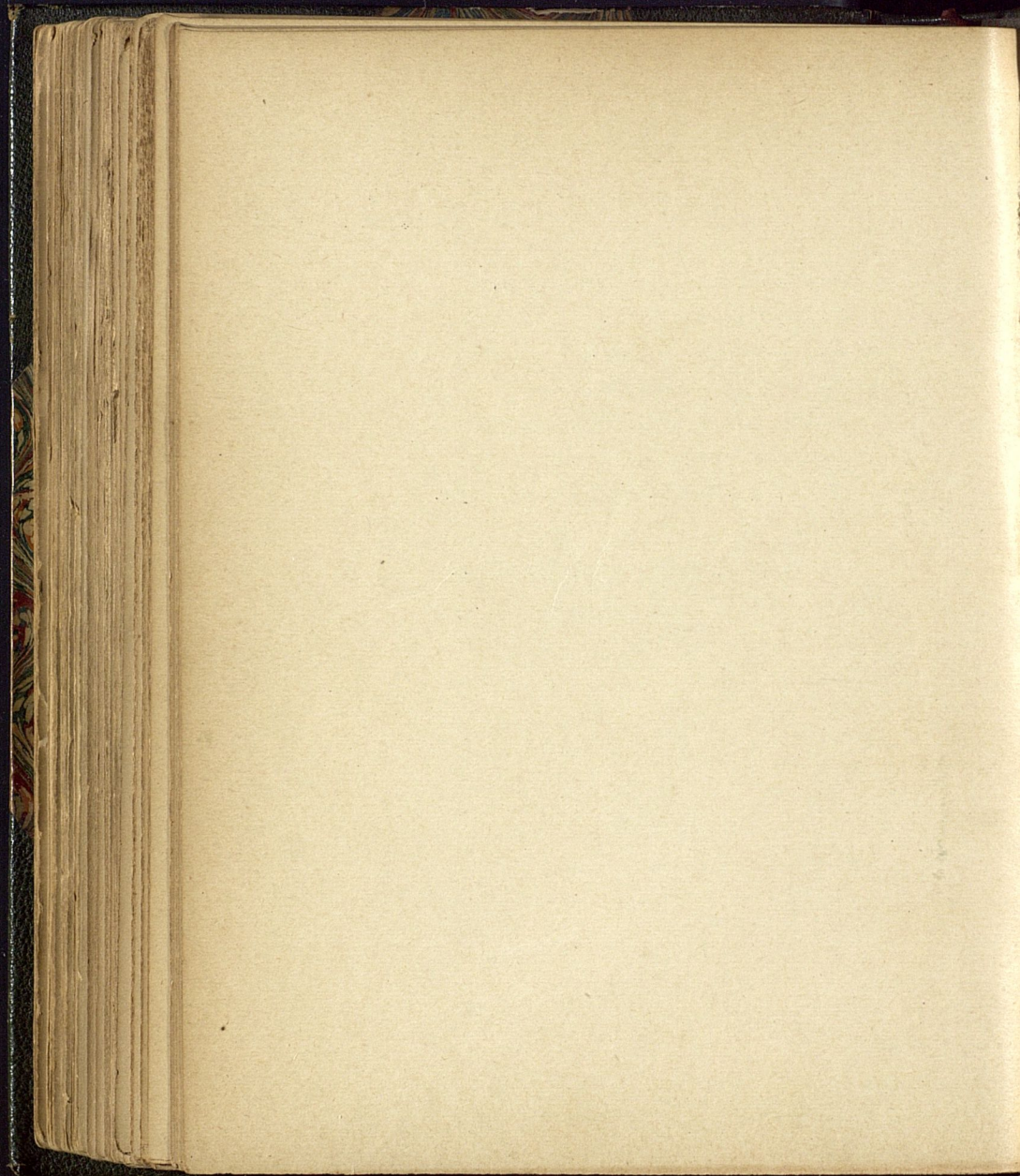
*Me feront fuir le mal banal ;*

---

*Ses pieds, ils laisseront leurs traces d'or,  
Sur le sable de blanc silence,  
En mon âme, de sa présence;  
Et je les baiserai et mon effort  
Sera de suivre au loin leur litanie ardente  
D'empreintes saintes, vers l'attente  
De mon départ mortel, en mon seul vrai soupir.*

*Et tel vivrais-je en elle, afin d'y bien mourir !*





## TABLE

<i>La Plaine.</i> . . . . .	9
<i>Celui de l'horizon</i> . . . . .	15
<i>La Plaine.</i> . . . . .	19
<i>Les Lointains</i> . . . . .	21
<i>Une Heure de Soir.</i> . . . . .	27
<i>Celui de la Fatigue</i> . . . . .	31
<i>Une Heure nocturne</i> . . . . .	37
<i>Celui du Savoir</i> . . . . .	39
<i>Une Heure de soir</i> . . . . .	47
<i>Celui du Rien</i> . . . . .	51
<i>La Plaine.</i> . . . . .	59
<i>L'Accalmie</i> . . . . .	63
<i>Saint-Georges</i> . . . . .	65
<i>L'autre Plaine</i> . . . . .	73
<i>Les Saintes</i> . . . . .	75
<i>Les Jardins</i> . . . . .	83
<i>Celle du Jardin</i> . . . . .	87
<i>Très simplement.</i> . . . . .	91









